UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01627423 5

B-VI
14

LF.C.
B. 582 u

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages, ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulieres & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

FÉVRIER, 1777.

209680
4. 3. 27

A PARIS,

Au BUREAU, rue du Four S. Honoré, près S. Eustache, pour Paris & la Province.

Au BUREAU & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie-Françoise, rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec approbation & Privilege du Roi.

AVIS.

LA Bibliotheque universelle des Romans, Ouvrage périodique, est composée de 16 Volumes *in*-12, par année, dont le prix, rendus francs de port par la poste, est, à Paris, de . 24 livres.
Et en Province, de 32 livres.

Ce Journal a commencé au premier Juillet 1775.

On peut s'abonner en tout temps au Bureau, rue du Four S. Honoré, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin.

Messieurs les Souscripteurs sont priés d'affranchir le port de leurs lettres d'avis & de leur argent.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
FÉVRIER, 1777.

PREMIERE CLASSE.

ROMANS GRECS, LATINS, ESPAGNOLS, ITALIENS, ALLEMANDS, ET EN LANGUES DES PAYS DU NORD.

DANS notre avant-dernier Volume, nous avons commencé à parler des Romans en langues des pays du Nord. Nous avons dit qu'il n'y en avoit point dans cette ancienne langue Celtique, qui se parle encore dans la Basse-Bretagne, dans le pays de Galles, en Ecosse & en Irlande; mais que les langues Danoises & Suédoises nous

en fourniroient, & même de très-intéressans.

Effectivement, l'ancienne Histoire des Scandinaves, c'est-à-dire, des anciens habitans des trois Royaumes de Danemarck, Norwege & Suede, est remplie de Fables si étranges, qu'elles ne peuvent être regardées que comme tout-à-fait romanesques, & qu'elles ont servi de matiere à de vrais Romans écrits en Danois, en Suédois, &, la plupart du temps, en Islandois, qui est la même langue que celle des Norwégiens, & qui fait le fonds des deux premieres, altérées par l'Allemand.

Thormode Thorféus nous a donné la liste de plus de cent de ces Romans, écrits en Islandois, & les extraits de quelques-uns, dans son Livre Latin sur *les Antiquités Septentrionales.*

Quelques-unes de ces Histoires ont été imprimées à part, & publiées, avec des traductions latines, par Vérélius & autres. Enfin Saxon, le Grammairien, Pétréius & Wormius, nous ont donné l'histoire d'Odin & de ses successeurs. Peut-on regarder les faits de cet ancien conquérant du Nord, érigé ensuite en Dieu, autrement que comme un Roman fort intéressant? Nous allons en donner un extrait, que nous avons lieu de croire qui paroîtra à nos Lecteurs digne de quelque attention.

Après avoir exposé cette source de toute l'histoire fabuleuse & romanesque du Nord, nous parlerons de quelques autres Romans qui en dérivent, & font connoître, comme le premier, quelles étoient les mœurs barbares des Scandinaves. Enfin nous pourrons, dans la suite, extraire des Romans modernes, écrits en langue Danoise & Suédoise; il y en a quelques-uns que l'on nous a assuré être intéressans, & que nous pourrons présenter à nos Lecteurs, quand les soins que nous donnons pour les connoître nous-mêmes, auront réussi.

Histoire d'Odin, Conquérant, Législateur, enfin Dieu des anciens Scandinaves.

C'est environ soixante ans avant la naissance de J. C. que les anciens Historiens & Romanciers du Nord placent l'entrée d'Odin dans la Scandinavie, & voici, selon eux, quelle en fut l'occasion.

Mithridate, Roi de Pont, en Asie, soutenoit, depuis plus de 40 ans, contre la République Romaine, une guerre dans laquelle les plus grands hommes que cette

République ait produits, d'une part, & Mithridate seul de l'autre, avoient déployé un courage & des talens si supérieurs, que le récit de leurs exploits fait encore notre admiration. Ses premiers succès avoient rendu Mithridate maître de toute l'Asie & de la Grece : il avoit vaincu le Consul Aquilius ; mais l'heureux Sylla le dépossédа de toutes ses conquêtes, & le réduisit au seul Royaume de Pont. Cette premiere chute n'abattit point le Monarque Asiatique ; il se ligua avec Tigranes, Roi d'Arménie, & fut bientôt aussi redoutable qu'auparavant. Mais Lucullus, par trois défaites consécutives, réduisit encore ce fier ennemi des Romains à la derniere extrémité. Abandonné de son allié, il n'échappa à la captivité qu'en livrant les richesses de son camp au vainqueur, qui en alla jouir tranquillement à Rome, où il mena cette vie voluptueuse qui a fait encore mieux connoître Lucullus que ses exploits guerriers.

Cependant Mithridate reparoissoit une troisieme fois sur la scene du monde, plus acharné contre les Romains, plus ardent à les poursuivre qu'il ne l'avoit

encore été : la défaite du Conſul Glabrio lui donnoit encore quelque eſpérance ; & jettant un coup d'œil audacieux & menaçant juſqu'aux extrémités de la terre, il cherchoit par-tout des ennemis aux Romains. La Grece, qu'ils avoient ſoumiſe, l'Aſie dévaſtée, ne pouvoient plus lui fournir de reſſources ; mais les bords de la mer Caſpienne étoient habités par un peuple féroce, qui ne connoiſſoit d'autre loi que celle du plus fort, & n'avoit preſque aucune idée de la Divinité, & nul principe d'humanité. C'étoient des Scythes Nomades, c'eſt-à-dire, errans, que l'on appelloit particuliérement *Aſes* ou *Aſiotes*. Le centre de cet Empire ſauvage étoit Aſgard, lieu probablement ſitué où eſt aujourd'hui la ville d'Aſtracan, ſous un climat aſſez doux, dans un pays aſſez fertile, mais qui ne communiquoit au reſte du monde que par des déſerts affreux.

La peuplade nombreuſe des Aſes reconnoiſſoit pour ſon chef le jeune Odin. Il avoit été élevé à l'autorité ſuprême par les moyens cruels uſités dans ſa nation : c'étoit après avoir vaincu ſucceſſivement, en combat ſingulier, tous ceux de

ſes compatriotes, & même de ſes parens qui s'étoient cru capables de lui diſputer le trône. Il y étoit monté en répandant des flots de leur ſang; & après ces exploits, il avoit paru digne de poſſéder la Couronne & la plus belle femme de la nation, qui s'appelloit Fregga.

N'ayant plus rien à ſoumettre autour de lui, Odin ambitionnoit de nouvelles conquêtes, lorſqu'un Philoſophe de ſa nation (car, par un haſard ſingulier, cette nation ſauvage avoit un Philoſophe) vint le trouver, & lui fit concevoir les eſpérances les plus brillantes.

Ce Philoſophe Scythe s'appelloit Mimer: ayant entendu parler aſſez confuſément de la magnificence des villes de l'Aſie, des arts des pays policés, & de la Philoſophie des Grecs, il avoit réſolu d'en prendre connoiſſance, & de voyager dans ces beaux pays comme avoient fait autrefois Zamolxis & Anacharſis. Il avoit donc traverſé les déſerts qui ſéparent la mer Caſpienne de la mer Noire; & ayant fait le tour de celle-ci, il étoit parvenu à Byſance, où Mithridate raſſembloit ſes forces pour aller encore meſurer avec celles des Romains.

Mimer trouva auprès du Roi de Pont quelques Athéniens & autres Grecs, Philosophes & Poëtes, qui, s'étant attachés à la fortune de ce Prince, l'avoient suivi dans ses disgraces, & se flattoient de rentrer, à sa suite, dans leur patrie. Nombre d'Artistes de l'Europe & de l'Asie, dont il avoit exercé & protégé les talens dans le temps de sa prospérité, formoient les mêmes vœux, & jouissoient de la même espérance. Chacun d'eux, flatté de se faire connoître d'un habitant des extrémités de l'univers, donna au Philosophe Scythe tous les éclaircissemens qu'il pouvoit desirer. Il les recevoit avec plaisir & avidité, lorsqu'on instruisit le Monarque qu'il y avoit dans son camp un barbare qui cherchoit à connoître les mœurs & les maximes des peuples policés au milieu desquels il se trouvoit. Mithridate conçoit, de son côté, le desir de voir cet étranger : on le lui présente, & le Roi l'interroge dans sa propre langue, au grand étonnement du barbare. (L'on sait que Mithridate possédoit toutes les langues du monde connu de son temps, qu'il les parloit avec une facilité admirable, &

que sa mémoire étoit si prodigieuse, qu'il savoit le nom de tous les soldats qui composoient ses nombreuses armées.) Ayant appris quels étoient le pays & la nation de Mimer, & lui ayant entendu faire l'éloge du vaillant Odin & de la belle Fregga, il conçut le dessein d'engager ce peuple belliqueux dans sa querelle avec les Romains.

Mithridate accueillit donc le Barbare avec la plus grande bonté, l'admit à sa table; & après lui avoir procuré toutes les connoissances qu'il pouvoit desirer, lui demanda si le nom des Romains étoit parvenu jusqu'aux bords de la mer Caspienne. Le Scythe l'assura qu'il n'en avoit point encore entendu parler. *Ah! vous la connoîtrez bientôt, s'écria alors Mithridate, cette République altiere, qui prétend soumettre toute la terre, & devenir le tyran de l'univers! & votre nation la connoîtra à ses dépens, si elle ne se joint à moi pour opposer une digue à cet impétueux torrent! Vous cherchez à connoître nos arts, notre luxe, les richesses que possédoit autrefois l'Asie; vous n'en trouverez plus ici que de foibles débris: Rome a tout absorbé. Mais venez partager avec*

nous la conquête de ce qui nous a été enlevé; trop heureux d'être vengés, nous consentirons que tout soit votre partage.

Mithridate ajouta tout ce que l'éloquence a de plus touchant, & l'espoir du gain de plus séduisant, pour persuader à Mimer qu'il falloit que les Scythes s'unissent à lui contre Rome; & Mimer partit pénétré de l'enthousiasme que lui avoit inspiré Mithridate. Il l'assura qu'il le communiqueroit à ses compatriotes, & sur-tout à son Chef Odin. Le Roi de Pont lui fit entendre alors qu'il y avoit un chemin plus court, pour s'approcher de Byzance, que celui qu'il avoit pris : c'étoit de passer, de la mer Caspienne, droit au haut des Palus Méotides; que là Odin pourroit faire embarquer ses troupes sur des vaisseaux que Mithridate s'engageoit à y faire trouver, & qui les transporteroient à Byzance.

Mimer tint parole, & rendit fidélement & même fortement à Odin tout ce qu'il avoit vu & appris dans son voyage, & tout ce que l'ennemi des Romains avoit cherché à lui inspirer contre eux.

Odin avoit naturellement l'ame grande, l'esprit susceptible de concevoir les plus

vaſtes projets, & capable d'en préparer l'exécution avec autant de ſuite que de hardieſſe. Le pays au milieu duquel il étoit né, la nation qu'il commandoit, étoient trop bornés pour ſon génie; mais Mimer, en lui parlant, ſembla tirer un rideau de devant ſes yeux, & lui montrer un nouvel univers, dont il pourroit ſe rendre le maître. Dès ce moment Odin conçut ces immenſes deſſeins, qu'un ſeul homme ne pouvoit exécuter; mais qui ont été remplis par ſa poſtérité pluſieurs ſiecles après.

Quand il y eut bien réfléchi, & qu'il ſe fut conſulté avec Fregga, il aſſembla ſes guerriers : il leur préſente Mimer, appuie ſon récit d'un ſonge myſtérieux que Fregga prétend avoir eu, & dont elle fait elle-même le détail à la nation aſſemblée. L'éloquence martiale du Chef, la prédiction raiſonnée du Philoſophe, l'empire de la beauté, celui de la ſuperſtition, tout conſpire à perſuader les barbares; & leur inſpirer le deſir des conquêtes éloignées. Ils conſentent à traverſer les déſerts & les forêts qui les ſéparent du pays des Sarmates, & abandonnent leur ancien

domicile, où ils laissent à peine quelques vieillards & quelques enfans. Toute la horde arrive au haut des Palus Méotides, à l'embouchure du fleuve Tanaïs, par la même route que Mithridate avoit indiquée à Mimer, & que celui-ci avoit prise en revenant dans sa patrie. Parvenus à ce point, Odin renvoie Mimer en porter la nouvelle à Mithridate; & en attendant le retour de ce fidele & sage messager, le Chef des Scythes les amuse toujours de l'espérance de la conquête de Rome. Mais, hélas! un seul navire de retour semble bientôt le forcer à y renoncer. Mimer revint sur ce vaisseau, & il apporte des nouvelles malheureuses & trop certaines de la défaite entiere du Roi de Pont. Vaincu de nouveau par Pompée, trahi par son fils Pharnace, l'envoyé des Scythes avoit trouvé Mithridate sans ressource, sans espoir, forcé de terminer ses jours. Accoutumé de bonne heure aux poisons & aux remedes propres à en dissiper les effets, il avoit essayé en vain les venins les plus terribles; ils ne pouvoient lui procurer la mort qu'il cherchoit. Mimer arrive: le Monarque implore son secours pour abréger une vie

qui lui eſt odieuſe, puiſqu'il a perdu tout eſpoir de triompher des Romains. Un Philoſophe barbare devoit regarder une pareille réſolution avec auſſi peu d'effroi que d'admiration. Mimer l'approuve, & lui promet volontiers ſon ſecours. » Prends mon épée, lui dit Mithridate, & » quand tu l'auras plongée dans mon ſein, » remonte ſur le même vaiſſeau qui t'a » conduit juſqu'ici, retourne aux bou- » ches du Tanaïs, remets ce glaive entre » les mains d'Odin; & s'il ne lui ſert pas » à lui-même pour punir l'ambition des » Romains, qu'il le tranſmette à ſa poſté- » rité. L'eſprit prophétique qui anime les » Héros mourans, m'apprend que bien- » tôt vainqueur de toute la région du » Nord, Odin y établira un vaſte Empire; » que les guerriers qui en ſortiront, ſous » la conduite des enfans d'Odin, ſont » deſtinés à ſoumettre l'Europe entiere. » J'entrevois même, dans l'éloignement, » l'Orient ſubjugué; la gloire d'Odin » n'aura point de bornes. Frappe ».

Mimer obéit, & porte enſuite à Odin le glaive ſanglant & les prédictions de Mithridate. Le premier mouvement du Héros Scythe fut d'être troublé des fâcheu-

ſes nouvelles qu'il recevoit; le ſecond, de tirer parti des dernieres paroles qu'avoit prononcées l'ennemi des Romains. Il harangua ſes guerriers, & leur fit valoir les magnifiques augures que l'on pouvoit tirer du récit de leur compatriote. Le réſultat fut une réſolution générale de marcher au nord, & de pénétrer dans ces régions glacées, qu'un ordre, qu'ils regardoient comme divin, leur preſcrivoit de ſoumettre d'abord, pour parvenir à regner enſuite ſur des climats plus heureux.

Odin paſſe donc des bords du Tanaïs à ceux du Boriſthene, &, remontant ce fleuve juſqu'à ſa ſource, parvint au pays des Troglodites, & bientôt dans celui des Eſtes & des Gothons, habitans des bords de la mer Sueves (aujourd'hui la mer Baltique.) Ce ne fut pas ſans des efforts qui auroient paru impoſſibles à tout autre qu'à Odin & à la nation féroce, forte & courageuſe qu'il commandoit, que s'accomplit un voyage ſi long & ſi pénible, à travers tant de terres, ſouvent inhabitées, & où l'on ne trouvoit que de temps en temps quelques peuplades de ſauvages, encore moins diſciplinés que les Scythes, conduits par

Odin. Mais celui-ci mettoit assez d'art dans la maniere de soumettre ces peuples, pour que leur destruction tournât au profit de sa nation, & contribuât à augmenter ses forces. Après avoir attaqué ces sauvages, & en avoir fait, dans le combat, le carnage autorisé par les injustes loix de la guerre, il rassembloit les prisonniers de tout âge & de tout sexe des nations vaincues; & faisant entre ces malheureux esclaves un choix cruel des hommes les plus vieux & les plus foibles, & des femmes les plus âgées, il préparoit à sa nation un grand festin, précédé de l'horrible sacrifice de ces malheureux, choisis pour victimes. Il faisoit verser leur sang, & prétendoit tirer des conjectures de la maniere dont ils expiroient sous les coups de la belle & cruelle Fregga, qui, érigée en grande Prêtresse, portoit elle-même le couteau sacré dans leur sein. Elle rendoit ensuite des oracles au nom d'un Dieu terrible & sévere, qu'elle assuroit être favorable au carnage, & disposer de la victoire. Cette divinité, qui n'étoit représentée par aucune image, & dont l'idée ne pouvoit plaire qu'à une nation dont l'ignorance étoit égale à la férocité, paroissoit s'ap-

paiſer ſur la fin de ces barbares ſacrifices. Alors Odin prenant la parole en ſon nom, annonçoit qu'elle faiſoit grace au reſte de la nation vaincue, & qu'elle conſentoit que les jeunes gens, les jeunes femmes, les jeunes filles & les enfans fuſſent adoptés par la nation victorieuſe. Il leur faiſoit prêter ſerment de n'avoir plus d'autre chef que lui, & de ne plus regarder comme leurs freres que les Scythes qui venoient avec lui des bords de la mer Caſpienne, ou les peuples qui avoient déja été adoptés par ceux-ci. Alors les familles d'anciens Scythes recevoient dans leur ſein de nouveaux vaincus ; ils remplaçoient dans ces familles ceux qui avoient péri dans les combats, ou par les fatigues du voyage. Les plus belles d'entre les filles, étoient accordées pour femmes à ceux qui s'étoient le plus diſtingués par leur valeur dans les derniers combats : elles étoient leur récompenſe. Dans le feſtin qui ſuivoit cette ſinguliere cérémonie, Odin faiſoit diſtribuer l'hydromel, cette liqueur enchantereſſe & fortifiante dont il avoit été, pour ainſi dire, l'inventeur. En traverſant les forêts de la Sarmatie, Odin avoit trouvé dans le creux des

chênes un miel formé par les abeilles sauvages. Ses guerriers l'avoient d'abord recueilli pour se rafraîchir dans leur route, & trouver plus agréable le gland, la châtaigne, les racines, les herbes & les fruits dont ils faisoient leur nourriture. Mais Odin s'appercevant que dans ces climats glacés, cette nourriture ne fortifioit pas assez des corps obligés à une violente fatigue, & ne leur inspiroit pas cette gaieté vive & bruyante, propre à raminer les esprits épuisés, il imagina de faire fermenter le miel, & d'en former une boisson forte & agréable qui réunît tous les effets de la biere & du vin. Non-seulement les Scythes s'accoutumerent à cette boisson, mais elle leur devint bientôt tout-à-fait chere. L'ivresse qu'elle procuroit étoit cause que les festins se terminoient souvent par des querelles, & étoient ensanglantés. Alors Odin accouroit, en imposoit aux deux partis par sa présence auguste & terrible, rétablissoit l'ordre, & faisoit sentir à ses guerriers que c'étoit contre les ennemis qu'il falloit qu'ils signalassent leur courage, auquel d'ailleurs il donnoit des éloges.

Mimer, qui avoit puisé à Byfance quel-

ques principes d'une philosophie plus raisonnable & plus humaine, ne pouvoit s'empêcher de blâmer la politique barbare d'Odin. Lorsqu'ils étoient tête-à-tête, & se promenoient à l'écart : » De » quels indignes moyens, lui disoit Mimer, » osez-vous vous servir ? Vous forgez, » pour une société d'hommes, des dieux » inhumains ; non content de les encou- » rager au meurtre dans les combats, » vous les accoutumez à en voir com- » mettre de sang-froid ! Et par les mains » de qui ? Par celles de la Reine, votre » épouse. Vous les plongez ensuite dans » les plus grossieres erreurs de la superst- » tition ! Vous leur faites regarder les » voluptés les plus sensuelles, comme la » plus belle récompense que puisse ob- » tenir la valeur & la vertu ! Vous éga- » rez enfin leur raison par l'ivresse la » plus brutale. Il semble que vous ap- » pelliez tous les vices, les crimes même » à votre secours, pour fonder une so- » ciété, de laquelle vous attendez les » plus glorieux exploits.

» Ecoutez, Mimer, lui répondit Odin, » je ne dois, ni ne veux expliquer qu'à » toi les motifs de ma conduite. Que se- » roit devenue la poignée de barbares

» que j'ai traînés du fond de la Scythie
» jusqu'ici, si j'en eusse agi autrement?
» Tous seroient morts languissans dans
» les forêts que nous venons de traver-
» ser, ou auroient succombé sous les
» massues redoutables des peuples que
» nous avons vaincus. J'ai été forcé de
» leur faire respecter un Etre inconnu,
» & je le leur ai peint créateur & bien-
» faisant pour eux, terrible & inexora-
» ble pour leurs ennemis, afin de les
» unir avec leurs compatriotes, & de
» les encourager à dompter ceux qu'ils
» avoient à combattre. J'ai sacrifié les
» vieillards des peuples que j'ai soumis,
» & je n'ai perdu ainsi que la partie inu-
» tile des nations que je voulois incor-
» porer à la mienne. En les perdant, j'ai
» privé la jeunesse de mes ennemis du
» fruit de l'expérience & de la sagesse
» des vieillards; je leur ai fait perdre la
» trace de la gloire & des exploits de
» leurs ancêtres.

» Ma chere Fregga est à la tête du culte
» nouveau que je fais adopter, & la
» dignité de Prêtresse & de Prophétesse
» dont elle est revêtue, engage mes sujets
» à respecter son sexe, & établit chez eux
» un préjugé qui, quelque jour, adoucira

» leur férocité. Il faut qu'ils s'accoutu-
» ment à reſpecter ce ſexe, pour mieux
» ſentir le bonheur d'en être aimés. Je
» fais de la volupté le prix de la gloire.
» Mes neveux, ô mon cher Mimer!
» éprouveront quelque jour quels grands
» effets doivent réſulter de ce ſentiment.
» Enfin, ſi je plonge quelquefois mes
» peuples dans l'ivreſſe, leurs corps en
» ſont plus robuſtes; dans ces climats
» glacés, c'eſt un moyen de ranimer
» l'exiſtence languiſſante; & d'ailleurs,
» gouverne-t-on les hommes ſans les
» faire paſſer d'ivreſſe en ivreſſe? »

Le ſage Mimer ne put gouter ces raiſons; le Prince & lui reſterent chacun dans leur opinion. Cependant, Odin & ſa nombreuſe armée, (car elle s'étoit infiniment groſſie pendant le trajet) ſe trouverent ſur les bords d'une mer aſſez calme, & le long d'un golfe aſſez étroit qui laiſſoit appercevoir, de l'autre côté, des rivages fertiles. Odin apprit bientôt qu'ils étoient habités par des peuples nommés dès-lors Scaniens; que plus loin l'on trouvoit, diſperſés dans pluſieurs iſles, les Danes ou Danois, & que ceux-ci n'étoient ſéparés que par des bras de

mer assez faciles à traverser, des Cimbres, des Juttes, des Angles & des Saxons.

Le projet de la conquête de tous ces peuples, fut aussi-tôt décidé par Odin; mais comme il présentoit de nouvelles difficultés, il fallut qu'il employât de nouveaux moyens pour y déterminer les Scythes. Déja leur chef avoit fait abattre, dans les immenses forêts qui bordent la mer Baltique, un grand nombre de chênes, de pins & de bouleaux, qu'il avoit fait creuser en forme de canots, ou dont il avoit fait des radeaux pour transporter son armée entiere dans la Scanie, lorsqu'un murmure général s'éleva autour de lui. « N'avons-nous pas déja fait » un trajet assez considérable, disoient » les uns? Sommes-nous donc destinés » à traverser encore les mers, après » avoir passé tant de fleuves & de lacs » glacés? N'est-il pas temps de nous fixer, » & de recueillir le fruit de nos travaux? » Les autres qui se souvenoient encore » d'Asgard, & de la douceur du climat » de ce lieu de leur naissance ou de leur » origine, le regrettoient, & se plaignoient hautement de celui qui les en » avoit arrachés ».

Odin

Odin & Fregga, bien informés de ces murmures, tinrent conseil entre eux, & se déterminerent à un parti dont le succès étoit encore fondé sur l'ignorance & la barbarie des êtres qu'ils conduisoient. Ils le communiquent à Mimer, & celui-ci les désapprouve; mais Odin persiste, & n'en differe l'exécution que jusqu'au lendemain. Alors il convoque une assemblée générale, & l'ouvre par une de ces harangues dont l'éloquence, puisée dans la nature même, a toujours un effet prompt & certain.

» Peuples, leur dit-il, le Dieu pro-
» tecteur de notre Nation nous est appa-
» ru cette nuit à Fregga que voici, & à
» moi; il nous a révélé quels sont vos
» sentimens & vos desirs, & nous a en-
» seigné les moyens d'y satisfaire. Ceux
» qui se souviennent encore du délicieux
» pays d'Asgard, le regrettent, sur-tout
» ceux qui, plus âgés que moi, avoient
» déja fourni une bonne partie de leur
» carriere avant que de s'engager dans
» l'expédition qui nous a conduits jus-
» qu'ici. Ils voudroient revoir leur an-
» cienne patrie, & vivre à l'ombre des
» arbres que leurs peres ont plantés;

» mais déja appesantis par l'âge, & ex-
» cédés de fatigue, comment soutien-
» droient-ils celle du retour par un aussi
» long chemin ! Les Dieux nous ont en-
» seigné, pour eux, un moyen plus
» prompt & plus facile. Tous ceux qui,
» à compter de ce jour, périront par le
» fer pour le service de la patrie, soit
» dans les combats, soit dans les sacri-
» fices sanglans par lesquels nous hono-
» rons les Dieux, leur ame bienheureuse
» s'envolera aussi-tôt à travers les airs,
» & en peu d'instans se trouvera dans le
» délicieux pays d'Asgard. Ce pays, déja
» si fertile, est embelli, pour eux, par
» les mains de l'intelligence suprême : ils
» y verront couler des fleuves de lait &
» d'hydromel ; une partie de leurs jour-
» nées sera employée à des festins déli-
» cieux, & l'autre à des combats dans
» lesquels ils pourront faire briller leur
» adresse & leur valeur. Les blessures
» terribles qu'ils recevront seront pan-
» sées par des femmes charmantes, qui
» les mettront bientôt en état de recom-
» mencer de nouvelles attaques. Les
» plaisirs de l'amour seront prodigués
» aux vainqueurs pendant les nuits qui

» suivront ces combats, & une jeunesse
» éternelle leur permettra de mener, jus-
» qu'à la fin des siecles, une vie aussi
» délicieuse.

« Guerriers, un oracle aussi favorable
» doit vous inspirer une nouvelle ardeur;
» & vous, vieillards, qui regrettez les
» lieux qui vous ont vu naître, puisque
» vous ne pouvez plus vous signaler dans
» les combats, allez vous présenter com-
» me victimes devant l'autel du Dieu de
» la victoire; que votre sang, répandu
» en libations, rende le Dieu favorable
» au projet de nos conquêtes. Si cepen-
» dant il est parmi vous quelqu'un trop
» foible ou trop lâche pour ne pas s'em-
» barquer ou se sacrifier, qu'il reste &
» qu'il vive sur ce rivage; mais qu'il sa-
» che que lorsque la mort que personne
» ne peut enfin éviter, le retranchera
» du nombre des humains, son ombre
» errante, sur les glaces dont cette mer
» se trouve chargée, y gémira long-temps
» d'avoir manqué à servir sa patrie,
» quand elle le pouvoit, & regrettera
» les délices d'Asgard. »

Cette chimere, présentée avec feu, agit puissamment sur l'imagination des

Scythes. Pendant la durée du festin qui suivit la harangue, chacun, persuadé de la vérité de ce qu'Odin avoit avancé, crut qu'il n'avoit plus qu'à choisir entre les partis proposés par le Chef. Ceux qui avoient encore des forces & de la vigueur, se décidèrent à poursuivre, avec Odin, le cours de ses conquêtes. Entre les vieillards, le plus grand nombre résolut de se sacrifier; très-peu restèrent sur le rivage avec quelques vieilles femmes & des enfans; encore ces enfans étoient-ils élevés dans l'espérance de traverser la mer dès qu'ils auroient acquis des forces, & d'aller rejoindre leurs peres.

Le lendemain étoit marqué pour le sacrifice & pour le départ. Pendant la nuit, Mimer vint trouver Odin & Fregga. « Est-il possible, dit-il au Chef, que » vous abusiez ainsi de la crédulité d'un » peuple qui s'est soumis à votre empire? » Quoi, vous mettez à vos sujets le fer à » la main contre eux-mêmes! vous leur » faites une loi du suicide! Tyran indigne » de vivre.... Je ne vivrai, lui répondit » Odin, qu'autant qu'il le faudra pour » assurer mes grandes destinées & celles » de mon peuple; mais écoute, Mimer,

» & rends-moi justice. Puisque tu te » flattes d'avoir quelque connoissance » de la Philosophie, tu dois savoir qu'il » faut gouverner les hommes suivant les » temps, les lieux & les circonstances ; » c'est toi qui m'as encouragé à conduire » mes Scythes des bords de la mer Cas- » pienne à ceux du Tanaïs ; c'est toi qui » m'as remis le glaive de Mithridate, & » m'as fait concevoir de nouvelles & de » plus vastes espérances. Laisse-moi donc » user des moyens les plus propres à les » remplir ; laisse-moi les illusions dont je » mes fers pour élever l'ame des barbares » que je conduis.... O Mimer ! il faut » que j'en fasse des vainqueurs & des » conquérans avant que d'en faire des » hommes... Quand, dominateurs tran- » quilles des plus beaux pays de l'Europe, » mes enfans fouleront aux pieds les cen- » dres des Romains vaincus, alors ils » étudieront leurs loix, ils adopteront » leurs maximes, ils deviendront de sages » administrateurs, après avoir été d'heu- » reux usurpateurs. Mais à présent, » notre nation n'a besoin que d'un Chef » redoutable, & de sujets assez trompés » pour être aveuglément obéissans. »

Mimer réfléchit quelque temps profondément sur cette réponse d'Odin. » Enfin, tu triomphes, lui dit-il, tu me persuades, tu connois les hommes mieux que moi. Demain je te prouverai que j'approuve ton projet ; je donnerai l'exemple au reste de la nation, & je lui paroîtrai plus persuadé que toi-même de tout ce que tu lui as fait accroire. Je ne te demande qu'une derniere grace : que ce soit Fregga qui me porte le coup de la mort. Depuis vingt ans je soupire pour elle ; tu as mérité sa possession par ta valeur ; je n'ai jamais osé, ni te la disputer, ni même lui faire connoître ma passion : c'étoit pour contribuer à son bonheur que je te servois si bien ; à présent que je n'ai plus qu'un moment à vivre, je lui découvre mon amour, je lui montre mon cœur ; qu'elle le perce, je mourrai content en mourant de sa main. »

Le jour paroît, tout s'apprête pour le départ & pour le sacrifice ; quelques vieillards sont les seuls qui, se rangeant près de l'autel de la victoire, paroissent disposés à prendre ce dernier parti. Mimer s'avance à leur tête, & dit : « Peuples,

» qui m'êtes en partie redevables d'avoir
» pénétré jusques dans ces climats glacés,
» à la suite du grand Odin, c'est à moi de
» vous reconduire dans les Pays dont je
» vous ai tirés, puisque vos forces, ni
» les miennes ne vous permettent pas
» d'aller plus loin; je vais vous montrer
» le chemin du bienheureux pays d'As-
» gard : partons. Prends, belle & noble
» Fregga, prends ce couteau sacré, &
» l'enfonce dans mon sein. Mon ame,
» qui s'envole à regret d'auprès de toi,
» reviendra bientôt t'apporter des nou-
» velles du pays où je vais. Cher Odin,
» conserve ma tête, je reviendrai souvent
» l'animer, pour t'aider de mes conseils
» après ma mort, comme j'ai fait pendant
» ma vie. » A ces mots il offre sa poitrine aux coups de Fregga; elle frappe en détournant cependant le visage & poussant un profond soupir. Mimer expire, & Odin conserve les os de sa tête, les fait enchasser dans de l'or, les consulte, & s'en servit toujours depuis, comme d'un oracle certain, auprès duquel il alloit apprendre (disoit-il) des nouvelles de ceux qui, par leur mort, avoient passé dans le délicieux pays d'Asgard.

Cependant on s'embarque, & on aborde heureusement en Scanie, malgré quelques obstacles que les Sauvages, qui l'habitoient, vouloient mettre à la descente des Scythes : ceux-ci, animés par leur Chef, les défont, entrent dans le pays, & bientôt s'en rendent maîtres. Le Roi des Scaniens périt dans le combat; & sa fille, la belle Usalie, est le prix du jeune guerrier qui s'y distingue davantage : c'étoit Sciols, fils aîné d'Odin. Son pere, passant à de nouvelles conquêtes, l'établit Roi de ce pays; & à la faveur des glaces qui rempliſſent de bonne heure l'intervalle de mer qui sépare la Scanie du Danemarck, Odin passe dans l'isle de Zélande, & la subjugue avec la même facilité que la Scanie.

L'année suivante, il force les Jutes & les Cimbres à reconnoître ses loix : chaque année fut ensuite marquée par de nouvelles conquêtes. Le second des enfans d'Odin se rendit maître de la Norvege, le troisieme du pays des Sucons. Odin, s'avançant jusqu'à l'Elbe, soumit les Angles, & assujettit à sa domination les Saxons & les Saliens; les Goths, les Bourguignons, les Lombards & les Van-

dales s'empreſſent de reconnoître Odin pour leur Seigneur, & de lui envoyer l'élite de leur jeuneſſe, pour apprendre ſous lui le grand art de la guerre. Le dernier de ſes enfans oſa traverſer les mers, dompter l'Iſlande, paſſer juſqu'aux iſles Orcades, & établir ſa domination dans la Calcédonie, l'Ecoſſe & l'Hibernie.

Toutes ces conquêtes ſe firent en l'eſpace de dix ans : il y en avoit alors plus de trente qu'Odin étoit parti d'Aſgard ; & quoique ſon âge, ni celui de Fregga ne fuſſent pas encore véritablement avancés ; que la force de leur conſtitution, la vie active & ſauvage qu'ils avoient menée depuis leur enfance duſſent les aſſurer qu'ils jouiroient encore, pendant pluſieurs années, de la vie & de la ſanté, ils jugerent à propos de terminer leur carriere par une mort glorieuſe, & d'aſſurer du moins à leur mémoire, l'immortalité dont ils ſavoient bien qu'ils ne pouvoient naturellement jouir.

Ce fut trente ans avant le commencement de notre Ere qu'Odin convoqua une aſſemblée nationale complete à Odinſée, eſpece de ville où il tenoit ſa Cour, dans l'iſle de Fionie. Fregga & lui

y rassemblerent tous leurs enfans, à l'exception du seul Scot, le dernier d'entr'eux, passé jusques dans l'Hibernie.

Huit des fils d'Odin, & autant de ses gendres se rangerent en cercle dans cette barbare, mais auguste assemblée. Le Roi & la Reine étoient élevés sur un trône de pierre, au-dessus de leurs enfans, & ceux-ci au-dessus du reste des guerriers & du peuple. Les Princes avoient, pour marque de leur dignité, des armes dorées & des cheveux longs; & le Roi & la Reine portoient des couronnes d'or, mais sans autres ornemens superflus.

Après avoir imposé silence, Odin prit la parole, & adressa à ses enfans & à ses peuples ce discours, que le Poëte & Historien *Snorron* nous a conservé dans le livre de l'*Edda*, écrit en Islandois, langage dont la plupart de ceux que l'on parle dans le nord dérivent. *Réselius* l'a publié en latin, avec un grand & ample commentaire. Ce précieux monument de l'éloquence scythe d'Odin est intitulé : *Discours sublime*, & nous croyons qu'effectivement on le trouvera digne de cette épithete, puisqu'on y verra non-seulement un Roi donner des loix fondamentales à un empire qui est devenu la source

de tant d'autres, & à un peuple duquel sont sortis les conquérans de l'Europe entiere ; mais encore, ce même Roi partager entre ses enfans l'espoir de dominer un jour sur la plus belle partie du monde ; & ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cette espérance a été remplie.

Haramaal, c'est-à-dire, Discours sublime d'Odin, traduit de l'ancienne langue Islandoise.

« Ecoutez, mes enfans, & vous mes » peuples, les dernieres leçons que vous » donne Odin, les dernieres loix qu'il » vous prescrit ; observez-les dans quel- » que pays où vous portiez vos pas ; gra- » vez-les sur les rochers de la Fionie & » de la Scanie ; qu'ils y soient écrits dans » ces caracteres *runiques*, que j'ai moi- » même inventés pour transmettre mes » paroles aux siecles à venir ; mais si les » termes de mes loix s'oublient, que » l'esprit s'en perpétue jusques dans vo- » tre prospérité la plus reculée.

» Vous avez contracté en naissant deux » grandes obligations, celle de défendre » vos parens & votre patrie, & celle » d'augmenter votre famille & le nom-

» bre de vos compatriotes. Quand vous » vous ſerez long-temps acquitté de ces » devoirs, il vous ſera permis d'aller » vous repoſer dans le délicieux pays » qu'habitoient autrefois vos peres; je » vais vous en donner l'exemple : de- » main Fregga & moi nous retournons à » Aſgard. Là nous recevrons avec em- » preſſement, dans notre palais délicieux » du Vahalla, les vieux guerriers de no- » tre nation, ou les jeunes qui ſeront » morts les armes à la main. Fregga & » ſes compagnes leur verſeront, dans » des coupes d'or, la biere & l'hydro- » mel; je leur fournirai d'excellentes » armes & de bons chevaux; mais les » ames de ceux qui n'auront ſervi la » patrie, ni par eux, ni par leurs enfans, » ſeront condamnées à demeurer errant- » tes au milieu des glaces de cette mer, » ou des neiges éternelles, dont ſont » couvertes ces montagnes que nous ap- » percevons de loin.

« Dans quelque temps que la mort » vous arrive, recevez-la ſans foibleſſe; » & ſi votre mort peut être utile à la pa- » trie, courez au-devant d'elle en riant. » Tranſmettez juſqu'à vos derniers deſ- » cendans cette grande maxime : *le plus*

» *beau ſouhait que l'on puiſſe faire pour*
» *un enfant qui vient de naître, c'eſt celui-*
» *ci, qu'il meure un jour pour ſa patrie.*

« Mimer m'a dit autrefois qu'il y avoit » des nations policées, dont la langue » n'avoit aucun terme pour expliquer » des crimes qu'elles ne commettoient » jamais. Que notre langue n'en ait donc » pas pour exprimer le ſentiment de la » foibleſſe & de la peur.

» *L'injure & le déshonneur d'un guer-*
» *rier ne peuvent s'effacer qu'en répan-*
» *dant le ſang de l'offenſeur.* Cette maxi-
» me, que vous conſerverez précieuſe-
» ment, loin d'être pour vous une oc-
» caſion de vous détruire les uns les au-
» tres, maintiendra parmi vous la paix
» & les égards. Celui qui ſait qu'il ne
» peut offenſer impunément ſon com-
» patriote, le ménage ſans expliquer par
» quelle raiſon.

« Exercez l'hoſpitalité envers tous » ceux qui viendront ſe jetter dans vos » bras, ſans aucun deſſein offenſif; dès » qu'ils auront reçu, de votre part, des » aſſurances de protection & d'amitié, » qu'ils vous deviennent ſacrés; que la » parole d'honneur d'un guerrier d'O-

» din, soit pour lui ce que les noms de » tous les Dieux des autres nations sont, » ou doivent être pour elles, sur-tout si » cet engagement d'honneur a pour » objet la bienfaisance.

» O mes enfans! autant devez-vous » être terribles à vos ennemis, autant » devez-vous être tendres & indulgens » les uns envers les autres: *il n'y a point* » *d'homme vertueux qui n'ait quelque vi-* » *ce, & de méchant qui n'ait quelque vertu.*

« La biere & l'hydromel & d'autres » boissons délicieuses, procurent quel- » quefois une ivresse qui trouble la rai- » son; mais les principes d'honneur, » gravés profondément dans le cœur, » empêchent que l'ivresse ne se commu- » nique jusqu'à l'ame du guerrier. Rien » ne peut les lui faire perdre; au con- » traire, l'ivresse découvre la vérité; & » les sentimens d'honneur ne se mani- » festent que mieux dans ces momens, » où toute dissimulation cesse.

« Honorez ce sexe enchanteur, sans » lequel vous ne pouvez donner la vie, » ni gouter les douceurs de celle dont » vous jouissez. Regardez les femmes » comme vos seules divinités visibles;

» qu'elles soient les oracles, comme el-
» les sont les images des divinités que
» vous ne pouvez voir; que leur amour
» soit le prix des belles actions, & qu'el-
» les soient chargées du soin de punir les
» mauvaises. O mes enfans, quand elles
» ne répandront plus le sang des coupa-
» bles, leur mépris sera du moins regar-
» dé comme un supplice! »

Quand Odin eut fini de prononcer ce discours sublime, Fregga prit la parole. « Peuples, dit-elle, c'est à présent à moi, » comme dépositaire & interprete des » volontés des Dieux, à vous dire quelle » doit être, après notre retraite en Scy- » thie, le sort de nos enfans, & celui de » tant de peuples qui doivent leur être » soumis. O mes fils! ô mes gendres! » écoutez-moi. Vous, *Sciols*, vous régne- » rez sur ces Isles où nous nous trouvons » à présent, & sur la presqu'Isle qui en » est voisine; le pays des Danes (Da- » nois), celui des Jutes (le Jut-land) & » des Cimbres, vous seront soumis; vo- » tre postérité sera écartée, pour quel- » que temps, du centre de ses Etats; » bientôt elle reviendra y donner des » loix; & je vois, dans un avenir éloigné,

» les Princes de l'Holface (le Holstein) » & du Slesvick, remplir tous les trô- » nes du Nord.

» *Gylphe*, mon second fils, allez vous » mettre à la tête des Sucons (les Sué- » dois); établissez le centre de votre » Empire à Sigtuna (Stockholm); de-là, » étendez votre domination jusqu'aux » extrémités de la terre, du côté du Sep- » tentrion; la nation que vous gouver- » nerez, sera féconde en héros & en » grands hommes.

» *Sémungue*, mon troisieme fils, pars » pour la froide Norwege: elle recon- » noîtra tes loix, ainsi que l'Islande; & » la postérité d'Odin ne cessera jamais » d'y régner.

» Sépare-toi de ton frere Sciols, brave » *Hingist*, mets-toi à la tête de la peu- » plade des Angles (Anglois), traverse » les mers, où ton frere Scot t'a déja de- » vancé, & vas soumettre la grande Isle » Britannique. Ta postérité n'y restera » pas tranquille; plus d'un autre peuple » du Nord viendra troubler tes posses- » sions; mais, quoique diverses bran- » ches de nos descendans se disputent le » pays que tu vas habiter, quoiqu'elles

» en occupent ſucceſſivement le trône ;
» le ſort de la Grande-Bretagne ſera tou-
» jours d'être ſoumiſe à la poſtérité d'O-
» din, & de conſerver ces principes fa-
» voris, *la liberté*, *l'honneur & le mépris*
» *de la vie*.

» Retourne vers l'Orient, *Suarlami*,
» aſſujettis-toi les Roxolans (les Ruſſes) :
» la gloire de ton peuple n'éclatera qu'a-
» près bien des ſiecles ; & elle ſera à ſon
» comble, quand la poſtérité d'Odin re-
» prendra le ſceptre de l'Empire Roxo-
» lan : le beau pays d'Aſgard doit en
» faire partie, & il s'étendra même bien
» plus loin.

» *Sigga*, mon ſixieme fils, tu ſou-
» mettras la Franconie, les Saliens & les
» Sicambres. Quelles grandes deſtinées
» ſont celles des Francs, conduits par ta
» poſtérité ! Leur éclat m'éblouit, & les
» peuples devant leſquels je parle, ne
» peuvent encore concevoir tous les
» avantages du ſort qui leur eſt réſervé.

« Et vous, jeunes guerriers, qui vous
» êtes rendus dignes, par vos exploits,
» d'obtenir la main de mes filles, la na-
» tion des Goths, celle des Vandales,
» celle des Bourguignons, les Sarmates,

» les Getes, les Huns & les Germains » vous reconnoîtront pour leurs chefs : » vos petits-enfans seront ceux d'Odin » & de Fregga, & leur gloire égalera » celle de nos petits-fils. Ils soumettront » la partie méridionale de l'Europe ; » c'est à eux qu'est réservé l'avantage de » détruire l'Empire Romain, & de le » rétablir. Heureuse & brillante postérité ! les Dieux ne me révelent votre » gloire qu'au moment où je suis prête » d'aller les joindre avec mon cher » Odin dans le délicieux pays d'Asgard.

» Demain est le jour marqué pour ce » grand sacrifice, dit alors Odin, reprenant la parole : Peuples, vous en » serez témoins ; mais je défends à mes » enfans, & à tous les guerriers qui peuvent encore servir la patrie, de me » suivre à Asgard. Les combats, ou la » vieillesse, leur ouvriront assez tôt le » chemin que nous allons prendre. »

Le respect & la crainte avoient saisi les Auditeurs ; & personne n'osa, ni interrompre le grand Odin & la divine Fregga, ni leur répondre. La journée finit par un festin, dans lequel le Roi & la Reine montrerent plus de grandeur d'a-

me, de liberté d'esprit, de gaieté & de tendresse pour leurs peuples qu'ils n'avoient jamais fait. Ils promettoient à tous de les retrouver quelque jour dans Asgard.

Le lendemain, le trône des deux Souverains se trouva dressé au-dessus d'une fosse large & profonde, au bord de laquelle étoit placé le petit nombre de vieillards auxquels leur chef avoit permis de l'accompagner. Odin étoit armé avec magnificence; mais il n'avoit point de cuirasse. Fregga étoit parée des ornemens de la Royauté; mais son sein étoit découvert. Au signal convenu, Odin & Fregga élevent ensemble la voix. « Chers enfans, cher peuple, dirent-» ils, soyez toujours heureux & glo-» rieux comme nous. » A l'instant ils se frappent mutuellement, & se percent le cœur. Les vieillards en font autant, & toutes ces victimes précipitées dans la fosse, sont aussi-tôt couvertes de la terre & des pierres, que les enfans & les sujets d'Odin s'empressent de jetter sur leurs corps. Non-seulement la fosse est remplie, mais un immense monceau s'éleve au-dessus, & forme

une eſpece de pyramide, monument barbare, terrible, mais reſpectable, élevé à la gloire du conquérant du Nord.

Pendant bien des ſiecles, ce monument a bravé l'injure des temps; la ſuperſtition qui a érigé Odin en Dieu, a engagé les Scandinaves à élever à l'entour un vaſte temple, dont on voit encore quelques traces près de la ville d'Odinſée en Danemarck.

Cependant, les enfans & les gendres d'Odin ſe ſéparerent; chacun à la tête d'une nation barbare, s'occupa du ſoin d'accomplir les oracles de Fregga, & ils ont été juſtifiés par l'événement.

SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

AYANT rendu compte ſucceſſivement de tous les Romans de Chevalerie de la Table Ronde qui ſont imprimés, nous croyons pouvoir paſſer aux Romans du temps de Charlemagne, & des prétendus douze Pairs de France, ou qui en dérivent. Mais M. de Sainte-Palaie, à qui l'hiſtoire de la Chevalerie, & même celle de la langue Françoiſe, ont de ſi grandes obligations, a voulu que nous lui en euſſions de particulieres. Il nous a ouvert les tréſors de ſon cabinet, & nous a procuré le moyen d'en tirer parti. Nous y avons trouvé des Romans de Chevalerie de la Table Ronde, qui ſont en vers, & tous, ou preſque tous, de la façon de Chrétien de Troyes. Une partie des Héros de ces Romans, ſont les mêmes dont nous avons parlé en rendant compte des Romans en proſe de cette Claſſe; mais les aventures qui y ſont racontées, ſont aſſez différentes. Enfin, il y en a quelques-uns qui parlent des Héros dont les

Romans en prose ne font aucune mention ; telle est l'histoire d'Érec & Énide, dont nous allons présenter l'extrait à nos Lecteurs. Nous rechercherons ensuite, dans les Romans du Chevalier au Lion, du Chevalier à l'Épée, & de la Charrette, dont les Héros sont Perceval, Lancelot & autres, ce que ces Romans en vers offrent de particulier. Nous en extrairons les faits en prose ; & quand cela nous sera possible, nous rapporterons quelques vers capables de faire juger du style de Chrétien de Troyes, & de la poésie de son temps.

Nous avons encore trouvé, dans la précieuse & nombreuse Collection de Fabliaux qu'a M. de Sainte-Palaie, quelques-uns de ces petits Contes en vers, dont la scene remonte jusqu'au temps d'Artus & de la Table Ronde. Ce sera pour nous une raison suffisante d'en parler à la suite des autres Romans de la même Classe ; & nous profiterons d'autant plus volontiers de ce prétexte, que les sujets de plusieurs de ces Fabliaux sont ingénieux & plaisans.

Chrétien de Troyes vivoit, suivant Fauchet & la Croix-du-Maine, l'an 1168. Il paroît qu'il étoit attaché à Philippe d'Alsace, Comte de Flandres, qui vivoit dans ce temps-

là ; & qu'il le fut enſuite à Jeanne, Comteſſe de Flandres, petite-fille de Philippe, qui vivoit en 1209. Borel, Auteur d'un ancien Gloſſaire François, prétend que le vrai nom de Chrétien étoit Maneſſier ; c'eſt tout ce que l'on ſait de la vie de ce Poëte, dont il n'y a jamais eu d'imprimé aucuns morceaux de poéſie entiers. Ce n'eſt que par les Notices & les Manuſcrits que nous ſavons en quoi ils conſiſtent.

Huon de Méry fut le continuateur des grands Romans de la Table Ronde, que Chrétien de Troyes avoit commencé à mettre en vers, d'après de très-anciens Manuſcrits en proſe, qui ne ſont pas venus juſqu'à nous. Ces Romans en vers ſont *la Conquête du Saint-Gréal ; l'Hiſtoire de Lancelot-du-Lac*, ou *le Chevalier à l'Épée ;* celle de *Perceval*, ou *le Chevalier au Lion*, & *le Roman de la Charrette.* Nous avons encore ces quatre Romans en vers, & (comme nous venons de le dire) il y a d'aſſez grandes différences entre eux & les extraits en proſe qui en ont été imprimés.

Chrétien de Troyes a auſſi écrit en vers le Roman du Roi Marc, & de la belle Yſeult, c'eſt-à-dire, celui de Triſtan ; mais nous n'en connoiſſons point de manuſcrits, & nous n'a-

vons ce Roman qu'imprimé & en proſe. Nos Lecteurs en ont vu l'extrait avec plaiſir.

Nous ſavons auſſi qu'il a mis en vers pluſieurs morceaux tirés d'Ovide, tels que l'Art d'aimer, l'Hiſtoire de Pélops, & de l'horrible repas de Tantal, & celle de Philomele & de Progné. Mais ces Pieces n'exiſtent plus, même en manuſcrit.

Du moins, nous reſte-t-il l'Hiſtoire d'Erec & d'Enide, dont nous allons extraire les faits, ſans pouvoir en rapporter aucun trait dans le langage original, tant parce que ce Roman eſt en vers, qu'à cauſe que le langage en eſt trop vieux pour être entendu à préſent.

Aventures du Chevalier Erec & de la belle Enide, Roman en vers, composé par Chrétien de Troyes, au douzieme siecle, conservé en manuscrit dans le cabinet de M. de Sainte-Palaie.

Ce Poëme, ou Roman en vers, est fort long, & est divisé en plusieurs Livres ou Chants, que nous allons tous réunir en un seul Extrait, en élaguant un grand nombre de faits & de détails peu intéressans, & supprimant des répétitions d'exploits & de combats, qui nous ont paru fort inutiles.

Le Roi Artus & la belle Reine Genevre étoient dans l'éclat de leur plus grande gloire. Ils avoient tenu dans leur château de Cardigan en Angleterre une magnifique Cour pléniere, où s'étoient rendus tous les Chevaliers de la Table Ronde; d'autres Chevaliers de moindre considération; les Rois, les Princes & les Comtes, Vassaux du Roi Artus: un nombre égal de Princesses, Dames & Demoiselles, avoit rendu cette fête tout-à-fait brillante; & cette belle & nombreuse assemblée y avoit gouté presque toute sorte de plaisir, lorsqu'il s'en offrit

un nouveau. Les Chaſſeurs du Roi Artus détournerent un cerf parfaitement blanc, & auſſi-tôt le Monarque en indiqua la chaſſe pour le lendemain : elle devoit ſe faire avec éclat, & il y avoit des cérémonies particulieres à cette eſpece de chaſſe : la plus intéreſſante étoit l'exercice du droit qu'avoit le vainqueur du cerf blanc d'embraſſer la plus belle des perſonnes qui aſſiſtoient à la chaſſe.

On peut bien juger que l'on fut auſſi occupé de ſavoir quelle ſeroit celle qui obtiendroit cette flatteuſe préférence, que de la chaſſe même.

Le ſage Gauvain, ancien Chevalier, mais renommé dans l'hiſtoire de la Table Ronde, comme le meilleur Conſeiller du Souverain de la Grande-Bretagne, lui expoſa tous les dangers qu'il y avoit à faire cette chaſſe, ſans rien omettre des conditions preſcrites.

Cardigan renfermoit dans ce moment plus de cinq cens Demoiſelles, filles de Rois ou de hauts Barons : *Il n'en eſt aucune*, lui diſoit Gauvain, *qui n'ait un Chevalier pour ſerviteur, & il n'eſt aucun de ces Chevaliers qui ne ſoit prêt de ſoutenir, au prix de ſon ſang, que celle qu'il aime*

eſt la plus belle ; ainſi, voyez à quelles querelles & à quels accidens vous expoſez tant de braves gens. Le Roi Artus convint de la juſteſſe de la réflexion de Gauvain ; cependant, eſpérant s'en tirer par ſa prudence, il ne changea rien à l'ordre qu'il avoit donné pour la chaſſe du lendemain.

A l'heure indiquée, tout le monde partit du rendez-vous ; les Dames ſe diſperſerent de différens côtés de la forêt, pour ſe réunir dans la plaine, & voir courir le cerf qu'on venoit de lancer. La Reine Genevre ſe trouva dans une grande route, n'ayant dans ce moment, pour toute compagnie, qu'une de ſes Demoiſelles & un jeune Chevalier, qui lui ſervoit d'Ecuyer ; c'étoit Erec, fils du Roi Lac, l'un des plus illuſtres Chevaliers de la Table Ronde : il étoit déja Chevalier lui-même, quoique à peine âgé de vingt-cinq ans. Il s'étoit ſignalé par de grands & beaux exploits ; mais trouvant que la chaſſe d'un cerf blanc ne l'expoſoit pas à des dangers dignes de ſon courage, & que la ſatisfaction d'embraſſer la plus belle Dame de la compagnie, étoit peu de choſe pour un

homme indifférent pour toutes ; il avoit négligé d'y paroître armé, & s'étoit contenté d'y ſuivre la Reine à cheval, ſans bottes, ni ſans éperons, & ayant pour toutes armes ſa ſeule épée. Ils appercevoient de très-loin les Chaſſeurs occupés de la pourſuite du cerf, lorſqu'ils virent venir d'un autre côté un Chevalier monté ſur ſon palefroi, l'écu au col, la lance au poing & tout armé. A côté de lui marchoit une Demoiſelle montée ſur une haquenée, & par derriere ſuivoit un Nain, portant en main un fouet de courroies. La Reine, curieuſe de ſavoir le nom du voyageur & celui de ſa compagne, envoya ſa ſuivante au guerrier, pour le prier d'approcher ; mais quoiqu'elle s'annonçât de la part de l'illuſtre Genevre, elle fut reçue avec une mal-honnêteté bien peu ſéante à un Chevalier ; non-ſeulement celui-ci refuſa d'obéir à la Reine, mais, la ſuivante inſiſtant, il ordonna à ſon Nain de la frapper avec ſon fouet, ce qui fut exécuté ; après quoi le Chevalier, la Dame & le Nain s'éloignerent avec rapidité. La Reine & le brave Erec furent indignés de cette conduite, & le

dernier demanda permiſſion d'aller en tirer vengeance. Genevre la lui refuſa d'abord, ſentant combien il ſeroit expoſé en combattant avec ſa ſeule épée, contre un homme armé de toutes pieces; mais Erec obtint, à force d'inſtances, la liberté de voler ſur les traces de cet indigne Chevalier. Il ne put cependant quitter la Reine, que lorſque le gros de la troupe des Chaſſeurs ſe fût rapproché d'elle. Le perfide Chevalier avoit alors beaucoup d'avance; mais l'ardeur d'Erec à le pourſuivre fut ſi grande, que tout-à-fait à la fin du jour il le vit entrer dans un château fortifié, ſitué ſur une petite éminence, au pied de laquelle étoient quelques maiſons de la plus mince apparence. A travers l'obſcurité de la nuit, Erec s'apperçut que le château étoit illuminé, & qu'à l'approche du Chevalier & de la Demoiſelle, il ſortoit pluſieurs perſonnes de tout ſexe, empreſſées à le recevoir. Erec, aſſuré du lieu où il pouvoit retrouver ſon ennemi, ne s'occupa que de paſſer la nuit à couvert, pour lui demander raiſon le lendemain.

Cependant le grand Artus étoit revenu, après avoir mis à mort le cerf

blanc ; & Genevre, en retournant à Cardigan, lui avoit raconté l'insulte qu'avoit reçue sa Demoiselle, & lui avoit appris en même-temps qu'Erec étoit parti pour aller venger cet affront, dont la honte rejalliſſoit sur elle. L'illustre assemblée, réunie dans le château, en frémit d'horreur ; mais comme elle ne paroiſſoit pas moins occupée du soin de savoir quelle étoit la Dame ou Demoiselle qui seroit honorée du baiser glorieux, le sage Gauvain, qui s'apperçut que les Chevaliers commençoient à s'échauffer & à s'animer les uns contre les autres, sur le mérite de leurs Dames, & qui jugea que la préférence ne pouvoit être donnée à une d'elles, sans occasionner des querelles & des combats, ouvrit le prudent avis de différer la cérémonie du baiser, jusqu'à ce qu'on eût nouvelle que la Reine étoit parfaitement vengée. Le grand Roi Artus adopta cette opinion, & la soirée & les deux jours suivans se passerent tranquillement & agréablement à Cardigan.

Pendant ce temps, Erec ayant apperçu de la lumiere dans une des maisons voisines du château où il avoit vu entrer son ennemi, frappa à la porte ; elle lui

fut auſſi-tôt ouverte par un homme d'un certain âge qui paroiſſoit aſſez triſte, mais qui avoit l'air noble. Ses habillemens annonçoient une extrême pauvreté ; mais ils étoient relevés par la bonne mine de celui qui les portoit. Sa préſence inſpira de la confiance au Prince, qui, voyant bien que ce n'étoit pas un payſan, lui demanda d'un ton honnête, franc & loyal, s'il vouloit bien lui donner pour cette nuit aſyle dans ſa maiſon. *Avec grand plaiſir*, répondit le vieillard : *la pauvreté ne nous diſpenſe point d'exercer l'hoſpitalité ; elle nous empêche ſeulement d'en remplir les devoirs auſſi-bien que nous le ſouhaiterions* : en même-temps il lui préſenta la main pour l'aider à deſcendre de cheval ; & ayant appellé ſa femme & ſa fille, qui compoſoient tout ſon domeſtique, il chargea la derniere de conduire le cheval du jeune Chevalier dans l'écurie auprès du ſien, & d'en avoir le même ſoin ; & ſa femme, de préparer un ſouper très-frugal, mais tel que le temps & la ſituation où ils ſe trouvoient pouvoient le permettre. La femme de cet hôte reſpectable avoit encore conſervé quelques traits d'une beauté

qui paroiſſoit avoir été flétrie, plutôt par les chagrins que par l'âge ; d'ailleurs ſa contenance étoit noble & décente, & l'on voyoit en elle ce je ne ſais quoi que donnent la naiſſance & l'éducation. Sa jeune fille joignoit aux mêmes avantages celui de la plus parfaite beauté, dans une brillante jeuneſſe. Erec en fut ſubitement & vivement frappé ; & cette diſpoſition de ſon cœur augmenta l'envie qu'il avoit de connoître ſon hôte & ſa famille. Elle lui paroiſſoit ſi honnête & en même-temps ſi pauvre, qu'il ne pouvoit s'empêcher de s'y intéreſſer. En prenant le léger repas qui lui avoit été préparé, il les interrogea. « Ami (lui » répondit celui qui le recevoit avec tant » de nobleſſe & d'humanité), la pau» vreté qui fait verſer tant de larmes, eſt » venue m'affliger : ruiné par les guerres » & par des malheurs particuliers, hon» teuſement abandonné par un frere, qui » tous les jours voit mes chagrins, & ne » daigne pas les adoucir, il ne me reſte, » d'une grande fortune, que cette mai» ſon délabrée, cette femme & cette » fille, dont la douceur & la vertu font » le bonheur de mes vieux ans. Accou» tumé à braver la mort, je l'euſſe ren-

» contrée sans peine, & je supporterois
» de même l'adversité ; mais mon cœur
» se déchire toutes les fois que je songe
» à la situation d'une épouse malheu-
» reuse, & sur-tout à celle de cette enfant,
» digne d'un autre sort. Pardonnez l'in-
» térêt tendre avec lequel je vous en
» parle ; quel éloge n'en ferois-je pas avec
» justice, si elle n'étoit pas ma fille ?
» Plusieurs Gentilshommes du voisinage
» m'ont déja demandé sa main ; mais je
» ne peux me résoudre à m'en séparer ;
» & un pressentiment secret me dit que
» le Ciel, lassé de voir opprimer l'inno-
» cence, lui accordera un jour le dé-
» dommagement qu'elle mérite. »

Erec, qu'avoit déja enflammé la beauté d'Enide (c'étoit le nom de cette jeune personne), voyoit avec satisfaction l'effusion du cœur d'un bon pere : cependant encore plus jaloux dans ce moment de satisfaire à ce que l'honneur exigeoit de lui, il demanda au Gentilhomme quelle raison attiroit au château cette foule qu'il venoit d'y voir ; quel étoit ce Chevalier qui venoit d'y rentrer avec une compagne si jolie, & qui avoit pour Ecuyer un petit Nain bossu. « Le château

» que vous voyez, lui répondit le vieil-
» lard, est celui de mon frere : il y
» jouit tranquillement du bien qu'il a
» conservé, & nous laisse dans la misere,
» nous qui avons perdu le nôtre. Tous
» les ans, à pareil jour que celui de
» demain, on y célebre une grande fête,
» dont le prix est un épervier apprivoisé ;
» on ne doit le venir disputer qu'avec
» une amie, belle & sans reproche. Voici
» la troisieme année que le Chevalier
» que vous avez vu rentrer dans le châ-
» teau, vient avec la Demoiselle qui
» l'accompagne, disputer & obtenir le
» prix. Ceux qui ont prétendu d'abord
» l'emporter sur lui, ont bientôt éprouvé
» la vigueur de son bras & la force de sa
» lance. Dès l'année derniere il n'a plus
» eu de concurrent, & le prix lui cou-
» tera probablement aussi peu cette an-
» née. » Non, non (reprit Erec), ce
» sera moi qui saurai le lui disputer & le
» lui enlever : j'ai des raisons particu-
» lieres pour le combattre, & prouver
» qu'il est indigne de l'honneur dont il
» jouit. Je vous demande seulement deux
» graces ; l'une est de me revêtir de vos
» armes, que vous avez eu soin sans
» doute de conserver. Oui (répondit le

» Gentilhomme), & je vous les offre » avec plaisir : la seconde grace (ajouta » Erec), c'est que votre aimable & ver- » tueuse fille touche l'épervier, & que ce » soit avec elle & pour elle que je com- » batte. » Le pere d'Enide y consentit. Erec passa la nuit avec la tendre agitation d'un cœur nouvellement & fortement épris, & dès la pointe du jour il s'arma, & monta sur son destrier ; Enide le suivit, montée sur le cheval de son pere, & ils arriverent l'un & l'autre au château.

Le Chevalier qui avoit remporté le prix les années précédentes, étoit déja sur la place, où il faisoit caracoler son cheval devant l'épervier, & appelloit à haute voix les assaillans, se croyant bien sûr qu'aucun n'y paroîtroit pour lui disputer la victoire. Le Seigneur Châtelain étoit sur son balcon, représentant avec dignité, comme Juge du camp ; & une foule de spectateurs de l'un & de l'autre sexe, étoit rassemblée, dans la persuasion de voir un triomphe plutôt qu'un combat. Ils furent surpris en voyant la jeune Enide mettre la main sur l'épervier, & Erec déclarer, avec confiance,

qu'il étoit prêt à soutenir, à coup de lance & d'épée, que cette Demoiselle étoit plus belle, plus vertueuse & plus digne du prix que l'amie du Chevalier, qui l'avoit remporté les dernieres années, & que lui-même le défioit au combat, & se tenoit pour assuré de le vaincre.

Il fallut bien laisser le théâtre libre pour cette scene terrible : aussi-tôt on fait place aux deux combattans, & ils fondent l'un sur l'autre avec fureur. Bientôt leurs lances sont brisées ; ils se jettent en bas de leurs chevaux, & recommencent un nouveau combat à outrance, dans lequel ils montrent l'un contre l'autre le plus grand acharnement. Leurs épées volent en éclats, & la victoire demeure long-temps incertaine ; mais enfin Erec abat son adversaire, lui arrache son heaume, & lui alloit couper la tête, s'il n'eût crié merci, & n'eût rendu le tronçon de son épée. Le Prince lui reprochant l'insolence de son Nain, qu'il avoit soufferte, ne lui accorde la vie qu'à condition qu'il ira sur le champ à Cardigan avec sa maîtresse & son Nain, s'offrir à la vengeance de la Reine, & lui annoncer que son vainqueur

viendra lui-même le lendemain baiſer ſa main, accompagné de la plus belle & de la plus vertueuſe des Demoiſelles. Le Chevalier donne ſa foi, & part.

Erec attendit quelque temps, l'épée à la main, qu'un nouvel adverſaire vînt encore lui diſputer l'épervier, aucun ne ſe préſenta; enfin il fit ſigne à ſa nouvelle maîtreſſe; & cette fille timide ſaiſit, en rougiſſant, le prix deſtiné à ſa beauté & à ſa ſageſſe. Le château alors retentit des louanges du vainqueur & de celles de ſon amie. Le Seigneur Châtelain lui-même, qui juſqu'à ce jour humilié de la pauvreté de ſon frere, n'avoit preſque oſé avouer ſa niece, s'en glorifiant dans ce moment, vint la féliciter, & pria Erec de reſter avec elle au château. Mais le Prince n'avoit garde de ſe ſéparer d'un hôte qui, ſans le connoître, l'avoit ſi bien accueilli, & lui avoit confié un dépôt auſſi précieux. Il fit monter Enide ſur ſon cheval, l'accompagna à pied, tenant l'animal par la bride, & la reconduiſit ainſi, comme en triomphe, chez ſon pere. Le Seigneur Châtelain & toute ſa Cour voulurent l'y ſuivre par honneur; Enide entra ainſi dans ſon

humble cabane, au milieu des cris d'allégresse de tout ce brillant cortege, & portant sur le point l'épervier. Le bon vieillard accourut se jetter dans ses bras : sa mere se pâma de joie : leur fille innocente & naïve ne cherchoit pas à cacher la sienne. Il y avoit bien des années que cette vertueuse famille n'avoit connu ce doux sentiment. Leurs transports furent bien autres encore, quand Erec se nommant & se faisant connoître, demanda aux parens leur fille en mariage, & offrit de la couronner Reine des treize Cités qui composoient l'Etat du Roi Lac, son pere.

Comme il vouloit partir le jour suivant pour acquitter la parole qu'il avoit donnée à la Reine, son mariage fut célébré le jour même. Le Seigneur Châtelain, cherchant alors, mais trop tard, à réparer ses torts, lui offrit en vain d'habiller sa niece plus décemment ; il le refusa, ne voulant la voir parée que des mains de Genevre. Il accepta seulement pour elle un cheval ; & le lendemain, après avoir embrassé les parens d'Enide, & leur avoir promis de leur faire bientôt partager le bonheur de leur fille, il

l'emmena, dès le point du jour, & prit avec elle le chemin de Cardigan.

Le Chevalier vaincu y étoit déja arrivé ; & se jettant aux genoux de Genevre, il étoit venu se rendre à elle, présentant sa compagne & le Nain coupable, & annonçant le retour d'Erec & sa victoire. La Reine, lui pardonnant avec bonté, lui avoit rendu sa parole, mais à condition qu'il resteroit à Cardigan jusqu'à l'arrivée de son vainqueur. Celui-ci y étoit donc attendu avec impatience. Du plus loin qu'on l'apperçut, on vola à sa rencontre. Le Monarque de la Grande-Bretagne, admirant la beauté d'Enide, voulut lui-même tenir son étrier, & lui donna la main pour l'aider à descendre. La Reine, l'embrassant avec amitié, la conduisit dans son appartement pour la faire habiller par ses femmes ; & la ramenant ensuite parée de ce que l'art pouvoit ajouter à tous ses charmes : « C'est maintenant, dit-elle au Roi son époux, que » vous pouvez prendre le baiser de la plus » belle ; car où trouverions-nous quelqu'un qui en fût plus digne ? » Tout le monde, d'une voix unanime, s'écria que la Reine avoit raison. Artus s'avança pour embrasser Enide. C'est ainsi, dit le Ro-

mancier, en finissant son premier Chant ou Livre, qu'il satisfit, sans dispute, à l'usage qui subsistoit dans sa Cour pour la mort du cerf blanc.

Erec, ayant vengé son insulte & celle de la Reine, & n'ayant plus rien alors qui le retînt auprès d'Artus & de Genevre, prit congé d'eux, & se rendit avec son épouse, à la Cour du Roi Lac, son pere. Ils furent reçus avec tendresse & empressement. Le premier soin d'Erec fut de faire venir les bons parens à qui il devoit son bonheur. Pour s'acquitter envers eux, il leur donna une terre, un beau château, où ils vécurent dans l'aisance & la paix, n'en sortant plus que pour venir de temps en temps à la Cour de Lac embrasser leur fille. Pour Erec, enivré d'amour & tout entier à Enide, il ne vécut plus que pour elle; chaque jour plus enchanté de sa douceur & de sa vertu, & chaque jour l'aimant davantage, il regardoit comme perdus tous les momens qu'il ne passoit pas à ses côtés. Bientôt ce ne fut plus ce Héros dont le courage bouillant alloit par-tout chercher la gloire & les combats; armes, chevaux, tournois, tout fut oublié. Souvent le soleil,

au milieu de sa course, le trouvoit encore dans son lit. Ses Officiers languissoient dans le repos. On murmura enfin; on se plaignit tout haut, & les plaintes furent si vives, qu'Enide alarmée, & craignant qu'on ne l'accusât de cette oisiveté honteuse, résolut d'en parler à son époux.

Un jour qu'ils étoient l'un & l'autre au lit, quoiqu'assez tard, Erec dormoit encore; Enide le regarda tendrement, & se rappellant tout ce qu'elle avoit entendu: « Que je suis malheureuse! s'écria-t-» elle », & se mit à pleurer. Ces paroles réveillent le Chevalier; il voit son épouse en larmes, s'inquiete, & lui demande le sujet de sa douleur. Elle veut éluder en vain; il exige d'elle la vérité. « Je vous la » dois (répond-elle), & je vais vous la » dire, quelque amere qu'elle soit pour » vous, & quelque danger qu'il y ait pour » moi. Il y a un an que j'entendois ici » toutes les voix chanter vos louanges: » jamais on n'avoit vu si brave, ni si pieux » Chevalier, disoit-on: les cœurs sont » changés maintenant; on dit que vous » languissez dans le repos: croyez-vous » que je puisse vivre, quand j'entends » parler ainsi de celui que j'aime, & sur-» tout quand on m'en accuse? Non, il

» m'eſt trop douloureux de vous enten-
» dre blâmer, & de n'oſer me montrer
» avec vous. Faites ceſſer, je vous prie,
» ces diſcours outrageux qui m'ont déja
» couté bien des larmes, & qui empoi-
» ſonneroient à jamais mon bonheur. »

Erec, après avoir profondément réfléchi pendant quelques momens, répondit froidement: « Ceux qui me blâ-
» ment ont raiſon; vous allez voir com-
» me je profite des avis conformes à ma
» noble façon de penſer, & qui ont
» ma gloire pour objet. Habillons-nous
» promptement; je vais faire ſeller des
» chevaux pour chacun de nous, & nous
» partirons. »

L'air fier & ſévere avec lequel il prononça ces paroles, inquiéta & affligea même ſa tendre & aimable épouſe. » Qu'ai-je dit (s'écria-t-elle)! J'étois
» aimée du plus aimable des hommes;
» il n'étoit occupé que de mon bon-
» heur; il va s'expoſer à de nouveaux
» périls; heureuſe encore s'il me les fait
» partager avec lui! »

Erec, cependant, donne ſes ordres pour un prochain départ; ſes diſpoſitions ſoudaines, & le ton avec lequel il

les faisoit, jettent l'alarme dans tout le château. Tous ses Officiers viennent lui offrir leurs services ; mais il déclare qu'il veut partir seul avec Enide. Le Roi Lac accourt, effrayé, & cherche à arrêter son fils. « Non (lui répond Erec), je ne » peux déférer à des instances contraires » à ma gloire & à mon honneur : ô mon » pere, je vous demande une seule gra- » ce. Si je succombe sous les coups aux- » quels je vais m'exposer, & qu'Enide » revienne, traitez-la en fille chérie, & » faites-la jouir de la moitié des Etats » que vous me destiniez. » Lac le promit à son fils, le pressa encore inutilement, l'embrassa tendrement ; & le vaillant Prince partit seul avec son épouse, pour courir tous les dangers que devoit braver un Chevalier errant.

Il suit le premier chemin qui se présente, gardant un profond silence, & faisant marcher devant lui la tremblante Enide. Après quelques heures de marche, elle est la premiere à voir sortir du bois cinq hommes, dont trois, armés de toutes pieces, étoient de ces Chevaliers indignes de leur rang, qui s'occupoient de brigandages ; ils s'avancerent vers

Erec, la lance en arrêt : Enide jette un cri, & témoigne une extrême frayeur, non pour elle, mais pour son époux. « Ne craignez rien (lui dit-il), vaincre » des brigands est un des jeux de mon » enfance. » En même-temps il s'avance lui-même vers le premier des Chevaliers, & le perce de sa lance ; le second veut venger la mort de son compagnon, il est grièvement blessé & renversé. Les deux valets effrayés, avoient déja pris la fuite ; le troisieme Chevalier veut en faire autant, Erec le poursuit, le renverse, le met hors de combat, & s'empare des trois chevaux.

Après cet exploit, ils continuerent leur route, mais sans s'arrêter pour manger, car ils ne s'étoient chargés d'aucunes provisions, & il n'y avoit aucune habitation dans le bois par où ils passoient. Enide admiroit la bravoure de son époux, remercioit le ciel du bonheur qu'il avoit de résister à tant d'ennemis & à de si furieuses attaques, mais commençoit à sentir que le métier de Chevalier errant étoit fatiguant. La nuit étant prête à tomber, le Chevalier jugea à propos de se reposer : il attacha donc

ſes chevaux à des arbres, avec d'aſſez longues courroies, qui leur permettoient de brouter l'herbe; & voulant procurer à ſa femme le ſeul ſoulagement que leur ſituation pouvoit leur permettre, il lui fit un lit de mouſſe, ſur lequel il l'engagea à s'étendre; & ayant mis ſon manteau ſur elle, & ajuſté ſon écu en maniere d'oreiller, il l'invita à paſſer ainſi la nuit; pour lui, il voulut abſolument veiller auprès d'elle. Cette premiere nuit ne parut point du tout agréable à Enide; mais le Roman dit qu'elle s'y accoutuma dans la ſuite. Le lendemain, de grand matin, lorſqu'ils ſe préparoient à partir, un Ecuyer, ſuivi de deux valets & d'un cheval chargé de proviſions, voyant nos deux époux, devina aiſément leur ſituation, les aborda poliment, & les invita généreuſement à prendre un repas avec lui. L'offre fut acceptée; & pour paiement le Chevalier lui donna les trois chevaux des brigands, ce qui lui valut encore quelques légeres proviſions pour le reſte de la journée: elle fut encore marquée, ainſi que les ſuivantes, par de nouveaux exploits. Erec s'en tiroit toujours avec honneur,

& Enide commençoit à ne plus rien craindre pour lui ; mais les provisions & les gîtes leur manquoient souvent, & la tendre Enide eut bien à se repentir d'avoir réveillé l'ardeur pour la gloire de son cher Prince.

Nous nous dispenserons d'offrir ici le tableau de toutes les grandes aventures que le Chevalier mit à fin, & qui sont racontées en vers par Chrétien de Troyes : elles ressemblent à une infinité d'autres. Enfin, un jour, après avoir beaucoup couru, beaucoup combattu, ayant mal dormi la nuit précédente, & n'ayant rien mangé de la journée, le Prince se sentit tout d'un coup défaillir ; & appella son épouse pour le secourir : avant qu'elle eût eu le temps de descendre de son cheval, il se penche sur le col du sien, & tombe à terre, sans chaleur & sans pouls. Enide le croyant mort, jette un cri affreux, & tombe à son tour sans connoissance. Revenue à elle : C'est moi qui l'ai tué, s'écria-t-elle : hélas ! il vivroit encore, si mes reproches & mes discours imprudens ne lui avoient fait reprendre ce métier dangereux, qui lui a donné la mort. Elle s'allied alors à

côté de lui, pose sa tête sur ses genoux, & le couvrant de baiser & de larmes: Le voilà, s'écrioit-elle, le plus aimable & le plus brave des Chevaliers, celui qui m'avoit donné sa couronne & son cœur; je l'ai perdu, & c'est par ma faute... Que vais-je devenir?... Dans son désespoir elle invoque la mort, & se jettant sur l'épée d'Erec, elle faisoit des efforts pour la tirer hors du fourreau, & s'en frapper. Un Comte qui passoit par-là, avec une suite assez nombreuse, entendit ses cris; & volant à son secours, il arriva assez à temps pour arracher l'épée. A la vue de ce corps étendu sans vie, il devina aisément quel étoit le sujet de tant de pleurs; & s'adressant à Enide, il lui demanda quel intérêt elle prenoit au mort, & s'il étoit son amant ou son époux? « Il étoit » l'un & l'autre (répondit-elle); en le » perdant, mon cœur a tout perdu, & » je n'ai plus qu'à mourir. » Le Comte l'exhorte à se consoler, puisqu'il n'y a plus de remede à ses malheurs; il lui parle de sa beauté, qui peut réparer promptement cette injustice du sort, & lui propose sans façon d'oublier la mort,

& de l'épouſer. Elle lui répondit avec l'indignation & le mépris dû à une pareille inſolence. Peu effrayé de ce début, il ordonne à ſes gens de prendre le corps, & emmene la Dame dans ſon château qui étoit près de-là, & qu'on nommoit Limours. Enide trop occupée de ſa douleur pour ſoupçonner les projets du Comte, ſuit triſtement ſon cher Erec. Pluſieurs Chevaliers qui étoient de ce cortege, marchent à côté d'elle; ils la ſoutiennent & cherchent à adoucir ſes chagrins. On arrive au château; & d'abord on ſonge à rendre au Chevalier les honneurs qu'exigeoit un titre auſſi reſpectable. Un dais magnifique eſt élevé, ſous lequel on le place avec honneur; autour de lui ſont allumés des torches & des flambeaux. A ſes pieds on poſe ſa lance, ſon écu, ſon cimeterre & ſes éperons d'or, ſigne diſtinctif de ſa qualité. Tout ce qu'il y avoit dans le château de Limours, étoit accouru à ce ſpectacle. Le Comte, plus occupé de la veuve que du Chevalier, entre dans la ſalle avec ſon Chapelain, il ſaiſit de force la main d'Enide, & prenant à témoins de ſon mariage les Seigneurs qui étoient préſens

préſens, * il l'épouſe. La cérémonie faite, il annonce le feſtin des noces, auquel ſont invités tous les Gentilshommes qu'il venoit de prendre pour témoins, & qu'il fait ſervir à l'inſtant dans cette même ſalle où giſſoit le corps d'Erec. Il force Enide de s'aſſeoir à côté de lui, lui arrache ſon voile pour la mieux voir, emploie des menaces pour tarir ſes larmes, lui tient des diſcours tels qu'on peut les attendre d'un pareil homme, & veut la forcer de manger. Elle le ſupplie, en ſanglottant, de la laiſſer mourir en paix: il entre en fureur, & finit par la frapper. Enide fait un cri, & par un mouvement d'amitié naturelle, appelle Erec à ſon ſecours. Un murmure d'indignation s'éleve auſſi-tôt, on quitte la table, on accourt à elle, & cet intérêt qu'elle excite, animant encore la rage du Comte, il veut redoubler ſes coups.

* Cette cérémonie de prendre des témoins pour la célébration d'un mariage, étoit en uſage & néceſſaire dans ces ſiecles d'ignorance, où on ne faiſoit point d'acte, parce que peu de perſonnes ſavoient lire.

Mais Erec, qui, épuisé de fatigue, comme nous l'avons dit, n'étoit tombé qu'en pâmoison, & n'étoit pas véritablement mort, éveillé aux cris de cette voix si chere, se leve; il regarde, & voit son épouse foulée aux pieds & outragée. Cet indigne spectacle lui rendant ses forces, il saisit son épée, fond, avec la rapidité d'un éclair, sur l'insolent raviſſeur, & lui fendant le crâne, l'étend sur le carreau. A cette vengeance soudaine, tous les spectateurs sont effrayés; on se sauve, on court, on renverse les tables, & dans un clin d'œil la salle est vuide. Pour Erec, il reprend ses armes & son écu, trouve un cheval dans la cour, il y fait monter sa femme, monte en croupe derriere elle, & ils sortent tranquillement de Limours. Alors, la serrant contre son cœur, il l'embrasse & la rassure. « C'est mainte-» nant (lui dit-il) que je vois que tu m'ai-» mes parfaitement; je t'aime aussi plus » que jamais, je me dévoue à toi pour ma » vie: si tu m'as déplu, tout est oublié; & » la serrant encore dans ses bras, il l'em-» brasse de nouveau ».

Cependant le bruit s'étoit déja répandu à la Cour d'Artus, qu'un Chevalier étoit

mort dans la forêt, & que son épouse avoit été enlevée par le Comte de Limours. Le brave Guéret, pieux, charitable & digne Chevalier de la Table Ronde, soupçonnant que ce pouvoit être le Prince Erec, son ami, assembla ses Chevaliers & ses Vassaux, pour aller lui rendre les derniers devoirs, & délivrer sa veuve. Il étoit minuit; on marchoit au clair de la lune. Erec entendant le bruit des chevaux, & craignant pour son épouse, la fit descendre, & la cacha derriere une haie, résolu de combattre, s'il le falloit. Guéret l'avoit vu; il s'avança vers lui: le Prince n'hésitant plus, & croyant qu'on alloit l'attaquer, s'avance à son tour, la lance en arrêt; mais trop foible pour se défendre, il est jetté par terre. Enide s'élançant à son secours, reproche au Chevalier d'Artus d'avoir attaqué un homme blessé & mourant. Le Chevalier demanda le nom de celui qu'il venoit de renverser; & entendant prononcer celui d'Erec, son ami, qu'il cherchoit en ce moment, il se jette à ses genoux, lui demande mille fois pardon, & faisant dresser une tente, lui procure tous les secours qui dépendent de lui. Enide lava ses

plaies & les panſa : elle n'eût cédé à perſonne, pour tous les tréſors du monde, cette douce & douloureuſe fonction. Il repoſa tranquillement le reſte de la nuit. Quand le jour parut, on le conduiſit à un château qu'avoit Guéret dans le voiſinage ; & là le repos & les ſoins d'Enide & de deux ſœurs du Chevalier Guéret, lui ayant procuré un prompt rétabliſſement, on ne ſongea plus qu'à retourner à la Cour d'Artus.

Ils en prenoient le chemin, lorſqu'ils apperçurent de loin un château fort, nouvellement bâti, mais ayant une enceinte de plus de quatre lieues, fermée en forme d'iſle, par un torrent profond & rapide. Guéret, qui connoiſſoit ce lieu, dit à Erec qu'il s'appelloit Brédigan, & que le Duc Enris y tenoit ſa Cour. Erec propoſa auſſi-tôt de s'y arrêter & de s'y repoſer ; mais Guéret tâcha de l'en diſſuader, en l'aſſurant que ce château renfermoit la plus terrible aventure qu'il fût poſſible de tenter. « Depuis plus de ſept » ans (lui dit-il) les Chevaliers les plus » braves de tout le pays s'y ſont préſen- » tés, & aucun n'en eſt revenu ». Un pareil avis, loin de rebuter Erec, ne fit

qu'animer son courage & exciter sa curiosité. Oubliant le risque qu'il venoit de courir, & la nouvelle inquiétude où il pouvoit plonger sa chere Enide, il se présente fiérement à la barriere du château. Guéret ne voulant point l'abandonner dans une si périlleuse entreprise, le suit, en blâmant son audace, & faisant des vœux pour lui. Enide marche ensuite, le voile baissé, pour cacher également, & ses attraits, & ses larmes. Au bruit des chevaux, les habitans de Brédigan accourent en foule sur le passage d'Erec. L'air noble du Prince, sa grace & sa beauté, attirent sur lui tous les regards. Les meres & les filles quittent leur ouvrage pour le voir passer, fâchées qu'un si beau Chevalier voulût tenter *la joie de la Cour* (c'est le nom que l'on donnoit à l'aventure terrible à laquelle il alloit s'exposer.) Elles plaignent d'avance son sort; & pour l'avertir du danger, elles crioient assez haut, pour qu'il pût les entendre: *Dieu te garde de malheur, beau Chevalier!* Erec salue ces bonnes gens, pour les remercier de l'intérêt qu'ils prennent à lui; mais rien ne l'étonne, & il continue sa route.

Le Duc Enris, prévenu que deux Chevaliers, une Demoiselle & leur suite entroient dans sa ville, vint au-devant d'eux, & les invita à descendre. Il donne la main à Enide, les fait entrer dans son palais, & s'empresse à les bien traiter; mais Erec, dévoré du désir de la gloire, apprend au Duc le motif qui l'amene à Brédigan, & le prie de lui accorder *la joie de la Cour*. Enris donne au Prince les louanges que mérite son courage; mais il cherche à le détourner de son entreprise, Tant de braves Chevaliers en avoient déja été la victime, que le Duc ne vouloit plus, disoit-il, avoir de pareils reproches à se faire: d'ailleurs, il étoit tant d'autres occasions d'acquérir de la gloire. .... Ces discours, loin de ralentir l'ardeur d'Erec, l'enflamment davantage; il insiste, il presse; enfin on est obligé de lui accorder sa demande, & on le conduit jusqu'à l'entrée de cette enceinte terrible, située à l'extrémité du parc du château de Brédigan. Guéret & Enide s'y arrêtent; le vieux Chevalier frémit du danger auquel va s'exposer son jeune éleve; Enide se désespere, & Erec donne tête baissée dans l'aventure.

A l'extrémité du parc de Brédigan, étoit un verger orné par l'art de négromancie ; il étoit toujours paré des plus belles fleurs & des plus beaux fruits, & on y jouiſſoit d'un printemps éternel. On le voyoit de tous côtés ; mais il étoit enfermé par un mur tranſparent & impénétrable, & l'on ne pouvoit y aborder que par un chemin tracé entre deux haies de pieux pointus, ſur chacun deſquels étoient plantés un heaume & une tête. Voici, dit le Duc à Erec, le chemin que vous devez ſuivre ; il ne vous eſt pas poſſible d'en prendre un autre pour pénétrer dans ce verger ; les heaumes & les têtes que vous voyez, ſont des preuves du ſort malheureux qu'ont éprouvé tous les Chevaliers qui ſe ſont engagés dans ce fatal verger. Au dernier poteau eſt attaché un cor d'or : il n'eſt permis de s'en ſervir qu'à celui qui aura mis à fin l'aventure du verger. Eprouvez-la donc ſi vous voulez. Si vous avez le bonheur d'en revenir, & de nous faire entendre le ſon de ce cor, votre gloire ſera portée juſqu'au bout de la terre ; mais, Prince, je ne crois pas vous revoir.

L'intrépide Erec ſuivit cet horrible

chemin qui le conduisit dans un bosquet disposé en forme de labyrinthe, à l'extrémité duquel il apperçut un superbe pavillon, ouvert de tous côtés, qui renfermoit un lit d'or, garni des plus belles fleurs, & sur ce lit étoit couchée une belle & jeune Demoiselle. Le Prince s'approchoit pour lui parler, lorsqu'une voix formidable se fit entendre. « Arrête (lui » dit-on), apprends que cette femme est » ma maîtresse, & que ta derniere heure » est venue ». Erec se retournant, vit un Chevalier énormément grand & d'une force prodigieuse. « Je ne crains rien, » (lui répondit-il) quoique je ne forme » aucune prétention sur cette beauté qui » a le malheur d'être en ta puissance; » mon épouse est mille fois plus belle; » mais je vais punir l'audace que tu as » de me défier au combat. » En même-temps notre héros & le géant en commencerent un terrible. A sa taille & à sa force prodigieuse, le géant joignoit l'avantage d'avoir pour armes une massue, une épée & une armure, qui toutes les fois qu'elles étoient mises en pieces, se rétablissoient sur le champ. Cependant l'agilité & la présence d'esprit d'Erec fut

cause qu'il ne reçut aucuns coups, & qu'enfin ayant heureusement trouvé le défaut de la cuirasse de son adversaire, il lui porta dans le côté un coup terrible qui le renversa. Alors il pouvoit aisément lui trancher la tête ; mais le géant ayant crié merci, & promis de lui dire des choses qui rendroient son triomphe complet, Erec consentit à l'entendre.

« Mon nom est Mabonagrain, lui dit » le géant ; je suis neveu du Duc Enris, » il y a plus de sept ans que je devins » amoureux de la Demoiselle que vous » voyez ; son cœur dépendoit d'elle, elle » me l'accorda ; mais je ne pouvois ob- » tenir sa main que de l'aveu d'un en- » chanteur qui étoit son oncle, & avoit » pris soin de son enfance. Il mit à sa pos- » session la condition singuliere que je » m'enfermerois avec elle dans ce séjour » enchanté, & que nous n'y jouirions de » toutes les douceurs de la vie & de celle » de l'amour, qu'autant de temps que je » pourrois vaincre tous les Chevaliers » qui se présenteroient pour rompre cet » enchantement. Pour m'aider à y réus- » sir, il m'arma comme vous venez de » voir, & je n'ai que trop bien réussi à

» faire périr, depuis ce temps, nombre
» de braves Chevaliers que j'estimois au
» fond de mon cœur. Je ne suis point né
» barbare; l'amour & la magie m'ont
» seuls forcé à faire des actes de cruauté;
» mais si je reviens de mes blessures, je
» me propose de vivre en paix dans la
» Cour de mon oncle, le Duc Enris:
» heureux si, me laissant la vie & mon
» amour, je vous ai l'obligation de jouir
» de l'un & de l'autre! Croyez-moi,
» brave Prince, je dirois presque cher
» ennemi, les douceurs d'un amour heu-
» reux, tranquille & sans remords, sont
» bien préférables à celles d'une vie sans
» cesse agitée & mise en risque, fût-on
» sûr d'être toujours victorieux: le bon-
» heur vaut mieux que la gloire. Retour-
» nez par le même chemin que vous avez
» suivi, & sonnez du cor que vous avez
» vu attaché au dernier poteau de l'ave-
» nue ». Erec suivit ce conseil; & le son du cor ne se fut pas plutôt fait entendre, que l'enchantement fut dissipé, du moins en tout ce qu'il avoit de désagréable. La Cour, le peuple même de Brédigan, entrerent de tous côtés dans le verger. La gloire d'Erec fut célébrée avec transport;

la satisfaction d'Enide n'eut point de bornes. Le Duc fut charmé de voir son neveu heureux & dispensé de se conformer aux cruelles loix de l'enchanteur, & la belle du pavillon fut ravie de mener auprès de lui une vie moins solitaire & délicieuse avec Mabonagrain. Ce fut alors que ces deux époux goûterent *la* vraie *joie de la Cour* d'Enris. Guéret ramena le Prince & son épouse à la Cour du grand Artus, où ils reçurent l'accueil le plus distingué.

Les Trouvères & les Menestrels de cette Cour composerent, sur les exploits d'Erec & le bonheur d'Enide, un Lay, qu'ils intitulerent, *Lay d'armes & d'amours*. Cette piece de poésie, qui contient la récapitulation & la morale de toute l'histoire d'Erec & d'Enide, tient une place considérable dans le poëme de Chrétien de Troyes. Le très-ancien langage dans lequel elle est écrite, ne nous permet d'en citer aucuns vers, d'après l'original; mais nous allons indiquer le sens de quelques strophes. En attendant, disons que le Roi Lac revint chercher son fils & sa belle-fille à la Cour d'Artus; que ce sage & vieux Monarque

les ramena chez lui; que quelques années après, il mourut entre les bras de ses enfans; qu'ils regnerent après lui; qu'ils rendirent leurs sujets heureux, & furent heureux eux-mêmes dans leur postérité. Le brave Erec étant devenu Roi & vieux, répétoit souvent à ses fils cette maxime: *Mes enfans*, (leur disoit-il) *dans votre brillante jeunesse, travaillez pour la gloire & pour mériter l'amour & l'estime des Dames; mais quand vous aurez acquis le droit de vivre en paix, jouissez-en pour votre bonheur & celui de vos peuples.*

Lay d'armes & d'amour composé en l'honneur du Prince Erec & de la belle Enide.

Quand Érec, le bon Chevalier,
Belle Enide, ignoroit tes charmes,
Mars occupoit son cœur entier:
Il ne chérissoit que les armes.
Mais dès qu'il eut passé ses jours
Dans tes bras de lis & de roses,
Il ne voulut faire autres choses
Qu'aimer & chanter ses amours.

Tu lui reproches ſa langueur ;
Il ſe ranime pour la gloire,
Et te prouve que ſa valeur
Enchaîne toujours la victoire :
Tu trembles pour de ſi beaux jours !
Mais ne crains rien, charmante Enide,
Pallas lui prête ſon Égide ;
Il eſt armé par les Amours.

Tu pleures ſur ton triſte ſort !
Tu crois voir honorer ſa cendre ;
Mais Erec peut vaincre la mort,
Puiſqu'il s'agit de te défendre :
Le Dieu qui ranime ſes jours,
Lui donne une force invincible ;
Et tout cede à ſon bras terrible,
Sous la conduite des Amours.

Il affronte un nouveau danger ;
En ſortant de ce lieu funeſte,
Le guerrier ſaura le braver :
L'amant accomplira le reſte.
Le charme eſt détruit pour toujours ;
Et cette victoire nouvelle
Rend heureux un couple fidele :
C'eſt le triomphe des amours.

Héros brillans & glorieux,
Chevaliers de la Table Ronde,
Du bruit de vos exploits fameux,
Étonnez, enchantez le monde,
Mars conservera vos beaux jours :
Car ce Dieu galant qui veut plaire
A la Déesse de Cythere,
Les réserve pour les Amours.

FABLIAUX.

Le peu d'espace que vient d'occuper l'histoire d'Érec & d'Énide, nous laisse la liberté d'extraire encore trois des Fabliaux, dont les manuscrits nous ont été communiqués par M. de Sainte-Palaie. La scene de ces fictions est placée à la Cour du Roi Artus, & les héros sont des Chevaliers de la Table Ronde. Nous ne pouvons, dans un article consacré aux Romans de Chevalerie, parler des autres Fabliaux, qui d'ailleurs, doivent faire l'objet d'un Recueil que l'illustre Académicien fait composer sous ses yeux.

Le bon Chevalier Gauvain est le héros des deux premiers de ces Fabliaux : ce sage & brave Chevalier étant jeune, mettoit à fin, par lui-même, des aventures également périlleuses & galantes. Quand il fut plus vieux, il devint l'oracle de la Chevalerie, le conseil & le ministre du Roi Artus, son oncle ; mais dans tous les temps, la prudence fut son caractere distinctif ; &, ni l'amour, ni le desir de la gloire ne lui firent jamais tourner la tête.

La premiere de ces aventures est intitulée, dans le manuscrit, *le Chevalier à*

l'épée. On y voit que le Roi Artus ayant tenu une cour pléniere à Cardigan, les Chevaliers se séparerent bientôt après pour aller chercher des aventures. Gauvain fut des premiers à courir cette noble carriere : il devoit s'y promettre plus de succès qu'aucun autre, étant également brave & avisé.

Après avoir marché au hasard pendant toute une journée, il rencontre dans une forêt un Chevalier assis au pied d'un arbre, son cheval attaché auprès de lui ; Gauvain demande où il est : le Chevalier le lui apprend, & lui dit très-honnêtement que s'il veut faire avec lui une légere collation, & passer la nuit dans ce lieu, il pourra le lendemain lui procurer un bon gîte. Gauvain accepte la proposition, soupe avec le Chevalier, & dort sur l'herbe d'autant plus volontiers, que la nuit étoit fort belle. Le lendemain les Chevaliers se mettent en marche ; & après avoir fait environ deux lieues, ils découvrent un beau château. C'est là, dit le Chevalier à Gauvain, que je veux vous conduire. Ce château m'appartient, & vous y serez reçu avec la considération que mérite un Chevalier de votre

conséquence. Gauvain le remercia : ils étoient prêts d'y entrer, lorsque des Bergers qui faisoient paître leurs troupeaux au pied de la colline, sur le haut de laquelle étoit situé ce château, voyant passer Gauvain, & admirant sa bonne mine, s'écrient assez haut pour se faire entendre, que *c'est dommage qu'un si beau Chevalier soit conduit dans ce château terrible, d'où personne ne revient.* Gauvain fit attention à ces paroles, & ayant, sans affectation, laissé passer son guide quelques pas devant lui, il demanda aux Bergers ce qu'ils vouloient dire. *Craignez*, lui répondit l'un d'eux, *ce château & son maître ; du moins, prenez bien garde à deux choses ; l'une, de ne rien blâmer, de ne rien critiquer ; l'autre.....* Le Chevalier qui s'apperçut que Gauvain s'étoit arrêté, & parloit aux Bergers, revint sur ses pas sur le champ, & lui ayant reproché qu'il s'amusoit à parler avec des *vilains*, le pria d'entrer chez lui ; ce que fit notre brave Chevalier, sans témoigner le moindre soupçon, ni la moindre terreur, se ressouvenant cependant bien de ce que lui avoient dit les Bergers.

L'habitation dans laquelle on l'intro-

duisit, étoit véritablement très-belle. Après l'avoir engagé à se désarmer, on le promena dans des appartemens beaux, commodes & richement meublés, dans des jardins fertiles & agréablement décorés. Tout en entrant, le Châtelain avoit ordonné qu'on lui préparât un dîné somptueux : on l'avertit, dès qu'il fut servi, & ils rentrerent dans le sallon. Avant que de se mettre à table, le Seigneur présenta à Gauvain sa fille, jeune personne faite au tour, d'une physionomie très-agréable, & qui avoit les manieres du monde les plus engageantes. Elle se mit à table entre Gauvain & son pere, & s'empressa à servir le Chevalier. La chere se trouva excellente & le vin très bon. Gauvain ne voyoit encore dans le château rien qui lui rendît difficile la pratique du premier conseil que lui avoient donné les Bergers. Il n'y avoit rien à blâmer, rien à critiquer, & le maître du château étoit si honnête, si officieux, & faisoit si galamment les honneurs de sa maison, qu'il n'y avoit pas moyen de le contredire, eût-on été de mauvaise humeur. Le repas étant fini, l'honnête pere engagea sa fille à faire briller tous ses talens aux yeux du Che-

valier. La Demoiſelle chanta, danſa, joua de pluſieurs ſortes d'inſtrumens, toujours avec grace & gaieté, elle récita des vers, conta des hiſtoires, & au milieu de tout cela, minauda, agaça le Chevalier, & enfin fit tout ce qu'il falloit pour l'enchanter. Celui-ci admiroit de bonne foi les agrémens de la Demoiſelle & la complaiſance du pere; mais il ne s'attendoit pas qu'il la pouſſeroit juſqu'à le conduire (pour y paſſer la nuit) dans un appartement qui étoit ſi voiſin de celui de la Demoiſelle, qu'il n'étoit ſéparé que par une porte qui même ne fut pas fermée. Gauvain entendit que le pere, en ſe retirant, recommanda à ſa fille *d'avoir grand ſoin du Chevalier, & même de ſe conformer à tout ce qu'il exigeroit d'elle.* Gauvain ne contredit, ni le blâma; mais ſon étonnement fut extrême, & il commença à ſoupçonner qu'il y avoit quelques projets cachés ſous cette ſinguliere conduite: cependant il ne put réſiſter au deſir d'ouvrir la porte, & de paſſer dans l'appartement de la Demoiſelle; celle-ci le reçut gracieuſement, mais avec la réſerve & la modeſtie convenables à la fille d'un Chevalier Châtelain. Gauvain ſe conduiſit en

homme qui étoit Chevalier lui-même, brave, franc & loyal, sans sortir des bornes du respect que l'on doit aux Dames, sans prendre la moindre licence, & sans hasarder aucune entreprise peu séante à la dignité de son caractere : il se hasarda pourtant à lui offrir l'hommage de sa valeur, & la pria de permettre qu'il fût son Chevalier. La jeune beauté voyant que Gauvain agissoit avec décence, se comporta avec plus de prudence encore : elle voyoit bien dans les yeux du Chevalier que ses charmes agissoient sur son cœur ; mais elle savoit aussi qu'il étoit perdu, s'il se livroit à ce penchant. Elle jugea qu'il méritoit au moins d'être conservé, & qu'elle ne devoit pas exercer à son égard un acte de barbarie, qui, dans toute autre circonstance, eût pu passer pour un simple acte de foiblesse. Elle lui tint donc ce discours qu'elle avoit réservé pour lui, & dont elle n'avoit usé envers aucun autre, quoiqu'elle se fût déja trouvée en pareille circonstance : *Beau Chevalier, je vois que vous m'aimez, & je peux vous faire l'aveu que je partage votre tendresse ; mais craignez de vous y livrer, il y va de votre vie. La loi de ce château*

consiſte en deux points, & la mort eſt le prix de ceux qui s'en écartent. Le premier eſt de ne contredire mon pere ſur rien, & de ne rien blâmer de ce qui lui appartient. Vous l'avez juſqu'à préſent fidélement obſervé. Le ſecond eſt de me reſpecter, malgré les agaceries & les avances que mon pere même m'a engagé à vous faire, & l'ordre qu'il m'a donné, de façon que vous avez pu l'entendre, de ne vous rien refuſer de ce que vous exigeriez de moi. N'en exigez rien, ou votre mort eſt certaine. D'ailleurs, j'accepte l'offre que vous me faites de votre épée, & même celle de votre cœur. Ah! Madame, lui repliqua généreuſement Gauvain, *ce n'eſt point la mort dont vous me menacez que je redoute; un Chevalier tel que moi ne connoît point une pareille crainte; mais j'appréhende votre colere; & ſi vous me refuſez les bontés que je déſire avec ardeur, j'y renonce, & je me retire*. Effectivement, en prononçant ces paroles, il prit reſpectueuſement la main de la Demoiſelle, la baiſa avec tendreſſe, ſe retira enſuite dans ſon appartement, & dormit tranquillement juſqu'au lendemain matin.

Le Seigneur Châtelain, après lui en

avoir laiſſé tout le temps, vint le réveiller, & Gauvain s'apperçut que ce n'étoit pas ſans quelque étonnement qu'il le trouvoit ſain & ſauf, bien portant dans ſon lit : cependant, ſans en témoigner aucun chagrin, le Châtelain l'invita à paſſer encore avec lui gaiement cette journée. Ils déjeûnerent, chaſſerent, ſe promenerent, & dînerent avec la même ſomptuoſité que la veille ; s'amuſerent enſuite, & jouerent à différens petits jeux, propres à faire paſſer le temps à la campagne. La Demoiſelle partagea encore tous ces plaiſirs avec eux, & parut redoubler de ſoins & de charmes pour rendre ſenſible le brave Gauvain. Enfin, après un ſouper, où les mets les plus ſucculens & les liqueurs les plus délicieuſes furent prodigués au Chevalier d'Artus, le pere lui tint ce ſingulier diſcours : *Je me ſuis bien apperçu ce matin que vous traitiez ma fille avec aſſez d'indifférence ; il me ſemble cependant qu'elle mérite d'autres ſentimens.* Gauvain n'eut garde de le contredire. *Eh bien*, ajouta le pere, *je veux voir juſqu'au bout ſi vous êtes de mon avis. Il ne tiendra qu'à vous que ma fille ſoit votre mie.* Cela dit, le Chevalier conduit ſa fille & Gauvain

dans la chambre au grand lit, qui étoit la plus belle du château ; il les y laisse ensemble, ferme la porte, & emporte la clef. Cette seconde situation devenoit plus intéressante, & pouvoit être regardée comme plus embarrassante pour Gauvain. La scene s'ouvre par de nouvelles protestations d'amour & de respect ; elles sont très-bien reçues, & rendues avec douceur & décence. Cependant la Demoiselle se met au lit ; Gauvain, enflammé par quelques nouveaux attraits qui s'offrent à sa vue, & qu'on ne cherche pas à lui cacher : *Par S. Georges*, s'écria-t-il, *Madame, il n'est patience, ni respect qui enfin n'échappe : certaines regles sont prescrites à nous autres braves Chevaliers de la Table Ronde ; mais si nous craignions trop d'être coupables, à la fin nous deviendrions ridicules : votre pere me permet tout, vous ne me défendez rien....* La contenance hardie & décidée avec laquelle Gauvain prononça ces mots, effraya enfin la tendre Demoiselle. *Ah ! cher Chevalier*, s'écria-t-elle, *ce ne sont pas mes rigueurs que vous devez appréhender ; un danger plus pressant vous menace..... Je n'en connois point d'autre*, dit Gauvain.... *Regardez*,

dit la Demoiſelle, *cette épée pendue au chevet de mon lit ; ſi vous oſez former ſur moi quelque entrepriſe, ce glaive enchanté eſt prêt à vous percer. Ce n'eſt pas moi que ce danger regarde*, continua le Chevalier, & à ces mots, il ſaiſit vivement la main de la Demoiſelle. Auſſi-tôt l'épée enchantée s'élance hors du fourreau ; elle ſiffle, fait pluſieurs tours en l'air, & ſe précipitant ſur le Chevalier, alloit s'enfoncer dans ſon cœur ; mais d'un côté la Demoiſelle cherche à arrêter le coup mortel ; de l'autre, le glaive eſt détourné comme par une main inviſible ; & gliſſant le long du bras de Gauvain, lui fait une bleſſure aſſez large, mais qui n'eſt pas dangéreuſe ; en même-temps l'épée enchantée diſparoît, & la Demoiſelle, qui voit que le charme eſt rompu, paſſe le reſte de la nuit dans une douce ſatisfaction, mêlée de quelque douleur, heureuſe d'avoir acquis un amant auſſi brave & auſſi illuſtre ; inquiete cependant de voir couler ſon ſang.

Le lendemain, à la pointe du jour, le cruel Châtelain entre dans la chambre de nos deux amans ; ils dormoient. Le pere réveille ſa fille : *Eſt-il mort*, lui dit-

il,

il ? *Non*, répond-elle, en rougissant, *il triomphe, & le charme est rompu. Qu'entends-je*, dit le Seigneur du château ? *Eveillez-vous, brave Chevalier, vous êtes reconnu pour le plus parfait qui soit au monde. Cette épée enchantée devoit percer tous ceux qui entreprendroient de séduire ma fille ; elle ne devoit respecter que celui auquel il n'y auroit jamais aucuns reproches à faire. Combien n'en ai-je pas vu succomber à l'épreuve que vous venez de subir si heureusement ? Mais vous surpassez en mérite & en gloire, tous ceux de l'univers.* Ce ne fut qu'alors que le Seigneur Châtelain demanda à Gauvain son nom : il l'apprit ; il ne fut plus étonné que le neveu d'Artus eût pu mettre à fin une si belle aventure, & il offrit au Chevalier sa fille & son château. Le sage & modéré Gauvain refusa le château, & se contenta d'emmener la fille, comme la preuve & le prix de sa victoire. Il la conduisit à la Cour du grand Roi, son oncle, où, pendant quelque temps, il jouit de son triomphe & des plaisirs qui en étoient la suite. Mais, hélas ! ce fut cette même Demoiselle qui joua au sage Gauvain, le tour sanglant des deux Lévriers, dont nous avons

fait mention dans l'extrait que nous avons donné, il y a plus d'un an, du Roman de Lancelot du Lac. Elle le quitta pour un autre Chevalier, probablement moins digne de sa tendresse. Il y a toute apparence que l'esprit de coquetterie, & la mauvaise habitude des agaceries qu'elle avoit contractée dans le château de son pere, fut ce qui la porta à cet acte de légéreté. Gauvain étoit trop sage pour ne pas s'en consoler.

Le second Fabliau, dont Gauvain est encore le héros, est intitulé : *La Mule sans frein.* Le grand Roi Artus tenoit encore sa Cour plénière à Cardigan, (c'étoit aux Fêtes de la Pentecôte.) Un nombre infini d'illustres Chevaliers, de belles Dames & Demoiselles y étoient rassemblés, & regardoient, de dessus les balcons du château, dans la campagne, lorsqu'ils virent venir de loin une Dame bien vêtue, mais qui paroissoit assez mal montée : quand elle approcha, on reconnut qu'elle étoit jeune & jolie, que sa monture étoit une mule qu'elle laissoit aller à sa volonté, l'animal n'ayant, ni bride, ni frein. Dès que la Demoiselle fut arrivée au pied du perron, plusieurs

Chevaliers s'empreſſerent d'aller au-devant d'elle, & l'aiderent à deſcendre; elle déclara qu'elle venoit implorer la juſtice & l'aſſiſtance d'Artus, & on la conduiſit avec empreſſement & politeſſe auprès de ce Monarque. Elle le ſalua reſpectueuſement, & répandant des larmes, lui demanda pardon de venir l'importuner de ſes douleurs; mais *on lui avoit*, diſoit-elle, *pris le frein de ſa mule, & elle étoit condamnée aux larmes, juſqu'à ce qu'elle l'eût recouvré; ce n'étoit qu'à la Cour d'un ſi grand Roi, & parmi les Chevaliers de la Table Ronde qu'elle eſpéroit trouver quelqu'un qui le lui rendît. Elle offroit à celui à qui elle auroit cette obligation, ou de lui céder ſa mule, qui étoit Fée, ou d'être ſa mie à jamais.*

Le Roi Artus reçut favorablement la requête de cette jolie perſonne, l'aſſura qu'elle trouveroit effectivement dans ſa Cour, des vengeurs; & que s'il n'étoit lui-même déja vieux, & retenu par les ſoins de ſon Royaume, il ne céderoit à aucun autre l'avantage d'aller chercher le frein de ſa mule.

Gauvain n'étoit point dans ce moment à Cardigan; & ſon abſence laiſſoit la

liberté de parler à un certain Chevalier *mal-disant, vanteur & gabeur*, que l'on appelloit Messire Queux, & qui étoit Sénéchal du Roi Artus. Ce personnage est fameux dans l'histoire de la Table Ronde. Il se hasardoit aisément à tout entreprendre, & réussissoit rarement; se moquoit de tout le monde, & recevoit assez souvent des corrections, dont il ne faisoit pas trop son profit. Il n'avoit point de mie, parce qu'outre qu'il n'étoit, ni fort joli, ni véritablement brave, on craignoit son indiscrétion. *Par S. George*, dit le Sénéchal, *voici une belle occasion d'acquérir une jolie mie, & de faire un exploit qui justifiera notre admission à la Table Ronde, & fera taire les envieux; s'il ne s'agit que d'enlever une bride, ayant déja la mule, cela doit être aisé, & je m'en charge. Damoiselle*, ajouta-t-il, s'adressant à la belle pleureuse, *je suis votre homme, & je me charge de mettre à bonne fin votre belle aventure: prêtez-moi seulement votre mule; puisqu'elle est Fée, ce doit être une charmante monture; & donnez-moi un baiser à compte sur la récompense promise. Ah!* dit la Demoiselle, *pour la mule, il n'y a sur ce point nulle difficulté, montez-la, elle*

vous menera d'elle-même aux lieux où vous pourrez retrouver son frein ; mais quant au baiser, je vous le garde pour le retour. Messire Queux voulut encore faire quelques mauvaises plaisanteries ; mais le Roi le fit taire ; & il fut convenu que le lendemain, à la pointe du jour, il partiroit sur la mule, bien armé, & en état de se défendre. Le Roi & la Reine Genevre, en attendant son retour, eurent soin de la Demoiselle, & la traiterent avec honneur.

L'expédition du Sénéchal ne fut pas longue ; la mule partant d'elle-même au petit trot, le conduisit, au bout de quelques heures, dans une forêt, où bientôt il entendit hurler des troupeaux de lions & de tigres qui paroissoient affamés, & s'approchoient de lui avec des rugissemens affreux, & la gueule ouverte pour le dévorer. Le Sénéchal eût alors volontiers renoncé à toutes les mies de la terre, pour se tirer d'un si mauvais pas : heureusement que les monstres parurent respecter la mule, & que dès qu'ils la reconnurent, ils se retirerent. Au sortir de la forêt, Queux entra dans un vallon sombre, & qui serpentoit entre des mon-

tagnes arides, & extrêmement élevées. Des ſerpens traverſoient ſans ceſſe ce dangereux ſentier ; des dragons jettant feux & flammes, éclairoient la marche du Sénéchal, & ce genre d'illumination étoit encore plus effrayant que l'horreur de la nuit même. Le bruit des torrens, celui des vents, l'écho du tonnerre grondant au milieu des montagnes, tout faiſoit trembler le Sénéchal ; ſa mule ſeule ne paroiſſoit, ni touchée, ni effrayée. Enfin ils arriverent dans une prairie agréable, ſur le bord d'une riviere large & profonde. Queux y fit boire ſa mule, & ſe rafraîchit un moment lui-même, avec quelques proviſions qu'il avoit eu la précaution d'apporter ; mais quand il fut queſtion de paſſer la riviere, il apperçut pour tout pont, une barre de fer fort étroite, en forme de planche, ſans aucun garde-fol : l'eau étoit groſſe & très-agitée, & il n'oſa jamais s'expoſer aux riſques d'un pareil paſſage. Il chercha donc à engager ſa mule à le ramener au château, en lui tournant la tête du côté d'où il étoit venu. La mule docile, & concevant à qui elle avoit affaire, reprit volontiers la même route qu'elle avoit déja

fait suivre à l'épouvanté Sénéchal, & avant la fin du jour, elle le fit rentrer dans Cardigan.

Du plus loin qu'on l'apperçut du château, on s'apprêta à se moquer de lui. Dès qu'on put lui parler, on lui demanda où étoit le frein, & on le présenta, en riant, à celle dont il devoit faire sa mie. La mule même sembloit se moquer de lui, faisoit des sauts, & vouloit lui donner des ruades quand il descendit. Queux, qui étoit effronté, même dans la disgrace, comme il faut que le soient tous les mauvais plaisans de Cour, se tira d'affaire, en faisant servir (comme l'exigeoit le devoir de sa charge) un excellent souper au Roi & à toute sa compagnie; mais la Demoiselle étoit sensiblement affligée d'avoir vu manquer une entreprise tentée en sa faveur. Elle ne mangeoit point pendant le souper. Gauvain qui s'en apperçut, & qui la trouvoit aimable & intéressante : *Damoiselle*, lui dit-il, *croyez que tel labeur auquel le Sénéchal a renoncé, peut s'accomplir par un autre; & quand il s'agira de vous servir & de vous avoir pour mie, nul frein ne me sera difficile, ni à briser, ni à conquérir.*

L'assemblée certifia à la Demoiselle, que Gauvain n'étoit point homme à promettre plus qu'il ne pouvoit tenir; & la Demoiselle consolée, lui fit, avec confiance & plaisir, les mêmes promesses qu'au Sénéchal. L'ardeur de mériter une si belle récompense, engagea Gauvain à partir dès la pointe du jour suivant. Il n'étoit armé que de son épée, vêtu d'une peau de buffle, avec un casque & un écu assez légers pour ne point fatiguer sa monture; aussi la mule marcha-t-elle plus agréablement & plus légérement sous lui; & après avoir traversé rapidement la forêt & le vallon, dont les monstres ne purent causer à Gauvain aucun effroi, il se trouva sur le bord de cette large riviere, que le Sénéchal n'avoit osé traverser. Gauvain, ni sa mule, ne furent point intimidés de la légéreté du pont. Le Chevalier se recommanda à Dieu & à celle qui devoit être sa mie, & l'animal intrépide mit d'abord un pied, puis l'autre sur la barre de fer. Malgré les vagues qui s'élevoient sur les eaux du fleuve, & se brisoient contre le petit pont, elle le traversa avec autant de fermeté que de prudence, & bientôt ils aborderent au rivage op-

posé. Gauvain vit, à quelque distance, un Château ou petite Ville fortifiée. Enfin, approchant, il reconnut que les tours & les murailles qui étoient fort hautes, étoient entourées d'un large fossé. D'abord, il n'y voyoit point de porte; mais enfin il s'apperçut que la forteresse tournoit sur elle-même comme une meule sur son pivot, & qu'une porte unique ne se présentoit qu'à chaque tour révolu. Alors il prit son parti, attendit que le tour ramenât la porte en face du lieu où il étoit sur sa mule; &, au moment qu'elle passoit devant lui, ayant excité sa monture, elle franchit le fossé, passa la porte & entra dans la Ville. Parvenu jusques à la grande place, un Géant horrible se présente; il étoit couvert de haillons, les cheveux hérissés, le regard terrible, & armé d'une énorme hache, il sembloit d'abord vouloir le frapper; mais ayant reconnu la mule, le Géant se radoucit tout-à-coup, félicite le Chevalier sur la grandeur de son courage, qui le fait affronter un aussi grand danger que celui dans lequel il est engagé, & veut lui persuader de renoncer à son entreprise. Gauvain, peu touché de l'éloquence du

Géant, l'assure qu'il veut mettre son entreprise à fin. Cela étant, répond humblement le bon Géant, daignez donc, Seigneur, accepter un gîte pour vous & pour votre mule. En disant cela, il lui montre une belle maison, dans laquelle étoit une écurie, & une chambre fort propre, où il le pria de se reposer. Gauvain s'étant assuré que sa mule & lui y seroient assez bien, consent à y passer la nuit; & le Géant lui fait servir un souper assez bon pour un Chevalier errant. Pendant le repas, Gauvain voulut parler du frein de sa mule; mais on le pria de prendre patience, & on lui dit qu'on parleroit de cela après le souper. Avant qu'il se couchât, le Géant lui fit une proposition bien singuliere : *Seigneur Chevalier*, lui dit-il, *faites-moi l'honneur de me couper la tête; c'est la maniere dont on jette, dans cette Cour-ci, le gage du combat; demain vous aurez à défendre votre propre tête, à moins que vous ne l'offriez de bonne grace à la Fée, notre gracieuse maîtresse. Par S. Georges*, répondit Gauvain, *je la défendrai contre elle & contre toute sa Chevalerie; & qui plus est, je prétends avoir le frein de la*

mule. Nous verrons cela demain, reprit le Géant, *en attendant, coupez ma tête.* Gauvain l'abattit d'un seul coup du tranchant de son épée; la tête du Géant roula sur le plancher de la salle; le Géant se baissa pour la ramasser, la prit, la remit sur ses épaules sans qu'il y parût presque, fit une profonde révérence à Gauvain, & se retira pour le laisser dormir.

Quiconque seroit témoin aujourd'hui d'un pareil spectacle, y rêveroit toute la nuit, & dormiroit mal, sur-tout s'il étoit prévenu, comme Gauvain, qu'il auroit le lendemain à défendre sa propre tête. Mais les Chevaliers de la Table Ronde étoient si familiarisés avec les enchantemens & les grands exploits, qu'ils n'auroient jamais fermé l'œil, s'ils s'étoient inquiétés dans de pareilles occasions. Gauvain passa donc une bonne nuit, & le lendemain, il fut averti de descendre sur la place, ce qu'il fit en effet, après avoir pris la précaution de remonter sur sa mule. Là, il fut attaqué toute la matinée par des lions, des tigres & des monstres quadrupedes de toute espece. Ceux-ci, sans respect pour la mule, oserent bien l'assaillir; mais le

Chevalier & sa monture furent encore mieux se défendre. Gauvain faisant faire le moulinet à son épée, perçoit & écartoit de droite & de gauche tout ce qui étoit à côté de lui; la mule faisant des ruades terribles, brisoit les dents, & cassoit la tête aux lions & aux tigres qui vouloient la prendre par derriere. Quand ils eurent passé plusieurs heures de suite à cet exercice, le Géant vint proposer à Gauvain de se reposer, & de dîner pour recommencer après un nouveau combat. Le Chevalier y consentit; & après-dîné, lui & sa mule eurent à se défendre contre des dragons volans & des serpens. Gauvain perçoit les uns, sa mule écrasoit les autres, & il se retira encore de ce second combat avec le même succès. Après chaque victoire, il demandoit le frein de la mule; mais on lui répondoit toujours qu'il falloit attendre. Après avoir fait un second souper, & passé une seconde nuit, le troisieme combat fut successivement contre trois Chevaliers, armés de toutes pieces, & tous plus redoutables les uns que les autres. Gauvain, quoiqu'il n'eût point de lance, leur fit perdre les arçons, & en perça

deux de son épée au défaut du heaume, & un au défaut de la cuirasse. Quoique leurs chevaux fussent bardés, & qu'ils eussent chacun un chanfrain redoutable, & armé de pointes, la mule les terrassoit à coups de tête & de poitrail. Ce dernier combat étant fini, ce ne fut plus le Géant, mais un Nain, vêtu d'une livrée magnifique, qui vint inviter à dîner, de la part de sa maîtresse, le vainqueur qui demandoit toujours le frein de sa mule. On le conduisit à la Cour de la Fée dans une salle superbe, où il trouva une table couverte des mets les plus exquis, & servie avec une magnificence surprenante. La Fée invita le Chevalier à s'y asseoir avec elle : rien n'étoit si charmant que cette Fée. Eblouissante par ses attraits, elle y joignoit de plus, tous les ornemens & les parures les plus précieuses & les plus recherchées. La Fée mangeoit peu, & regardoit beaucoup & tendrement le Chevalier. Celui-ci, quoiqu'il admirât sa beauté, & qu'il parût voir ses largneries avec quelque satisfaction, ne pouvoit s'empêcher de lui répéter : *Mais, Madame, le frein de ma mule.* La Fée, en soupirant, disoit, *Patience :* le Géant

& le Nain répétoient le même mot. Enfin le repas étant fini, & la Fée ayant fait passer Gauvain dans son cabinet: *Ingrat Chevalier*, lui dit-elle, *laisse-moi le bijou que tu me redemandes : c'est à lui que je dois des appas que je t'offre, mais auxquels, hélas ! tu parois insensible ! Ma sœur, qui en a reçu de la nature, peut s'en passer plus aisément que moi. Notre pere, qui étoit un fameux Enchanteur, voulut, à sa mort, partager entre nous ses trésors. Il me laissa, comme à l'aînée, le Château que voici, & trente-huit autres, & le pouvoir d'opérer tous les prestiges que tu as rencontrés jusques ici, & que ton courage a dissipés. Ma sœur n'eut pour sa portion que la mule que tu viens de monter & le frein que tu me redemandes de sa part; mais à ce frein est attaché le don d'éternelle jeunesse & d'éternelle beauté; ces graces & ces attraits, sans lesquels tout ce que peut posséder d'ailleurs une femme, n'est rien pour elle. C'est donc là ce que tu me redemandes? Ah! c'est me demander ma gloire, mes plaisirs, mon bonheur, ma vie? Consens plutôt, consens à partager ces avantages.*

Madame, lui répondit Gauvain, *j'admire votre beauté, & je révere votre puissance; l'offre de l'une & de l'autre est assurément très-flatteuse; mais elle vient trop tard; ma parole est engagée; j'ai fait serment de recouvrer le frein de la mule, & de le reporter à votre aimable sœur; rien ne peut me dispenser d'accomplir mon vœu.... Ah! qu'on le lui rende donc*, s'écria la Fée, en jettant un grand cri! A l'instant le Nain paroît, chargé du frein fatal. Le Chevalier s'en saisit, après avoir fait une profonde révérence à la Fée, descend, court à sa mule, la selle, la bride, & part. Une foule de peuple accourut sur la place, s'ouvre pour le voir passer. Il n'étoit pas encore à l'extrémité de la place, lorsqu'il entend pousser des cris horribles; il se retourne, & voit la Fée expirante sur son balcon; elle avoit perdu tous ses attraits, & elle s'étoit plongé un poignard dans le sein, en voyant partir Gauvain avec la mule bridée. Le Chevalier s'arrache promptement à ce spectacle funeste, & la mule le reconduit à Cardigan. A son retour, il ne retrouve plus, ni fleuve, ni pont, ni val-

lon, ni forêt, ni monſtres : l'enchantement étoit détruit.

Toute la Cour d'Artus, & la Demoiſelle ſur-tout, trembloient depuis trois jours pour ceux de Gauvain, lorſqu'on le vit revenir triomphant : ſa gloire fut complete, & la joie de la Cour d'Artus inexprimable. La Demoiſelle lui tint parole : elle fut ſa mie ; & Gauvain fut d'autant plus heureux, qu'elle devoit poſſéder avec le frein de la mule, la plus parfaite beauté, & une éternelle jeuneſſe. Eut-elle auſſi le don d'une éternelle conſtance ? Nous nous plaiſons à le croire.

Le troiſieme Conte ou Fabliau, dont nous ſommes redevables à M. de Sainte-Palaie, & qui a quelque rapport à la Cour d'Artus, eſt intitulé, dans le Recueil des manuſcrits de la Bibliotheque du Roi : *Le Court Mantel.* Il en exiſte un petit Imprimé, qui doit être du commencement du ſeizieme ſiecle, & qui eſt intitulé : *Le Manteau mal taillé.* Cet Imprimé eſt infiniment rare ; cependant nous le connoiſſons, & il ne tiendroit qu'à nous de le copier ou de l'extraire fidéle-

ment ; mais une pareille piece nous a paru meilleure à supprimer, qu'à publier : l'on n'en peut conclure autre chose, sinon que les femmes qui n'ont rien à se reprocher, sont en bien petit nombre. Triste conclusion, & qui ne sert qu'à troubler le repos des familles. Nous ne dirons donc que deux mots d'un Conte, sur lequel on ne pourroit faire que des réflexions peu satisfaisantes & nullement utiles.

Un jour que le Roi Artus tenoit sa Cour plénière, la Fée Morgane, méchante & maligne Fée, sous prétexte de faire un présent au Monarque Anglois, lui envoya un *Mantel*, c'est-à-dire, un habillement de Dame, de ce temps-là, qui étoit très-magnifique, & pouvoit servir également à toute sorte de Dames & Demoiselles, brunes ou blondes, grandes ou petites, grasses ou maigres ; mais avec cette singuliere condition, que le mantel ne pouvoit s'ajuster parfaitement qu'à la taille de celle dont la vertu & la fidélité n'auroient jamais reçu la plus légere atteinte.

La Fée prioit le Roi de le faire essayer à tout le beau sexe de sa Cour, & le Roi

Artus eut la foibleſſe de conſentir à cette épreuve. Hélas! elle ne tourna point à la ſatisfaction de la Cour de la Grande-Bretagne. Le mantel paroiſſoit, tantôt trop court, tantôt trop long, tantôt ginguet, tantôt traînant. Malgré ſa magnificence, il ne ſioit à aucune des belles Dames de Cardigan; il n'alloit pas même trop bien à la grande Reine Genevre. Les gabeurs & mauvais plaiſans de la Cour, tels que le Sénéchal Queux & Dinadam, vouloient faire, à ce ſujet, des épigrammes; mais les ſages Chevaliers, tels que Gauvain & Lancelot, les menacerent de façon à les faire taire: enfin, une jeune & ſimple Demoiſelle, femme ou mie d'un Chevalier campagnard, nommé Karados, eut le bonheur d'eſſayer le mantel, & de trouver qu'il lui alloit parfaitement. Le grand Roi Artus la couronna auſſi-tôt, la félicita, ainſi que ſon mari, & les envoya porter en triomphe le mantel dans un Château très-éloigné de la Cour, dont il leur fit préſent. Ils y vécurent en paix & avec honneur; mais on n'entendit plus parler du mantel, ni de la Fée Morgane, qui n'étoit, en vérité, qu'un trouble-fête.

On voit que c'eſt de ce Fabliau qu'a été tirée l'Hiſtoire du Corps d'Ivoire, qui a donné lieu à la Coupe enchantée de l'Arioſte, & au Conte & à la Comédie du fameux la Fontaine, qui portent ce titre.

TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

NOUS allons continuer de parler des Romans tirés de l'Hiſtoire de France, ſous les Rois de la premiere Race, en commençant par Chilpéric & Sigebert.

L'on ſait que le premier de ces Princes épouſa Frédégonde, & le ſecond Brunehaut. Ces deux femmes ſingulieres, à qui leurs vices, leurs talens, leurs charmes & quelques vertus, ont fait jouer le plus grand rôle dans l'Hiſtoire de France du ſixieme ſiecle, ont fourni matiere à plus d'un Roman. Mais ceux des Romanciers qui les ont choiſies pour leurs héroïnes, n'ont pas conſidéré que toutes les circonſtances des vies de ces Reines, ne ſont pas également propres à amuſer les Lecteurs, à titre de Romans. Ce n'eſt qu'en les enviſageant du côté de la galanterie, que l'on peut préſenter leur hiſtoire ſur ce pied-là. Dans la fable de leur vie, on a généralement copié tout ce que les Hiſtoriens de France ont dit

d'elles, de leurs maris & de leurs enfans. Ce n'eſt pas là faire des Romans hiſtoriques : quoi qu'il en ſoit, les Auteurs qui ont traité ce ſujet, ſont un M. de Grenailles, qui, en publiant en 1642 un gros volume *in-octavo*, imprimé à Paris, ſous le titre des *Amours hiſtoriques des Princes*, a fait un grand article ſous le titre de *l'Amour infidele de Chilpéric & de Frédégonde*, dans lequel il parle bien autant de Brunehaut, & de toutes ſortes de faits hiſtoriques, qui n'ont aucun rapport à la galanterie. Le ſecond Auteur eſt celui de *Mérovée, fils de France*, Nouvelle Hiſtorique, imprimée à Paris en 1678. Cette nouvelle eſt aſſez bien écrite pour le temps où elle l'a été, & ſe fit lire avec plaiſir ; l'Auteur, quel qu'il ſoit, prétend l'avoir compoſée ſur des Mémoires que lui avoit fournis l'Hiſtoriographe Mézeray ; cependant il n'y a pas d'apparence que cet Hiſtorien lui ait donné l'idée de rendre Mérovée, fils de Chilpéric, amoureux de Brunehaut, avant le mariage de celle-ci avec Sigebert : il faut certainement laiſſer à l'Auteur du Roman, l'honneur de cette ſuppoſition, qui, cependant, jette beaucoup d'intérêt dans les amours de ce Prince & de cette Reine. Sauval & Vanel, Auteurs des Galan-

teries des Rois de France, ont fait auſſi un article des amours de Chilpéric, de Frédégonde & de Landry. Mademoiſelle de la Rocheguillen, Auteur de l'Hiſtoire des Favorites, en a auſſi conſacré un article à Frédégonde. Enfin M. Monvel, Acteur de la Comédie Françoiſe, a publié, l'année derniere, un Roman, intitulé : *Frédégonde & Brunehaut*, aſſez bien écrit pour faire honneur à quelqu'un dont la plume n'eſt point encore exercée ; il a ajouté de nouvelles circonſtances romaneſques à celles déja imaginées par ceux qui avoient traité ce ſujet avant lui ; & quelques-unes de ces ſuppoſitions ſont heureuſes. Nous allons donner un extrait de tous ces Romans, en diſtinguant ce qui eſt fondé ſur l'hiſtoire de ce qui ne l'eſt pas.

Amours de Chilpéric, de Mérovée, ſon fils, de Frédégonde & de Brunehaut.

Clotaire, petit-fils de Clovis, & qui avoit enfin réuni en ſa perſonne toute la Monarchie, partagée d'abord entre ſes freres, l'avoit enſuite laiſſée à ſes quatre fils, dont Chilpéric, le dernier, avoit eu pour ſon partage le Royaume de Soiſſons. Ce Roi avoit épouſé Audouere, fille

d'un grand Seigneur Franc ou Gaulois. Il en avoit déja eu trois fils, dont le second s'appelloit Mérovée, & joignoit à une figure noble & agréable les qualités les plus aimables.

Audouere s'étoit formé une Cour de jeunes perſonnes, qu'elle ſurpaſſoit peut-être en beauté; car elle en avoit beaucoup, mais qu'elle ne pouvoit égaler en gaieté & en agrémens. Autant cette Princeſſe étoit pieuſe, douce & bonne, autant étoit-elle ſimple & ennuyeuſe, à ce que diſent nos meilleurs Hiſtoriens. Parmi ſes Demoiſelles d'honneur, ſe trouvoit une fille d'une naiſſance très-ordinaire, mais d'une rare beauté & du caractere le plus dangereux. Née avec une ambition démeſurée, elle avoit aſſez de ſuite dans l'eſprit pour prendre tous les moyens de la ſatisfaire. L'amour pouvoit pénétrer dans ſon cœur; mais il y cédoit toujours, dans les grandes occaſions, aux autres paſſions, telles que le déſir de dominer & celui de ſe venger. Selon toute apparence, dès ſon arrivée à la Cour, elle conçut de grands projets, qu'elle ne fit connoître qu'avec le temps, & en uſant de toutes les

précautions nécessaires pour les faire réussir.

Nos Romanciers prétendent que l'objet sur le cœur duquel elle voulut d'abord exercer ses droits, fut le jeune Mérovée, mais qu'elle ne put parvenir à lui plaire; & que de-là vint, en grande partie, la haine implacable qu'elle voua à ce jeune Prince, qui d'ailleurs acheva de l'aigrir en accordant à son ennemi des sentimens qu'il lui refusoit.

Frédégonde n'ayant donc pu enflammer le fils, entreprit de charmer le pere, & y réussit. Chilpéric ne fut bientôt plus occupé que d'elle. Elle sut employer tous les ressorts de la coquetterie, pour exciter ses desirs sans les satisfaire. Bientôt elle l'amena jusqu'au point de desirer qu'il pût la placer sur le Trône auprès de lui: mais Audouere y mettoit un obstacle invincible par sa seule existence; car, d'ailleurs, elle ne s'appercevoit point des amours du Roi, son époux; elle n'en avoit aucune jalousie, & n'avoit pas moins de confiance en la perfide Frédégonde. On prétend que celle-ci employa, pour la perdre, un moyen qui nous paroîtroit aujourd'hui

jourd'hui bien étrange. Pendant l'absence du Roi, Audouere accoucha d'une Princesse; on persuada à la malheureuse Reine de tenir elle-même cette enfant sur les fonds de baptême, & d'en être ainsi, en même-temps, la mere & la marraine : on l'écrivit à Chilpéric; & lorsqu'il fut de retour, on fit un scrupule au Monarque de continuer à traiter comme sa femme celle qui étoit sa commere. Des Casuistes, même des Prélats, entrerent dans le complot; & la vertueuse Audouere fut confinée à l'Abbaye du Pré, dans la ville du Mans. Frédégonde commença alors à se flatter de monter sur le trône; mais il falloit qu'elle commît encore quelques crimes pour s'y placer, & bien d'autres pour s'y maintenir.

Chilpéric apprit que son frere Sigebert, Roi d'Austrasie, avec qui il étoit en guerre, recherchoit l'alliance d'Athanagilde, Roi des Goths, & demandoit une de ses filles en mariage. La politique lui conseilla de contre-balancer cette alliance, en en contractant une pareille. Le Roi des Goths avoit deux filles : on convient généralement que Brunehaut, la cadette, étoit beaucoup plus jolie que l'aînée;

aussi c'étoit celle-ci que Sigebert demandoit en mariage. Chilpéric prétendit à la main de l'aînée, nommée *Galsuinde*, qui avoit aussi de la beauté, mais qui étoit d'un caractere fier & impérieux.

Nos Romanciers ont supposé que ce fut le Prince Mérovée, second fils de Chilpéric, qui fut chargé de cette demande; qu'il parut d'abord à la Cour d'Athanagilde, sur le pied d'un simple Gentilhomme François; qu'il y vit Brunehaut, & en devint éperdument amoureux; que ce ne fut qu'avec le plus grand regret qu'il la vit partir pour la Cour de Sigebert; que la Princesse, à qui il avoit déclaré son amour, & qui avoit accepté ses hommages, n'en eut pas moins de chagrin que lui. Cette supposition rend très-intéressantes les circonstances du mariage de la Reine & du Prince, dont nous parlerons dans la suite; mais elle n'est pas fondée sur l'histoire.

Revenons à Chilpéric; ce Monarque épousa donc Galsuinde. Elle fut conduite à sa Cour comme en triomphe, sur un char magnifique, dont les roues étoient d'argent. Sa dot étoit si considérable,

qu'elle passa pour un véritable trésor. Aussi Chilpéric lui assigna-t-il, pour son douaire, des domaines considérables en Aquitaine ; entr'autres les villes de Bordeaux, de Poitiers & de Limoges. Mais la barbare & jalouse Frédégonde ne laissa pas jouir long-temps Galsuinde de la couronne que cette fille ambitieuse avoit espéré de porter. Sans s'amuser à la tromper, comme elle avoit fait Audouere, elle triomphoit à ses yeux de l'amour qu'avoit pour elle Chilpéric. La fière Galsuinde ne put supporter cette humiliation : bientôt sa jalousie éclata en reproches amers. Chilpéric les supporta pendant quelque temps, par raison de politique ; mais enfin il déposa ses chagrins dans le sein de son ambitieuse maîtresse, & celle-ci, en les aigrissant, tandis qu'elle lui conseilloit de les dissimuler, le mena au point de desirer la mort d'une Reine qui lui étoit devenue insupportable. Dans quel abyme ne nous entraîne pas une passion vive, ménagée par une femme adroite & cruelle ? Chilpéric se résolut au meurtre de Galsuinde. On la trouva étranglée dans son lit. La feinte douleur du Roi n'abusa per-

sonne. Sigebert, animé par Brunehaut, déclara la guerre à son frere, pour venger la mort de sa belle-sœur. Le Roi des Goths menaça de son côté, & ne put être appaisé que par la cession des villes assignées par le douaire de Galsuinde; cependant les deux freres continuerent de se faire la guerre. Frédégonde, encourageant son amant à la soutenir, lui donnoit des conseils, où la force & la justesse de l'esprit se faisoient si bien reconnoître, qu'elle acquit l'estime & l'admiration de celui dont ses charmes avoient déja séduit le cœur. Il se détermina à la couronner, & ce fut avec le titre de Reine, qu'elle suivit Chilpéric dans une campagne qui fut d'abord glorieuse pour lui; mais qui, par la trahison d'un Archevêque de Rheims, qui remit Sigebert en possession de sa ville, dont son frere s'étoit emparé d'abord, finit très-malheureusement.

La campagne suivante ne fut pas plus heureuse, si l'on ne regarde pas comme un effet du bonheur de Frédégonde, la mort de Théodebert, fils aîné de Chilpéric & d'Audouere; qui fut tué dans une bataille, en commandant l'armée de son

pere. Cette mort eſt miſe au nombre des crimes de la Reine de Soiſſons ; & la ſuite de ſes actions ſemble prouver que cette accuſation n'eſt pas injuſte.

Le trouble que la perte de l'héritier de la couronne jetta dans l'armée de Chilpéric, acheva de ruiner ſes affaires. Sigebert & Brunehaut le pourſuivoient avec acharnement ; il étoit enfermé dans Tournai, où ſa perte paroiſſoit inévitable, lorſque l'eſprit ſupérieur, audacieux & barbare de Frédégonde trouva moyen de le tirer d'embarras. Elle corrompt deux aſſaſſins, & les engage à paſſer dans le camp du Roi d'Auſtraſie, & à l'aſſaſſiner au milieu de ſon armée. Un trait d'hiſtoire bien ſingulier, mais qui eſt rapporté par un Auteur digne de foi, (Robert Gaguin, Auteur des Annales latines de la Monarchie Françoiſe) c'eſt que Frédégonde ſe ſervit, pour déterminer les aſſaſſins, du raiſonnement que voici. « Ou bien, leur dit-elle, vous » aurez le moyen d'échapper des mains » des Auſtraſiens, après avoir aſſaſſiné » leur Roi, & dans ce cas, je vous com- » blerai de biens, & je vous rendrai les » plus riches & les plus grands Seigneurs

» de mon Royaume ; ou, si vous suc-
» combez, après avoir fait ce coup, je
» ferai dire pour vous tant de Messes, je
» fonderai même des Monasteres, où
» l'on priera tant pour le repos de vos
» ames, que Dieu vous pardonnera le
» crime auquel je vous encourage. » Tels étoient les mœurs & les principes de ce temps d'ignorance. Quoi que pussent dire les Prélats éclairés, (mais ils étoient en petit nombre dans ce siecle) les Souverains & les peuples se persuadoient qu'il n'y avoit point de crimes que l'on ne pût racheter par de bonnes œuvres & des fondations ; & cette Frédégonde, & cette Brunehaut, dont nous allons être forcés de dire tant de mal, ont été les Fondatrices d'une infinité d'Abbayes & de Monasteres, dont quelques-uns sont encore riches & considérables.

L'assassinat de Sigebert fit absolument changer la face des affaires. Il ne laissoit qu'un fils encore enfant ; mais ce fils avoit pour mere Brunehaut, digne rivale de Frédégonde. Cependant, dans le premier moment, Chilpéric parut avoir tout gagné : il sortit de Tournai, dissipa l'armée de son défunt frere, poursuivit sa belle-

sœur & son neveu, & enfin les fit prisonniers, après les avoir défaits. On prétend qu'alors Frédégonde hésita si elle ne feroit pas éprouver au jeune Childebert, le même sort qu'à son pere; & s'il étoit vrai, comme l'ont prétendu les Auteurs qui lui sont le moins favorables, que les crimes ne lui coutoient rien, celui-là pouvoit lui paroître nécessaire. La mort de Brunehaut l'eût encore été davantage; mais on ne prévoit jamais toutes les conséquences des attentats faits ou manqués. Non-seulement on laissa la vie au jeune Childebert; on le laissa même échapper, & il fut ramené à Metz, & couronné Roi d'Austrasie. Gontran, son oncle, le prit sous sa protection, & soutint les droits de cet enfant contre Chilpéric. Quant à Brunehaut, Frédégonde crut faire assez que de l'éloigner de l'Austrasie & de la Bourgogne, où régnoit Gontran: on l'envoya à Rouen; & elle fut gardée très-étroitement dans cette ville de Neustrie, dont Chilpéric se croyoit bien assuré.

Mérovée, second fils d'Audouere, &, par conséquent, devenu héritier présomptif de la couronne de Soissons, commandoit alors l'armée de son pere; il la

quitta, sous prétexte d'aller au Mans, voir sa mere Audouere; & ayant pris son chemin d'un autre côté, il arriva à Rouen, où il paroît qu'il étoit attendu par Brunehaut. Ce fut là qu'il eut l'extrême imprudence d'épouser la veuve de Sigebert, & que l'Evêque Prétextat fit la faute impardonnable de les marier.

C'est ici que tous nos Romanciers usent de tous leurs droits, en supposant à cette singuliere aventure, des raisons qui certainement la rendent plus intéressante, & ne sont pas d'ailleurs dénuées de toute vraisemblance, mais qui ne s'appuient sur le témoignage d'aucun Historien. L'Auteur de la Nouvelle intitulée *Mérovée*, & M. Monvel, veulent nous faire croire que la Reine & le Prince s'aimoient depuis bien des années; qu'ils étoient, depuis leur enfance, sans cesse occupés l'un de l'autre, & que l'instant où ils se trouverent réunis dans la ville de Rouen, leur parut le plus beau de leur vie. Ils nous répetent, comme s'ils les avoient entendus, les discours passionnés de ces deux amans; ils nous détaillent les combats intérieurs qu'ils éprouverent, sentant toutes les difficultés qu'il y avoit à ce

qu'ils se donnassent leur foi, malgré l'amour dont ils étoient enflammés l'un pour l'autre. Enfin, l'amour l'ayant emporté, ils nous décrivent les efforts qu'ils firent auprès de l'Evêque Prétextat, pour le déterminer à les marier. Il s'en faut bien que les vrais Historiens nous en apprenent autant : tout ce que nous en savons d'après eux, c'est que Brunehaut séduisit Mérovée, Prince que l'on nous dépeint comme foible & facile à entraîner; qu'il fut épris de ses charmes, & de l'idée d'épouser une Reine d'Austrasie, que Prétextat oublia, & son devoir, & toutes les regles canoniques, en mariant Mérovée à la veuve du Roi son oncle, sans le consentement du Roi son pere; que ce mariage perdit Mérovée & Prétextat; mais que ce ne fut pour Brunehaut qu'une faute légere, & qu'un petit écart, en comparaison de tant d'autres que l'on eut à lui reprocher par la suite.

Chilpéric, à la nouvelle du mariage de son fils, fut d'abord furieux; mais une politique très-assortie à la situation de ses affaires, & les conseils de Frédégonde, l'engagerent à dissimuler; & il parut pardonner à Mérovée & à la Reine, qui pré-

tendoit être sa bru. Il promit de faire examiner la question, de savoir si leur mariage pouvoit subsister; il laissa retourner Brunehaut en Austrasie. Il se doutoit bien que là elle s'occuperoit des affaires de son fils, & ne s'embarrasseroit peut-être plus gueres de celles de Mérovée : c'est ce qui arriva. Le fils d'Audouere n'eut pas beau jeu à soutenir, contre son pere & contre Frédégonde, la validité de son mariage avec Brunehaut : il fut déclaré nul. L'Evêque Prétextat fut déposé par quarante-six Evêques; & l'héritier présomptif de la couronne de Soissons, fut condamné à être rasé, & enfermé dans un Monastere. Ce fut à l'Abbaye de S. Calais, près de Vendôme, qu'il fut conduit. Sa dégradation ne rempliſſoit pas encore toutes les vues de Frédégonde : il n'étoit pas sans exemple que des Princes, ainsi confinés, eussent remonté sur le trône auquel on les avoit forcés de renoncer. Ainsi la seule existence de Mérovée pouvoit encore lui faire ombrage. La fin de l'histoire de ce malheureux Prince est fort obscure; mais il paroît certain qu'un nommé Gailan Boson, que Mérovée croyoit son

ami, l'engagea à quitter son Monastere, & à se rendre en Austrasie. Soit que Brunehaut ne l'y reçût pas aussi-bien qu'il eût dû l'espérer; soit que, sans que cette Reine eût prononcé sa mort, il ne pût rester en sûreté auprès d'elle, le malheureux Prince fut assassiné auprès de Térouanne. Quelques Historiens disent que ce fut ce même Boson qui l'avoit fait sortir de sa retraite, qui le trahit & l'assassina; d'autres, que ce fut à la priere même de Mérovée, que son ami lui plongea son épée dans le sein, (chose difficile à croire d'un Prince aussi foible que l'étoit le fils de Chilpéric.) Quoi qu'il en soit, il périt à la fleur de son âge. Si ce fut par les ordres de Frédégonde, & s'il est vrai, comme le suppose M. Monvel, que cette Reine de Soissons eût aimé d'abord Mérovée, & eût encore cherché plusieurs fois à le séduire jusqu'à sa fin tragique, il faut convenir que l'amour d'une pareille femme étoit bien funeste & bien dangereux. D'un autre côté, Brunehaut ne parut guere sensible à la perte de ce Mérovée, qu'elle avoit si hardiment & si légérement épousé; non-seulement elle n'em-

pêcha pas sa mort, mais elle ne pensa pas même à la venger. Son ambition, sa haine pour Frédégonde, & le desir de dominer en Austrasie, l'occuperent toute entiere. Nous reviendrons à elle dans un momont : voyons ce que fait sa rivale.

Peu contente d'avoir fait dépoſer Prétextat, elle le fait assassiner, non-seulement parce qu'il avoit marié Mérovée & Brunehaut, mais parce qu'ayant trouvé moyen de rentrer dans son Eglise, il ne cessoit de se déchaîner contr'elle.

Après avoir perdu, d'une espece de maladie épidémique (que quelques Auteurs ont cru être la petite vérole, qui n'étoit pas bien connue dans ce temps-là) les trois Princes qu'elle avoit eus de Chilpéric, elle accuse Clovis, le dernier des fils d'Andouere, de la perte de ses enfans : elle fait tomber un soupçon d'empoisonnement & de magie, sur une concubine de ce malheureux Prince, & sur la mere de cette fille ; elle leur arrache, par la force des tourmens, ou par supercherie, des aveux qui, non-seulement les font condamner, mais qui entraînent la perte de Clovis. Chilpéric le croit coupable d'avoir conspiré

contre lui ; il le fait conduire prisonnier au château de Noisy, près Paris, où bientôt il est assassiné par les ordres de Frédégonde : son corps est trouvé dans la Marne. Audouere, qui vivoit encore dans l'Abbaye du Pré au Mans, avec la fille Basine, pouvoit encore faire quelque ombrage à la marâtre de ses enfans : elle fut sacrifiée ; & quelques Historiens ont dit que ce fut par les mains même de Frédégonde, qui lui avoit dû autrefois sa fortune. Frédégonde a le bonheur d'avoir un dernier fils de Chilpéric, (ce fut Clotaire second, qui, dans la suite, fut nommé le Grand, & réunit sous son sceptre toute la Monarchie Françoise.)

Les crimes de Frédégonde n'auroient pas été à leur comble, si son époux Chilpéric, lui-même, n'eût pas été sa victime : il le fut, & nos Romanciers recommencent à ce moment, à mêler l'histoire révoltante des crimes de Frédégonde & de Brunehaut, de quelques nuances de galanterie, & de quelques idées d'amours toujours coupables, mais dont les détails sont moins désagréables que ceux des assassinats dont nous venons d'être forcés de parler.

Landry de la Tour, disent-ils, étoit jeune, grand, bien fait, guerrier redoutable par sa valeur, quoique sans expérience dans l'art de commander. Ministre aussi habile qu'on peut l'être avec beaucoup d'esprit naturel; assez d'audace, mais sans étude & sans réflexion; courtisan agréable à son maître, parce qu'il savoit l'amuser, quoique d'ailleurs il ne fût, ni respectueux, ni souple. Frédégonde, qui, depuis qu'elle étoit assurée de son empire sur l'esprit & le cœur de Chilpéric, ne mettoit plus la fidélité à son époux, au nombre de ses moyens de réussite, & par conséquent la regardoit comme une vertu fort inutile, avoit déja eu plusieurs amans, dont elle avoit fait l'un Archevêque de Bordeaux, l'autre Général des Armées de Chilpéric. Mais enfin, Landry lui fit oublier tous les autres: aussi lui assura-t-elle une bien plus grande fortune. Elle le fit Maire du Palais; & ce fut entre ses mains que cette dignité reçut cet éclat qui alla dans la suite jusqu'à obscurcir celui de la couronne même. L'autorité est ordinairement la suite de la faveur; & ce sont ces avantages réunis qui font valoir les titres. Les dignités ne sont rien sans eux.

Landry étoit donc tout-puissant auprès de la Reine, & même auprès du Roi, qui ne soupçonnoit pas quelle étoit la source de cette faveur. Chilpéric étoit trompé ; mais du moins il vivoit tranquille, & pouvoit même vivre ainsi longtemps. Malheureusement il fut désabusé ; & le Prince, éclairé malgré lui, fut encore la victime de l'éclaircissement. Un jour qu'il partoit pour la chasse, il entra dans le cabinet de la Reine ; elle étoit à sa toilette : il s'avança sans bruit derriere elle, & la toucha légérement d'une baguette qu'il tenoit à la main. Frédégonde, qui n'étoit occupée que de l'idée du Maire du Palais, crut que c'étoit lui qui venoit la surprendre : « Landry, mon » cher Landry, (lui dit-elle) il ne faut » pas surprendre ainsi les Dames. » A ces mots, Chilpéric montra sur son visage autant de colere que d'étonnement, & se retira sans rien dire. Mais la Reine qui, après avoir prononcé ces paroles, avoit reconnu son époux, & s'étoit apperçue de ses mouvemens, sentit que la jalousie du Monarque étant excitée avec fondement, les suites pouvoient en devenir funestes pour elle & pour son

amant. En pareille circonſtance, une ame accoutumée au crime, n'héſite, ni ne recule : elle envoie chercher Landry, & lui fait ſentir que, s'ils ne préviennent Chilpéric, ils ſont perdus. Landry ſe détermine à l'aſſaſſinat, quoiqu'avec aſſez de peine. Les aſſaſſins ſont choiſis & envoyés ſur le champ. Ils trouvent Chilpéric qui venoit fort tard de la chaſſe, & rentroit dans le village de Chelle, ils l'aſſaſſinent.

Depuis cette époque, les vies de Frédégonde & de Brunehaut ne contiennent plus rien qui puiſſe faire la matiere d'un Roman intéreſſant & agréable. Ce ne ſont plus que des traits de la politique la plus barbare, & au moins des ſoupçons d'une débauche honteuſe, auxquels nos Hiſtoriens prétendent que ſe livrerent également ces deux Reines, même dans un âge aſſez avancé. Frédégonde ne mourut que douze ou treize ans après ſon époux. Il paroît que Landry continua de gouverner avec elle pendant la jeuneſſe de Clotaire II, & ce fut lui qui gagna la bataille de Droiſy, à cinq lieues de Soiſſons, contre le fils de Brunehaut. Gontran, frere de Chilpéric, étant mort, Childebert recueillit ſeul ſa ſucceſſion,

& eut ainſi les Royaumes d'Orléans, de Bourgogne & d'Auſtraſie. Brunehaut conſerva ſon empire pendant tout le regne de ce fils, dont Frédégonde fut accuſée d'avoir hâté la mort; car la mauvaiſe réputation de ces deux Reines étoit telle, qu'il n'arrivoit aucun événement fâcheux, dont on ne crût coupables, ou l'une d'elles, ou quelquefois toutes les deux.

Après la mort de Childebert, le Royaume d'Auſtraſie paſſa à Théodebert l'aîné, ſon fils; & celui de Bourgogne à Thiéri II. Brunehaut gouverna alternativement l'un & l'autre de ſes petits-fils, & eſſuya, dans l'un & l'autre de ces Royaumes, les plus fâcheuſes tracaſſeries & les plus horribles accuſations. Elle ne put jamais vivre avec les femmes de ſes petits-enfans, dont elle corrompoit les mœurs, afin de les gouverner plus ſûrement. Enfin, ayant vu périr toute ſa poſtérité, & le fils de Frédégonde, Clotaire II, étant devenu poſſeſſeur unique de la Monarchie Françoiſe, ce Roi fit périr Brunehaut de la façon la plus affreuſe.

C'eſt encore un problême, & c'en ſera peut-être toujours un, de ſavoir ſi les

deux Reines dont nous venons d'extraire l'horrible hiſtoire, méritoient tous les reproches qu'on leur a faits, & ſi elles ont commis tous les crimes qu'on leur a imputés. Il paroît certain qu'elles avoient l'une & l'autre des vertus & des talens pour le Gouvernement. Comparaiſon faite de ce qu'en ont dit tous les Hiſtoriens, nous croyons que Brunehaut étoit moins coupable que Frédégonde. On reconnoît dans la conduite de la Reine d'Auſtraſie, une grande Princeſſe, hardie & ambitieuſe; & dans celle de Soiſſons, une fille habile & perfide, qui ne néglige aucune eſpece de moyens pour parvenir à faire une grande fortune.

Le reſte des regnes de la premiere race fournit peu de matiere aux Romans Hiſtoriques: nous n'en connoiſſons que deux qui appartiennent à cette époque: l'un eſt l'Hiſtoire de Nantilde, femme de Dagobert, qui eſt comprife dans celle *des Favorites, par Mademoiſelle de la Rocheguine;* l'autre eſt celle de la Reine Bathilde, femme de Clovis II, qui fut Régente ſous les Rois Clotaire III & Childéric II. M. d'Arnaud en fait la

matiere d'un de ſes Romans, dont il a intitulé le Recueil : *Epreuves du Sentiment*. Nous allons traiter, en peu de mots, ces deux articles.

Clotaire II, fils de Chilpéric, que nous avons dit avoir réuni en ſa perſonne toute la Monarchie Françoiſe, eut pour fils Dagobert & Charibert. Le premier eſt fameux par la fondation de l'Abbaye de S. Denis : elle lui a aſſuré une gloire qui dure encore, & les ſuffrages des Religieux de ce fameux Monaſtere, qui ſont devenus les Annaliſtes de la Monarchie Françoiſe. Cependant, on ne peut ſe diſſimuler que ce Roi n'ait eu plus de vices que de vertus.

Il épouſa, du vivant de ſon pere Clotaire II, une Princeſſe ou fille de qualité Auſtraſienne, nommée Gomatrude ; mais dès qu'il fut ſur le trône, il la répudia, ſous prétexte de ſtérilité. La poſtérité de ſon frere Charibert fut la victime de ſon ambition : ce Prince avoit eu en partage une partie de l'Aquitaine, & régnoit à Toulouſe. Dagobert dépouilla de ſes poſſeſſions l'aîné de ſes neveux, dont la poſtérité a cependant ſubſiſté dans les anciens Comtes d'Armagnac, & dont le

dernier, Louis, Duc de Nemours, fut tué à la bataille de Cérignoles en 1503. (Une opinion qui, sans être appuyée sur aucun titre décisif, est cependant bien honorable pour les familles en faveur desquelles elle est établie; c'est que deux autres fils puînés de Charibert, ont été la tige de deux maisons illustres de Gascogne.) Quoi qu'il en soit, Dagobert recueillit le fruit de ses intrigues, en dominant sur toute la France; mais s'il fit des fondations vraiment dignes d'un grand Roi, le nombre de ses péchés surpassa bien celui de ses bonnes œuvres; & il mourut assez jeune, victime de son incontinence. On pourroit croire qu'une passion sincere l'engagea à épouser Nantilde, si l'on n'avoit pas des preuves que, du vivant même de cette Reine, il avoit eu un fils d'une concubine, & s'étoit livré à plusieurs autres écarts.

Voici comme Mademoiselle de la Rocheguillen (qui étoit Protestante) arrange les amours de Dagobert & de Nantilde. Le Roi étant avec son frere Aribert (c'est sans doute Charibert) à la chasse près d'une Abbaye assez voisine de Paris, qui s'appelloit Romilly, trouva la

porte du jardin de cette maison à demi ouverte ; y étant entré, il entendit deux Religieuses, dont l'une chantoit à sa compagne des vers qu'elle avoit faits & mis en musique, sur le malheur des vocations forcées. Le Roi admira la voix & la belle taille de la Musicienne : dès lors il commença à plaindre ce sort dont elle paroissoit mécontente ; mais il s'y intéressa encore bien davantage, quand, s'étant glissé derriere une charmille pour examiner les Religieuses sans être aperçu, il vit que la Chanteuse étoit d'une beauté ravissante. Il alloit l'aborder, lorsque l'Abbesse les ayant appellées, les deux jeunes Nonnes disparurent. Dagobert ressortit par où il étoit entré, fit le tour de la muraille, rentra dans l'Abbaye, demanda l'Abbesse ; & s'étant fait connoître, il parut desirer d'entrer dans le Couvent, & de voir toutes les Religieuses ; on n'osa le refuser. Bientôt il distingua Nantilde, la questionna sur sa famille & sur la maniere dont elle avoit été renfermée dans le cloître ; & ayant compris, par ses réponses, qu'elle avoit été forcée à prendre ce parti, il déclara à l'Abbesse qu'il ne pouvoit souffrir une

pareille injuſtice, & conſeilla à la belle recluſe de réclamer contre ſes vœux, lui promettant d'appuyer ſa réclamation de toute ſon autorité. L'affaire fut bientôt entamée; & comme le Roi paroiſſoit la prendre fort à cœur, il trouva des Caſuiſtes, des Prélats & des Juges aſſez indulgens pour qu'elle réuſsît, malgré l'oppoſition de l'Abbeſſe & celle de quelques Evêques. Nantilde étant libre, parut à Dagobert encore plus belle, décorée des parures mondaines, que ſous la guimpe & le voile. Non-ſeulement le Roi en devint de plus en plus amoureux; mais, ſuivant Mademoiſelle de la Rocheguillen, Charibert l'étoit auſſi de Nantilde. Cependant, ce dernier diſſimula ſon amour juſqu'à ſa mort. Dagobert, au contraire, déclara qu'il vouloit faire Nantilde Reine, & exécuta ſon projet. Elle fut couronnée; mais elle ne conſerva pas long-temps ſeule le cœur de ſon époux. Dagobert ayant été à Blois, y fit la connoiſſance d'une jeune perſonne de condition ordinaire, qu'il trouva ſi jolie, qu'il chercha à la ſéduire, & y réuſſit ſi bien, qu'il en eut un fils, qui vint au monde avant que Nantilde

eût eu encore aucun fruit de son mariage. Un de nos anciens Historiens (Aimoin) raconte, à l'occasion de la naissance & du baptême de cet enfant, une anecdote assez singuliere. Ce fut Charibert qui le tint sur les fonds de baptême; & quoiqu'il n'eût qu'un mois lors de cette cérémonie, l'Evêque qui la faisoit, lui ayant demandé, suivant l'usage, s'il vouloit être baptisé, en se servant des termes latins prescrits par le Rituel, *Vis baptizari?* l'enfant répondit d'un ton ferme, & sans donner à son parrain le temps de répondre pour lui, *Volo*, *Je le veux*, & il fut nommé Sigebert.

On juge bien que cette naissance & l'infidélité qui y avoit donné lieu, déplurent beaucoup à Nantilde: cependant, comme on pardonne bien des choses, sur-tout à un époux couronné, & que les infidélités de Dagobert n'étoient que passageres, Nantilde se réconcilia parfaitement avec lui, & mit au monde un fils, qui fut depuis Clovis II.

De nouveaux écarts de la part de Dagobert, causerent de nouveaux chagrins à Nantilde, & affoiblirent enfin au dernier point la santé du Roi. Clovis n'avoit pas

encore quatre ans, lorſque ſon pere, ſe ſentant près de ſa fin, voulut diſpoſer de ſes Etats. Nantilde fut la premiere à lui conſeiller de les partager entre le fils de ſa rivale & le ſien, en laiſſant cependant à l'enfant légitime, la part principale dans la ſucceſſion. C'eſt ainſi que celle de Dagobert fut réglée. Sigebert qui, comme nous venons de le dire, avoit fait des miracles dès l'inſtant de ſon baptême, fut Roi d'Auſtraſie, & mena une vie ſi édifiante, qu'il eſt regardé comme Saint. Sa poſtérité n'éprouva pas les mêmes bénédictions du Ciel; elle fut détruite par un perfide Maire du Palais. Clovis II vengea ſur le Maire, la poſtérité de ſon frere, & il hérita de l'Auſtraſie.

Revenons à Nantilde. Après la mort de Dagobert, elle fut régente & tutrice de Clovis, ſon fils, conjointement avec le Maire Ega. Elle mourut l'an 642, quatre ans après ſon époux, auprès duquel elle eſt enterrée à S. Denis. Ega continua de gouverner ſous le nom de Clovis II, juſqu'en 646. Archinoald ou Archambaud, lui ſuccéda, & eut toute la confiance de Clovis pendant preſque tout ſon regne, qui fut de plus de vingt ans.

Paſſons

Passons à l'histoire de sainte Bathilde, nommée dans quelques pays, sainte Baudour. Cette pieuse Reine est, comme nous l'avons dit plus haut, l'héroïne d'un Roman de M. d'Arnaud, dont nous parlerons, après avoir établi, d'après l'Histoire, ce qu'il y a de véritable concernant cette Princesse.

Suivant Aimoin, Bathilde étoit de famille Saxone; mais rien ne nous prouve qu'elle fût née Princesse : des Corsaires l'ayant enlevée fort jeune, la vendirent comme esclave à Archinoald ou Archambaud, Maire du Palais de Neustrie : comme elle étoit, suivant le même Auteur, parfaitement belle, très-spirituelle, & douée de tous les talens imaginables, elle fut bientôt très-aimée d'Archambaud, de sa femme & de toute la Cour de Neustrie. Le jeune Clovis, qui n'avoit encore que dix-sept ans, en devint éperdument amoureux, & l'épousa. Archambaud fut, sans doute, bien aise de placer sur le Trône une fille qui avoit été son esclave; effectivement il assura par-là son crédit, & fut tout-puissant sur son Maître jusqu'à sa mort.

Clovis & Bathilde ne regnerent en-

ſemble que ſix ans; mais pendant ce temps, Clovis réunit ſous un ſceptre toute la Monarchie Françoiſe, & il eut de Bathilde trois enfans, entre leſquels il partagea ſes Etats. Bathilde fut régente & tutrice de Clotaire III, qui poſſédoit la Bourgogne & la Neuſtrie. Ebrouin, ſucceſſeur d'Archambaud, gouverna quelque temps ſous ſon nom deſpotiquement, mais très-heureuſement. Le bonheur & la gloire de Bathilde ne commencerent à s'altérer que quand elle voulut donner pour compagnons à Ebrouin, ſaint Léger, Evêque d'Autun, & Sigebrand, Evêque de Paris. Le premier étoit un Prélat pieux & naturellement juſte; mais dur, ſévere, incapable de fléchir & de ſe prêter aux foibleſſes des autres; Sigebrand, au contraire, avoit de l'eſprit, mais étoit plein d'arrogance & de vanité; ſa probité & ſes mœurs étoient très-ſuſpectes, & jetterent même quelques nuages ſur la haute opinion qu'on avoit de la piété de Bathilde. La haine qu'on portoit à l'Evêque de Paris, qui fut enfin aſſaſſiné (à ce qu'on croit) par les ordres d'Ebrouin, & les perſécutions

que l'un & l'autre firent souffrir à saint Léger, rendirent les dernieres années de la régence de Bathilde fâcheuses & agitées ; enfin cette Reine, lassée des grandeurs & du monde, se retira dans l'Abbaye de Chelles, qu'elle avoit fondée, & y mourut en odeur de sainteté, l'an 680, ayant à peine 45 ans.

M. d'Arnaud ayant voulu faire de cette Sainte l'héroïne d'un Roman intéressant, dépeint d'abord Archambaud plutôt comme un Ministre sage & respectueux, que comme un de ces Maires du Palais, qui ne laissoient aux Rois fainéans qu'un titre & une couronne sans autorité. Il feint qu'Archambaud devient amoureux de son esclave, & que celle-ci l'est aussi de lui ; mais qu'ils n'osent, ni l'un, ni l'autre s'expliquer leurs sentimens ; que Bathilde a une amie, nommée Emma ; qu'elle croit qu'Archambaud en est amoureux, & que celui-ci croit que Bathilde aime un Seigneur nommé Ranulphe ; qu'un vieillard, mené en esclavage avec Bathilde, découvre sa naissance, & assure qu'elle tire son origine des Rois Saxons d'Angleterre ; que le Maire du Palais ayant

pénétré ce secret, s'en sert pour autoriser l'amour du Roi Clovis, qui devient éperdu de l'esclave d'Archambaud; celui-ci l'affranchit, & elle devient Reine. Le Ministre épouse Emma, quoiqu'il ne l'aime pas, & il fait couronner Bathilde qu'il aime, mais dont il ne croit pas être aimé : l'effort que fait Archambaud sur lui-même, lui cause une grande maladie, & lui fait former le projet de quitter les affaires. Clovis, qui sent combien il lui est important de conserver son Ministre, charge la Reine de le rappeller à la vie & à la Cour. Une conversation tendre & intéressante, entre Bathilde & Archambaud, leur donne lieu de convenir réciproquement qu'ils s'aiment; alors ils ne peuvent se refuser quelques regrets; mais leurs ames nobles & élevées, se mettent bientôt au-dessus de la foiblesse; ils se jurent & se promettent l'un à l'autre de rester toujours inviolablement attachés à leurs devoirs d'époux, de mere, de Reine & de Ministre.

L'on voit que l'histoire de Bathilde, ainsi tournée, est plus intéressante que dans l'exacte vérité. Malheureusement

M. d'Arnaud l'a chargée de quelques circonſtances & de quelques détails qui n'ajoutent rien à cet intérêt ; d'ailleurs, ſon ſtyle, perpétuellement coupé, pour ne pas dire haché, toujours en dialogue, lors même qu'il devroit être en récit, ne peut qu'altérer le plaiſir que doit naturellement cauſer une pareille anecdote hiſtorique.

Les Rois fainéans qui végéterent ſur le Trône pendant près de cent ans, qui s'écoulerent depuis le regne de Clovis II, juſqu'à celui de Childéric III, dernier Roi de la premiere race, n'ont été les héros d'aucune eſpece de Romans : eh ! que nous importeroient leurs amours, puiſque toutes leurs autres actions nous ſont indifférentes ; & que les plus curieux d'entre les Savans ſe contentent de fixer les dates du commencement & de la fin de leur regne ? Selon toute apparence, les Maires du Palais s'occuperent quelquefois à donner à leurs Rois des femmes ou des maîtreſſes qui les entretiniſſent dans l'oiſiveté, l'oubli de la gloire & l'inſouciance des affaires ; mais ces Maires avoient des femmes & des maîtreſſes qui influoient d'une façon

plus importante sur la conduite & les exploits de leurs époux ou de leurs amans. Telles furent Lectrude & Alpaïde, femme & maîtresse de Pepin d'Hériſtel, pere de Charles Martel. Nous en parlerons dans un de nos prochains Volumes, en même-temps que des Romans relatifs aux Rois de la seconde race, descendus de ces fameux Maires du Palais.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

Flores y Blanca-Flor en Alcala, 1512, *in-quarto*, c'eſt-à-dire, *Hiſtoire amoureuſe de Flores & de Blanche-Fleur, traduite de l'Eſpagnol par Jacques Vincent, Paris*, 1554, *in-douze.*

LE Roman dont nous allons rendre compte, d'après la traduction de Jacques Vincent, contient, ſuivant le gout du pays & du temps où il a été compoſé, (l'Eſpagne & le ſixieme ſiecle) un mêlange bizarre de galanterie & de dévotion, de miracles & d'enchantemens, de Chevalerie & de mœurs Orientales, qui nous rappelle les anciennes hiſtoires de la Table Ronde, & les faits de Lancelot-du-Lac & de Triſtan de Léonois. Comme ces ſingularités ont déja amuſé dans les anciens Romans dont nous avons parlé, nous avons lieu d'eſpérer qu'elles amuſeront encore dans celui-ci, d'autant plus que l'extrait qu'on va lire eſt de l'Auteur de celui de Triſtan: il eſt impoſſible de dire dans quel temps l'Auteur

Eſpagnol a voulu placer la Fable de ſon Roman. Comme il eſt rempli d'anachroniſmes, & que la chronologie & la géographie en ſont très-fautives, qu'il n'y a jamais eu d'Empereurs, ni de Princes du nom de ceux dont il parle, on ne peut que conjecturer vaguement que c'eſt vers le neuvieme ſiecle que l'on ſuppoſe que doivent être arrivés les événemens qu'il raconte. C'eſt alors que les Maures Mahométans étoient maîtres de la plus grande partie d'Eſpagne; mais les Chrétiens deſcendans des Goths, avoient conſervé les Aſturies, la Galice; & principalement la Ville & le fameux pélerinage de S. Jacques de Compoſtelle: c'eſt auſſi alors qu'il y avoit des Califes à Babylone, & des Soudans en Egypte. En voilà bien aſſez ſur ce qu'on peut remarquer d'hiſtorique dans un Ouvrage qui, ſi on ne le conſidéroit que de ce côté-là, ne mériteroit certainement, ni eſtime, ni attention.

Les Empereurs d'Occident (apparemment ſucceſſeurs de Charlemagne) regnoient encore dans Rome, & le Pape n'y jouiſſoit que de l'autorité ſpirituelle; mais la plus grande partie des Villes d'Italie s'étoit déja ſouſtraite à la do-

mination Impériale. Veniſe & Gênes ſe gouvernoient déja en République & par leurs loix, & Milan & Ferrare avoient leur Souverain particulier.

Le Prince Perſe, neveu de l'Empereur, poſſédoit en Italie des Etats conſidérables; mais on ne nous dit pas où ils étoient ſitués. Ce Prince méritoit l'amour de ſes ſujets par ſes vertus, ſa juſtice & ſa généroſité : on déſiroit lui voir un fils, qui pût être élevé ſous ſes yeux & dans ſes principes. Ses courtiſans, parmi leſquels il méritoit de trouver de vrais amis, lui peignirent, en traits de flamme, les charmes de la belle Topaſe, fille du Duc de Ferrare, & niece du Duc de Milan, qui l'élevoit comme ſa propre fille. Elle avoit quelques droits à l'Empire; mais elle ne pouvoit eſpérer de les faire valoir qu'en s'uniſſant à ceux qui en avoient encore de plus prochains que les ſiens; & Perſe étoit dans ce cas.

Le récit des beautés de Topaſe, enflamma bientôt le jeune Prince; celui de ſes vertus détermina la Princeſſe; & des conſidérations politiques ayant entraîné le ſuffrage de l'Empereur, du

Duc de Milan, de tous leurs Miniſtres & Conſeillers, on fit, en forme, la demande de la Princeſſe pour le Prince Perſe; elle fut accordée.

Le Prince part de Civita-Vecchia pour Gênes; le Doge & le Sénat l'y reçoivent avec magnificence; &, après s'être repoſé peu de jours auprès d'eux, il pourſuit ſa route vers Milan.

Le Duc vient avec empreſſement au-devant de lui: bientôt il le préſente à ſa niece; les deux jeunes fiancés ſont enchantés l'un de l'autre, & l'on décide que leurs noces ſe feront promptement à Rome, en préſence de l'Empereur. Ils s'y rendent ſous la conduite du Duc de Milan: Topaſe prend, en paſſant, poſſeſſion de ſon Duché de Ferrare: enfin, le Pape bénit leur union, & prodigua aux nouveaux époux les Indulgences, les *Agnus* & les Reliques. D'un autre côté, l'amour leur prodiguoit, & ſes ardeurs, & ſes plaiſirs; & les Muſiciens & les Poëtes, dont l'Italie a toujours été abondamment fournie, ne leur épargnoient pas les épithalames; on prétend même que c'eſt à ces noces que l'on vit, pour la premiere fois, des Im-

proviſateurs, (Poëtes qui font des vers ſur le champ, & ſur toutes ſortes de ſujets.)

Au bout de quelque temps, rien ne manqua plus au bonheur de Perſe, que la ſatisfaction de voir naître un fruit de ſon union avec Topaſe. Leur amour mutuel étoit extrême, & cependant, dit l'Auteur Eſpagnol, ils avoient beau adreſſer des prieres au Ciel, multiplier leurs bonnes œuvres, viſiter les ſept Egliſes de Rome, faire brûler de l'encens ſur tous les Autels & devant toutes les Reliques; au centre des dévotions, celles de Perſe étoient inutiles, & ſes vœux n'étoient point exaucés.

Enfin, un pieux Eſpagnol fit entendre au Prince qu'il avoit négligé l'interceſſion du Saint dont le crédit, dans le Ciel, étoit ſi grand, qu'il n'avoit jamais éprouvé de refus: c'étoit *Monſeigneur ſaint Jacques.* Perſe, convaincu par une infinité d'exemples qui lui furent cités, & ne ſachant plus à quel Saint ſe vouer, prend enfin le parti de promettre que, ſi Topaſe devient groſſe, il fera avec elle le voyage de ſaint Jacques de Compoſtelle: vœu téméraire!

mais qu'il n'étoit plus possible de révoquer après l'avoir fait. Les paroles données à un Saint, sont des engagemens sacrés.

L'Auteur Espagnol fait ici une longue & pieuse dissertation sur le danger d'adresser à Dieu des prieres indiscretes, au lieu de se soumettre aux décrets de la Providence. Perse & Topase virent en songe un Ange qui leur reprochoit d'avoir forcé la volonté du Très-Haut, en se servant du secours de son Apôtre & ami saint Jacques, auquel il ne pouvoit refuser : *Mieux sait-il, leur dit l'Ange, ce que besoin vous est que nous-mêmes; pas ne deviez forcer ainsi sa voulonté; or sus prenez garde que mechiez & encombre ne vous en advienne & aux vôtres.* Perse & Topase se réveillerent en sursaut, très-émus des reproches & des menaces de l'Ange, qu'ils se communiquerent, & qui étoient les mêmes pour tous les deux; ils s'entre-regardent, ils soupirent. L'aurore commençoit à paroître, & le soleil naissant, lançoit ses premiers rayons sur le beau visage de Topase, qu'ils rendoient encore plus vermeil. Perse la regardoit avec un

amour mêlé de desirs & de crainte; quelques larmes coulerent des beaux yeux de Topase, & ces larmes les rendoient encore plus touchans : elles coulent en perles sur ses joues, elles tombent jusques sur son sein; Perse s'approche pour les essuyer; quel moment !... Perse oublia les menaces de l'Ange : saint Jacques n'eut plus rien à demander; & ce moment si doux pour les jeunes époux, les assujettit à la loi d'accomplir le vœu qu'ils avoient formé.

Le nouvel état de Topase ne tarda pas à se déclarer; & tous deux, fideles à leur vœu, songerent au voyage. Ils prennent des habits de Pélerins; ils reçoivent la bénédiction du saint Pere, prennent congé de l'Empereur, &, sans aucune suite, ils partent, & s'acheminent vers le Royaume de Galice.

L'Auteur dit que les Rois de Galice & de Portugal, qui étoient Chrétiens, étoient alors tributaires du Roi de Murcie, nommé Félix, qui étoit Maure; & justement dans le temps que nos deux Pélerins entrerent dans la Galice, les deux Rois Chrétiens se liguerent contre le Mahométan.

Félix, outré de fureur de voir braver sa puissance, assemble une armée formidable ; il donne le commandement de son avant-garde à l'un de ses Généraux dont il connoît la valeur, les talens, & sur-tout l'aveugle obéissance : il lui ordonne de mettre tout à feu & à sang dans le Royaume de Galice, qu'il doit attaquer le premier, de faire main-basse sur tous les hommes, & de n'épargner que les femmes & les enfans, pour les envoyer en esclavages.

Perse & Topase arrivent malheureusement en Galice, sur ces entrefaites : excédés de chaleur & de fatigue, les deux Pélerins se reposoient à l'entrée d'un bois ; un doux sommeil avoit fermé leurs paupieres ; il les livra sans défense à l'avant-garde de l'armée de Félix. C'est à regret que nous mettons sous les yeux de nos Lecteurs l'affreux tableau du malheureux Perse, poignardé dans les bras de Topase, & les cris de son épouse, qui se réveille couverte de son sang. Le Commandant ne peut s'empêcher d'être ému par ses charmes & par son désespoir ; il l'arrache de ce lieu funeste, il l'enleve sans connoissance,

& la conduit à Félix. Ce Prince eſt également touché de ſes larmes & de ſa beauté ; il regrette qu'on ait exécuté ſes ordres avec autant de fidélité, il la fait mettre dans une litiere, & l'envoie à la Reine, ſon épouſe, en lui écrivant cette lettre.

Ma mieux aimée, & ma vertueuſe Dame, bien aſſuré que je ſuis que votre Seigneurie prendra plaiſir à recevoir quelque préſent de moi, je vous envoie cette Damoiſelle Chrétienne, prinſe par ceux qui ont charge de conduire l'avant-garde de mon armée, leſquels ont occis ſon mari par excès d'obéiſſance à des ordres qu'étant moult courroucé, leur avois-je donné. Ores l'eſclave que je vous envoie me paroît tant belle, tant bien nourrie (élevée), que j'eſpere que ſon ſervice vous ſera agréable.

L'Officier, chargé de conduire Topaſe, s'en acquitta avec diligence ; mais avec tout le reſpect & les ſoins attentifs dont les compatriotes des Zégris & des Abencérages étoient capables dans ce temps, où la galanterie maure ſurpaſſoit encore celle des Eſpagnols Chrétiens, qui commençoient à peine à prendre des mœurs moins farouches que celles des Goths, leurs ancêtres.

La Reine de Murcie fut frappée de la beauté de Topaſe : cette Reine étoit de ſon âge ; elle éprouva cette douce ſympathie, ſi difficile à définir, mais dont l'effet eſt ſi prompt & ſi agréable. Les larmes, les malheurs de cette belle eſclave, tout concourut à la lui faire recevoir avec douceur & bonté. Topaſe n'y fut point inſenſible : les careſſes de la Reine ſuſpendirent ſon déſeſpoir ; bientôt elles gagnerent toute ſa confiance ; & la Reine ne la preſſa point en vain de lui dire par quelle funeſte aventure, *Dame paroiſſent de ſi noble lignée & de ſi haut parage, tombée étoit en tel encombre & male fortune.* Topaſe lui avoua ſa naiſſance, ſon état, & le motif de ſon pélerinage à S. Jacques ; la Reine de Murcie la ſerra tendrement dans ſes bras, & lui jura de la traiter déſormais comme ſon égale & ſa meilleure amie. Elle fit ſur le champ apporter les habits les plus magnifiques pour l'en parer ; mais Topaſe, fidele à ſa douleur, & à la mémoire d'un époux adoré, lui demanda des vêtemens aſſortis à ſon état malheureux : des voiles noirs & funebres couvrirent ſes charmes, ſans pouvoir en ternir l'éclat.

La Reine de Murcie étoit groſſe ; Topaſe, qui ſe ſentoit dans le même état, chercha d'elle-même à modérer les accès de déſeſpoir, qui ſouvent l'agitoient, pour conſerver le jour à l'enfant qu'elle avoit obtenu par tant de prieres, & dont l'exiſtence lui coutoit déja ſi cher. Elle demanda de l'or, de la ſoie & des perles ; elle entreprit de broder un lit pour les couches de la Reine ; & cette Princeſſe, qui l'aidoit dans ſon travail, & qui ne pouvoit plus s'éloigner d'elle un moment, la faiſoit coucher dans ſa chambre. La Reine de Murcie s'apperçut avec plaiſir que ſon eſclave favorite étoit dans le même état qu'elle ; elle lui en devint encore plus chere ; elle lui jura que l'enfant qu'elle mettroit au jour, lui ſeroit auſſi précieux que le ſien ; & que les deux enfans, élevés enſemble, partageroient les mêmes ſoins & la même éducation ſous ſes yeux.

Les deux Princeſſes accoucherent le même jour ; c'étoit celui de Pâques fleurie. Les Chrétiens, ſoumis à Félix, conſervoient la liberté de célébrer leurs

Fêtes. * Des palmes entrelacées de fleurs s'élevoient de toutes parts, jusques dans les Cours du Palais : aussi la Reine voulut-elle donner le nom de Flores au fils qu'elle venoit de mettre au jour, & celui de Blanche-Fleur à la fille de sa chere Topase, comme étant nés tous les deux dans un jour qu'elle ne regardoit que comme celui du triomphe des fleurs.

A peine Topase eut-elle donné naissance à Blanche-Fleur, que la perte de son époux lui devint encore plus sensible. Ne craignant plus pour l'enfant qui venoit de naître, elle se livre toute entiere à sa douleur : bientôt les sources de la vie sont épuisées. La Reine se fait apporter les deux enfans, elle les porte à son amie, espérant que leur présence adoucira ses peines, & les lui fait voir qui se jouoient & entrelaçoient leurs

* On sait que ces Chrétiens, qui étoient en plus grand nombre que les Mahométans même sous la domination des Maures, s'appelloient *Mosarabes;* & leurs Livres d'Eglise, qui nous ont été conservés, *Mosarabiques.*

petites mains enſemble. Topaſe les regarde avec la glus grande tendreſſe, ſurtout Blanche-Fleur, dans laquelle elle reconnoît les traits de ſon époux. Ses larmes coulent alors avec tant d'abondance, qu'elles rempliſſent une ſoucoupe qui étoit placée à côté de ſon lit. La tendre mere fait un effort pour ſe ſoulever, & ſemble, pour un moment, ſe ranimer; elle remet Flores dans les bras de la Reine, ſerre Blanche-Fleur dans les ſiens, lui découvre la tête, & s'écrie : » O ma fille! ſeul bien qui me » reſte de ma félicité paſſée, reçois de » moi le ſeul ſervice que je puiſſe te » rendre aujourd'hui; ſois Chrétienne, » ô ma chere enfant, & que les larmes » de ta mere ſervent à t'en imprimer le » ſaint caractere! » A ces mots, elle inonde la tête de Blanche-Fleur de ſes larmes, mêlées dans la ſoucoupe avec un peu d'eau; elle prononce en même-temps les paroles ſacrées; & remettant ſa fille entre les bras de la Reine, la lui recommande, & la prie de la faire élever dans les principes de la Religion à laquelle elle vient de la conſacrer. La

Reine le lui promet; Topaſe ſe penche tendrement ſur ſa main, &, pouſſant un nouveau cri en élevant les yeux au Ciel, elle expire. La Reine de Murcie perd connoiſſance en recevant le dernier ſoupir de ſon amie; & l'on ſaiſit ce moment pour l'arracher à ce ſpectacle.

Blanche-Fleur n'étoit point en âge de ſentir cette perte. Les careſſes que la Reine partageoit entre elle & ſon fils, lui firent bientôt regarder la Reine comme ſa propre mere; celles de Flores, qui ne pouvoit la quitter un moment ſans crier, lui étoient tendrement rendues; & ces deux aimables enfans firent bientôt l'admiration de la Cour par leurs charmes & leur ſenſibilité. Ils furent élevés enſemble dans cette Cour, où la galanterie grenadine & l'eſprit de l'ancienne Chevalerie, concouroient à perfectionner les vrais moyens de plaire, & à élever l'ame aux actions éclatantes & généreuſes. Blanche-Fleur acquit ſans peine tous les talens propres à ſon ſexe; Flores, adroit à tous les exercices, annonça bientôt qu'il ſeroit un redoutable Chevalier: mais il ne s'arrachoit ja-

mais qu'à regret d'auprès de Blanche-Fleur : s'il domptoit un fier Genêt d'Eſpagne, s'il emportoit dans la carriere une tête ou une bague, c'étoit pour mériter les éloges de Blanche-Fleur, & apporter à ſes pieds les gages de ſes ſuccès.

Mohady, fameux Mollah, Docteur, de la loi Mahométane, & très-zélé pour ſa Religion, avoit été choiſi pour élever le jeune Prince ; il craignit bientôt que l'attachement de Flores pour une Eſclave Chrétienne, ne mît obſtacle au zele pour la Religion Mahométane qu'il vouloit inſpirer à ſon éleve. Il étoit échappé à celui-ci de répondre, lorſqu'on lui parloit des houris que tout bon Muſulman doit eſpérer de poſſéder dans le Paradis de Mahomet, que certainement ces filles immortelles ne pouvoient ſurpaſſer, ni en éclat, ni en douceur, la charmante Blanche-Fleur. O Mohady ! lui diſoit-il, écoute les ſons enchanteurs de ſa voix charmante ; regarde la bouche divine qui ſemble les porter à notre ame ; vois l'accord de ces yeux pleins de flamme, avec la légéreté de ſa belle main, pinçant les cordes

de sa harpe ; les sentimens qu'elle exprime, passent dans tous les cœurs. Non, les concerts célestes ne sont pas plus touchans que ces accords ; l'on a assez vécu sur la terre, quand on l'a vue & entendue ; & le bonheur d'en être aimé, est au-dessus de tout ce que Mahomet peut nous promettre dans l'autre vie.

Mohady, très-scandalisé de ces dispositions, s'adresse en vain à la Reine pour essayer d'en distraire son jeune éleve. La Reine aimoit trop Blanche-Fleur, pour trouver mauvais qu'on l'aimât ; mais le zélé Mollah trouve Félix plus docile, & le Monarque convient que l'attachement de son fils pouvant le détourner de l'application à ce qu'on vouloit enseigner, il falloit l'éloigner pour quelque temps de Blanche-Fleur, sous les prétextes les plus plausibles & les plus honnêtes. Il fut donc résolu que l'on enverroit voyager Flores, *sous le semblant de le rendre plus expert en tous actes de bon Chevalier ;* & que ce seroit chez le Roi des Algarves, résident à Montorio, qu'il seroit d'abord envoyé.

A cette nouvelle, le jeune Prince

parut en grand déſeſpoir. *Ah ! malheureux Flores*, diſoit-il, *que feras-tu allontané de ta mie, de celle qui te meut & exhauſſe en toutes forces & prud'homie ! Et toi Blanche-Fleur, ma mie, ma ſœur, ma douce compagne, que feras-tu ſans moi !*

Mais ſes parens lui diſoient que, *tout jeune Damoiſel devoit quitter la maiſon paternelle, pour recevoir bonne & louable nourriture en autre meſgnie* (famille) ; à quoi Félix ajoutoit : *Sachez, mon fils, que n'imprimerez reſpect, amour & franche obéiſſance à Vaſſal ne tributaire, fors que ne lui faſſiez apparoître que vous valés mieux que lui en penſées & en actes de bravoure & Chevalerie. Vas, beau fils, vas gloire quérir, vas faire reluire ton nom en renommée.* La Reine ajouta : *Et ta Dame illuſtrer & mériter.* Ces derniers mots acheverent de convaincre Flores qu'il devoit prendre ſon parti, & que Blanche-Fleur étoit trop belle pour avoir d'autre amant qu'un Chevalier ; qu'il devoit, comme on diſoit alors, *gagner ſes éperons*, & mériter ce grade ſi important de la Chevalerie, par des exploits éclatans. Il promit donc de partir inceſſamment pour Montorio ; les pré-

paratifs de ſon voyage furent promptement faits : on vouloit l'enlever à Blanche-Fleur, même ſans lui laiſſer le temps de prendre congé d'elle. Mais il trouva moyen de s'échapper, & de témoigner à ſa jeune maîtreſſe ſes regrets & ſon déſeſpoir. Ils furent reçus avec graces, amour & ſimpleſſe. Blanche-Fleur tira de ſon doigt un anneau conſtellé, dont les vertus lui étoient connues : *Tiens, Flores*, lui dit-elle, *reçois ce gage de l'union de nos ames ; regardes-en tous les jours la pierre ; ſi tu la vois ternir, c'eſt un ſigne que la vie ou la liberté de ta Blanche-Fleur ſont en péril ; d'ailleurs obéis à ton pere ; je t'eſtime trop pour n'être pas ſûre de ton cœur & de ton ſecours.* A peine Flores a-t-il reçu l'anneau, que Félix accourt, les ſépare, en lançant un regard ſévere ſur Blanche-Fleur, qui s'évanouit. Le Roi entraîne ſon fils, le voit monter à cheval ; & pendant ce temps la Reine s'occupe du ſoin de rappeller Blanche-Fleur à la vie.

Flores fut reçu par le Roi de Montorio, avec la plus grande magnificence : des fêtes brillantes, des tournois ſignalerent les premiers

premiers jours de l'arrivée de Flores; mais ce Prince n'y portoit qu'une ame abſorbée dans la douleur : les agaceries des plus belles perſonnes de la Cour des Algarves ne lui firent pas la plus légere impreſſion ; il n'y répondoit que par les politeſſes les plus froides, il ſoupiroit ſans ceſſe : ſi le ſommeil l'accabloit, il étoit agité, & ſa bouche, en prononçant le nom de Blanche-Fleur, prouvoit qu'elle étoit l'objet de ſes ſonges. L'occupation la plus douce, pendant le cours de ſes journées, étoit la culture d'un petit parterre qu'il avoit diſpoſé de façon que des fleurs blanches y traçoient le chiffre de ſa maîtreſſe, entrelacé avec le ſien, & que ce chiffre étoit compris dans un cartouche de roſes & de penſées. C'eſt dans ce jardin qu'il précédoit ſouvent l'aurore, & qu'il chantoit ſon amour, uniſſant ſes ſoupirs & ſa voix aux ſons d'une guittare. Mohady, qui venoit un jour l'éveiller pour lui faire faire la priere du matin, preſcrite à tout bon Mahométan, le trouve déja ſorti, & ſe doute bien qu'il négligeoit tous les devoirs de ſa Religion, pour ne s'occuper que de Blanche-Fleur, & peut-être de la Religion qu'elle pro-

feſſoit. Ayant déja ôté ſes babouches pour faire ſa priere, il va doucement & à petits pas vers le jardin, & bientôt il entend la voix de Flores, qui, après avoir arroſé les fleurs de ſon parterre, chantoit ces paroles :

Toi pour qui ſeule je reſpire,
Objet du plus fidele amour ;
Flores, pour chanter ſon martyre,
Vient ici devancer le jour.

Le ſoleil qui va reparoître,
Peut-il m'annoncer un plaiſir ?
Puis-je en ſentir à voir renaître
Des fleurs que je ne puis t'offrir ?

Ah ! que du moins dans ces retraites
Tout peigne aujourd'hui mon ardeur.
Tracez, peignez, blanches fleurettes,
Le nom charmant de Blanche-Fleur.

Ton anneau calme mes alarmes,
Il me raſſure ſur tes jours,
Il n'eſt terni que par mes larmes ;
Ah ! puiſſe-t-il briller toujours !

Crois-moi, la ſeule ſympathie
M'éclaireroit ſur ton malheur ;
Pour ſavoir le ſort de ma mie,
Mon taliſman eſt dans mon cœur.

Ah! puiſſe entre ſes bras, ma mere
Te ſerrer aſſez tendrement,
Et t'être toujours aſſez chere
Pour te rappeller ton amant.

Dieu de Blanche-Fleur, je t'implore!
Je jure de ſuivre ta loi,
Si par toi celle que j'adore
Peut un jour me donner ſa foi.

A tes autels.....

En cet endroit, Flores fut interrompu par le cri terrible que jetta Mohady. « O » grand Prophete! s'écria-t-il, quel blaſ- » phême affreux ai-je entendu? Le petit- » fils d'Omar, un neveu de notre grand » Prophete, eſt diſpoſé à abandonner ſa » Religion pour celle d'une eſclave Chré- » tienne qu'il adore. Amour! folle paſ- » ſion, quels crimes ne fais-tu pas com- » mettre!..... Le zélé Mahométan retourne auſſi-tôt chez lui, & dépêche à Félix un courrier, auquel il recommande d'arriver avec myſtere, & de remettre en mains propres au Roi de Murcie ſes dépêches. En même-temps, il le charge d'une lettre pour Ajoub, premier Iman

de la grande Mosquée. Mohady représentoit au Roi que l'amour du Prince pour Blanche-Fleur, l'égaroit au point qu'il y avoit à craindre même pour la foi de Flores; qu'ainsi il étoit important d'éloigner l'esclave Chrétienne, si bien que son amant ne pût jamais espérer de la revoir, & de s'unir avec elle. Dans sa lettre particuliere à Ajoub, il lui recommandoit d'employer toute son adresse pour éloigner, ou même pour perdre Blanche-Fleur, lui faisant sentir que le maintien de la Religion Mahométane, dans le Royaume de Murcie, & peut-être dans toute l'Espagne, en dépendoit.

Quoique Félix sentît la conséquence de l'avis que lui donnoit Mohady, il étoit embarrassé sur les moyens d'en profiter, lorsque Ajoub les lui fournit par une noirceur affreuse, mais couverte du voile de la Religion. Ce cruel Iman, animé par la lettre de Mohady, supposa que Blanche-Fleur avoit voulu empoisonner le Roi; & cette calomnie absurde obtint une croyance qu'elle ne pouvoit jamais mériter.

L'aimable Blanche-Fleur s'amusoit

d'une petite ménagerie qu'elle avoit établie sous les fenêtres de son appartement; elle y élevoit des poulets; & quand ils étoient bien engraissés, elle en faisoit le sacrifice & les offroit à la Reine & quelquefois même au Roi. Le perfide Ajoub imagina d'empoisonner le corps d'un de ces animaux, & de le faire présenter dans cet état au Roi, comme venant de la part de Blanche-Fleur. Le messager disparut aussi-tôt après l'avoir remis, & l'Iman, qui étoit présent, fit remarquer au Monarque que cette volaille avoit des taches qui devoient la rendre suspecte. On en donna un morceau à un animal, qui en mourut sur le champ; & sur ce fondement, on conclut aussi-tôt que Blanche-Fleur étoit coupable d'avoir voulu empoisonner le Roi, & digne de mort. La Reine voulut en vain excuser la jeune & aimable esclave qu'elle avoit élevée; on lui ferma la bouche, en lui faisant entendre qu'il s'agissoit de la vie & de la sureté du Roi son époux. Blanche-Fleur fut traînée devant un Tribunal d'Imans, de Dervis & de Santons; le cruel Ajoub étoit à la

tête, & l'arrêt terrible qu'il prononça, fut que la charmante Blanche-Fleur seroit brûlée vive, si, dans trois jours, quelque Chevalier ne se présentoit pour la défendre, & ne remportoit la victoire, pour prouver son innocence.

Pendant que cette cruelle scene se préparoit à Murcie, Flores se combloit de gloire à la Cour des Algarves; il y faisoit briller son adresse & sa valeur contre certains Chevaliers Africains, qui avoient passé la mer pour venir insulter à la valeur des Chevaliers de Montorio & à la beauté des Dames de cette Cour. Les Chevaliers étoient vaincus & les Dames étoient par conséquent mal défendues. Lorsque Flores, par simple attachement pour le Roi son parent, entra dans la carriere, le Sultan des Algarves l'arma de la redoutable épée de Kaled, l'un de leurs ancêtres communs, & fils du Calife Omar. Cette épée, dont les coups étoient toujours certains, lorsqu'elle étoit entre les mains d'un Chevalier sans reproche, fit des merveilles en celles de Flores; bientôt il vengea l'honneur des Dames Espagnoles, & mit à mort ou en fuite tous les Chevaliers Afri-

cains. Il étoit prêt à recevoir les honneurs du plus brillant triomphe, lorsque regardant, suivant son usage, la bague que lui avoit donnée Blanche-Fleur, il la voit non-seulement ternie, mais il croit même y distinguer des tourbillons de fumée & des flammes : il jette un cri horrible ; c'est en vain qu'on lui demande ce qui l'occasionne. Flores court à son cheval, s'élance sur lui, & bientôt disparoît. Son puissant coursier, accoutumé à franchir les rochers & les torrens qui se précipitent de l'atlas, semble répondre à l'impatience & à l'inquiétude de son maître ; il vole : la nuit ne ralentit point sa course, & Flores arrive à la pointe du jour assez près de Murcie, pour distinguer les minarets des Mosquées. Il se cache derriere les débris d'une tour, pour entrer dans la ville à porte ouvrante, & sans être reconnu. A peine y est-il resté un moment, qu'il voit sortir de Murcie des charrettes chargées de bois & d'un poteau fatal. Une troupe armée les précédoit, des torches funebres les entouroient ; elles étoient suivies d'un charriot, sur lequel on voyoit une femme couverte de voiles noirs, & chargée de

chaînes. Un Cady, portant un écriteau, marchoit derriere elle ; une seconde troupe armée fermoit cette lugubre marche. Flores regarde son anneau, il le voit plus terni que jamais ; un noir pressentiment acheve de lui faire présumer que celle qu'on conduit au supplice, est cette Blanche-Fleur qu'il adore ; il baisse la visiere de son casque, il vole au-devant de la premiere troupe, & l'arrête : il pénetre jusqu'au charrior.... Qui êtes-vous, s'écrie-t-il d'une voix entrecoupée & changée par une douleur mêlée d'effroi ?... *Ah ! j'atteste*, lui répond cette femme, *j'atteste un Dieu Rédempteur... que Blanche-Fleur n'est pas coupable.* Qui pourroit exprimer la surprise, la douleur & la colere qui saisissent Flores en ce moment ? Il tire sa redoutable épée, & menace de la mort ceux qui oseroient résister. Il questionne le Cady ; & ce vieillard, les yeux pleins de larmes, lui rend compte de l'accusation de félonie au premier chef, portée contre Blanche-Fleur par le féroce Ajoub, du décret qui l'a suivie, & de l'abandon des Chevaliers de Murcie, dont aucun ne s'est présenté pour la défendre. *Ah ! traître*

Ajoub, s'écrie-t-il, *c'eſt à moi de te confondre, de te punir & de ſoutenir l'innocence opprimée. O ſage Cady, fais arrêter cet affreux cortege; cours à Félix, & dis-lui qu'un Chevalier inconnu lui demande ſûreté dans ſa Cour, & ſe préſente pour défendre Blanche-Fleur, & combattre Ajoub ou quiconque voudra ſoutenir ſa cauſe.* Le Cady, qui ne pouvoit croire que Blanche-Fleur fût coupable, obéit avec empreſſement à ce qu'exige Flores; il court rendre compte à Félix de l'arrivée du Chevalier qui vient d'arrêter l'exécution du décret, & qui accuſe Ajoub *d'être faux, traître, menſongier, & qui requiert vivement de le prouver en combattant, non-ſeulement par armes courtoiſes, mais à fer émoulu & à outrance.*

Les loix de la Chevalerie, dont les Maures d'Eſpagne étoient fideles obſervateurs, impoſoient à Félix la néceſſité de permettre au Chevalier inconnu le combat avec ſûreté dans ſes Etats. Il fit donc appeller Ajoub, & lui demanda s'il ſe décidoit à ſoutenir ſon accuſation. Le traître n'oſa s'en excuſer autrement, qu'en offrant l'aîné de ſes fils pour combattre pour lui. C'étoit un jeune homme,

grand, fort & adroit, & à qui la considération qu'on avoit pour son pere, avoit déja procuré un rang distingué dans les troupes de Murcie. On va faire au Chevalier inconnu la proposition de combattre ce vigoureux athlete. *Peu m'importe*, répond-il en fureur & en déguisant sa voix, *contre qui je combatte, pourvu que le prix de ma victoire soit le supplice du traître accusateur.*

On prépare donc tout pour le combat: le fils d'Ajoub jette son gage au milieu de la carriere, & ne croit pas pouvoir se dispenser de renouveller & de soutenir l'accusation faite par son pere. Flores, d'une voix forte & qu'il déguise, releve le gage en s'écriant: *Traître, tu mens par ta gorge; me voici pour le prouver.* On allume aussi-tôt un bucher à une des extrémités de la carriere: au milieu de la lice, en-dehors, sont placés, d'un côté, le charriot qui portoit Blanche-Fleur, de l'autre Ajoub. Les troupes entourent l'espace destiné pour les combattans.

Flores & le fils d'Ajoub s'avancent, conduits chacun par leurs parrains. Celui du Prince étoit un jeune Chevalier Maure, nommé Sélim, qui l'avoit re-

connu, & qui, sans le découvrir, avoit demandé au Roi de l'assister. On baisse la barriere, & le Juge du camp s'écrie à haute voix : *laissez aller les bons combattans.*

L'un & l'autre s'élancent avec la rapidité de l'éclair ; ils se rencontrent, brisent leurs lances sans s'ébranler, & bientôt ils se chargent à coups de cimeterre. La taille presque monstrueuse, & la force du fils d'Ajoub, paroissent, dans les premiers temps du combat, lui donner quelque supériorité sur Flores ; ce Prince même semble être moins ardent à porter des coups, qu'attentif à parer ceux de son ennemi ; la pointe du cimeterre de celui-ci blesse légérement à la tête, le cheval de Flores ; le sang qui couvre ses yeux, l'aveugle & le met en fureur, il emporte son maître du côté du charriot. Le fils d'Ajoub croit achever facilement de remporter la victoire, il redouble ses coups avec impétuosité, lorsque Blanche-Fleur entr'ouvre ses voiles & s'écrie : *Ah ! cher Flores, que n'es-tu présent pour me défendre.* Le son de cette voix si chere, ces yeux couverts de larmes que Flores ne fait qu'entrevoir, raniment ses

forces & sa fureur ; il contraint enfin son cheval à lui obéir, & le combat redevient plus égal : il ne l'est bientôt plus. L'épée redoutable de Kaled s'est déja rougie plusieurs fois du sang du fils d'Ajoub ; celui-ci tente un dernier effort, & s'abandonne sur Flores qui lui oppose son bouclier. Ce Prince invoque, en cet instant, le Dieu que Blanche-Fleur adore ; il s'élance, à son tour, sur son adversaire encore ébranlé du vain effort qu'il vient de faire ; & d'un revers terrible il lui abat la tête, qui tombe & roule jusqu'auprès de Blanche-Fleur.

Ajoub voyant son fils tué, s'élance aussi-tôt sans qu'on puisse le retenir, & Sélim s'avance de son côté ; mais ce ne peut être avec assez de promptitude pour qu'il puisse empêcher Flores de faire tomber, d'un revers de sa redoutable épée, la tête du pere, comme il venoit de faire tomber celle du fils.

On s'écrie, on s'empresse de délivrer Blanche-Fleur, on la mene en triomphe à la Reine : pendant ce temps, un jeune domestique d'Ajoub vient se jetter aux pieds du Roi, & avoue que c'est lui qui, par l'ordre de son maître, & sous le nom

de Blanche-Fleur, a préſenté le poulet empoiſonné. La vérité eſt donc découverte par toutes les voies poſſibles ; toute la Cour de Félix en eſt indignée, & le Juge du camp fait enlever le corps du traître, & le fait jetter dans les flammes.

Flores voyant le triomphe de Blanche-Fleur complet, mais concevant combien il lui feroit courir de riſques, s'il ſe faiſoit connoître pour ſon vengeur, réſiſte aux inſtances de tous les Chevaliers du Roi ſon pere, refuſe de lever la viſiere de ſon caſque, ſe contente de baiſer la main du Roi, de la Reine & celle de Blanche-Fleur, en jettant un profond ſoupir ; il ſerre affectueuſement la main du Chevalier qui avoit été ſon parrain, remonte à cheval, s'éloigne rapidement, & s'enfonce dans la forêt.

La tendre Blanche-Fleur, d'un côté, n'oſoit ſe perſuader que ce fût Flores qui fût ſon libérateur ; & de l'autre, elle ne pouvoit croire qu'un autre eût oſé prendre ſon parti ; mais Sélim, ce même Chevalier qui avoit reconnu le Prince, qui lui avoit ſervi de parrain, & auquel il avoit ſerré la main, ſaiſit un inſtant fa-

vorable pour achever de l'éclairer sur le service essentiel que Flores lui avoit rendu. Il l'assura, en même-temps, que c'étoit par une prudence très-sage & très-bien entendue, qu'il n'avoit pas voulu se découvrir, sachant bien que si l'on voyoit à quel point il étoit toujours occupé de Blanche-Fleur, ce seroit le plus sûr moyen de la perdre. Cet éclaircissement finit par une assurance de Sélim à la belle esclave, qu'il donneroit de ses nouvelles à Flores, qu'il iroit le joindre, pour concerter avec lui les moyens de les rapprocher, de les rendre heureux, & qu'il n'abandonneroit jamais son Prince, dans quelques conjonctures fâcheuses qu'il pût se trouver.

Cependant Flores étoit retourné à Montorio, avec la même promptitude & le même secret qu'il avoit observé en venant jusqu'à Murcie, pour délivrer sa maîtresse. Le Roi des Algarves, son oncle, commençoit à en être inquiet, on le reçut avec empressement, & l'on reconnut à ses armes ensanglantées & à la blessure de son cheval, qu'il avoit eu quelque occasion de signaler sa valeur; mais jamais il ne voulut dire quelle avoit

été cette occasion ; il assura seulement à son oncle qu'il étoit fort loin d'avoir quelque reproche à se faire. Le Roi & toute la Cour en furent convaincus, & on respecta son secret. Cependant le chagrin d'être éloigné de Blanche-Fleur, l'inquiétude qui restoit à Flores sur son sort, altérerent bientôt sa santé. Une fievre ardente enflamma son sang. Le Sultan des Algarves, inquiet pour son neveu, eut recours au plus célebre Médecin & au plus parfait Philosophe qu'ait produit l'Ecole Arabe, qui étoit alors la plus renommée. C'étoit Averroës, premier Médecin du Roi Mahométan de Cordoue. C'est à lui que nous sommes redevables de la connoissance des livres d'Aristote. Professeur de tous les secrets de cet ancien Philosophe, sur lesquels il avoit même enchéri, quoiqu'il connût parfaitement le corps humain, il avoit encore une plus grande connoissance des esprits & des cœurs ; & ses lumieres, en ce genre, étoient celles dont il faisoit le plus utile usage. Le Roi de Montorio obtint du Roi de Cordoue & de lui, qu'il viendroit visiter son neveu, & qu'il

lui preſcriroit le régime convenable à ſon mal, après en avoir découvert la cauſe.

Averroës, après avoir adouci, par des remedes phyſiques, l'ardeur & la violence de la fievre, vint à bout de découvrir quelle étoit la ſource morale du mal. Il étudia le tempérament & les diſpoſitions de Flores, s'entretint avec lui ſur diverſes matieres, cherche à l'amuſer & à l'intéreſſer; enfin, il vint à bout de découvrir qu'une paſſion vive, & une tendre inquiétude l'agitoient fortement. Il fit part de ſes découvertes au Sodan de Montorio, & quelques mots qui étoient échappés au Prince, ſoit en dormant, ſoit dans un de ces momens où l'on croit être ſeul, ne laiſſerent plus lieu de douter que Flores ne fût uniquement occupé de Blanche-Fleur. Le Roi des Algarves ne fut pas plutôt inſtruit de ce ſecret, que, s'intéreſſant ſincérement à ſon neveu, il ſongea à lui procurer la ſeule ſatisfaction qui pût aſſurer ſon repos & ſa ſanté. Il écrivit au Roi de Murcie, qu'il le prioit avec inſtance d'envoyer à ſa Cour la jeune Blanche-Fleur.

Mais, hélas! loin que cette invitation procurât l'effet desiré, elle acheva de tout perdre. Félix se douta des motifs qui faisoient agir le Sultan, son cousin, & craignant les suites que pouvoit avoir cette démarche, & préférant à la satisfaction de son fils, l'attention qu'il croyoit devoir aux soupçons de Mohady, il prit la résolution d'écarter pour jamais la charmante Blanche-Fleur. Il la fit enlever secrétement de l'appartement de la Reine, & la fit conduire jusqu'au port de Carthagene, où il la fit vendre comme esclave à des Marchands Grecs qui devoient faire voile vers le port d'Alexandrie. Ceux-ci se crurent trop heureux d'avoir en leur possession une si belle proie, & firent voile vers l'Egypte.

Ce ne fut pas sans un véritable désespoir que la Reine de Murcie fut avertie de cet enlévement; mais elle accabla en vain de reptoches le Roi son époux: le coup étoit frappé. Sélim qui en fut bientôt instruit, courut en porter la triste nouvelle à Flores, qui étoit déja prévenu par son anneau que Blanche-Fleur étoit exposée à un nouveau danger:

auſſi-tôt il monte de grand matin ſur ſon cheval, armé de l'épée de Kaled, & accompagné de Sélim. Il traverſe encore une fois l'eſpace qui ſépare la capitale des Algarves, de Murcie; ils y arrivent tous deux à l'entrée de la nuit, & pénetrent, ſous l'ombre du plus grand myſtere, dans le palais. Sélim procure au Prince une audience ſecrete de ſa tendre mere; la Reine le conſole, toute affligée qu'elle eſt elle-même; elle conſent qu'il cherche les moyens de revoir Blanche-Fleur, lui indique la route qu'il doit ſuivre pour la retrouver, & lui fait préſent d'un ſecond anneau, qu'il portera toujours avec celui de Blanche-Fleur, & qui a la vertu de préſerver ceux qui le porteront, ou le tiendront dans leurs mains, de périr par l'eau ou par le feu. Flores reçoit ce préſent avec reconnoiſſance, embraſſe ſa mere avec tendreſſe, & part, toujours *incognitò*, pour Carthagene, afin de ſuivre le même chemin qu'avoient pris les Marchands d'eſclaves, auxquels avoit été livrée Blanche-Fleur. S'embarquer ſur un vaiſſeau Génois, & voguer ſur leurs traces vers l'Egypte, fut un parti

proprement pris, & heureusement exécuté.

Un vent favorable les porta, pendant quelques jours, du côté d'Alexandrie; mais lorsqu'ils appercevoient déja les côtes de l'Afrique, une bruine épaisse obscurcit l'air, un vent furieux & contraire se déchaîne; le vaisseau en est long-temps le jouet; enfin, il échoue sur une côte inconnue, & sur un fond de sable mêlé de quelques rochers. Le navire est fracassé; mais le Capitaine & l'équipage, le Prince & Sélim se sauvent heureusement, partie dans une chaloupe, partie à la nage. Après avoir marché pendant quelque temps à pied, ils se trouvent dans un vallon fertile; & le temps s'étant éclairci, ils reconnoissent que cette contrée est peuplée de maisons rustiques, mais dont ce qui présente les apparences du luxe & de la misere, est également banni. Aussi-tôt qu'ils en approchent, de bons & honnêtes paysans s'empressent autour d'eux, & se doutent que ce sont des étrangers que la tempête de la nuit précédente avoit jettés sur le rivage prochain; ils

leur annoncent qu'ils ſont dans un pays où l'hoſpitalité eſt heureuſement & fidélement exercée ; que ce canton reconnoît pour ſon chef un homme auquel le ſouverain Etre a accordé en même-temps tous les talens & toutes les vertus.

On étoit allé l'avertir ; il arrive bientôt lui-même, & donne des ordres prompts pour pourvoir au beſoin de tout l'équipage, ſe réſervant pour lui-même le ſoin de traiter Flores, Sélim & le Capitaine, qu'il reconnoît pour le plus conſidérable de la troupe.

Après leur avoir, ſelon l'uſage, fait laver les pieds, boire une liqueur confortative, propre à les délaſſer & à les ſoutenir juſqu'à l'heure du repas, il les invite à ſe repoſer ſur les ſophas de ſon ſallon, qui étant contigu à ſa bibliotheque & à ſon cabinet, & de plain-pied à un jardin qu'il embelliſſoit de ſes mains, paroiſſoit également deſtiné à la culture de tous les arts, des ſciences & des lettres. Tandis qu'on préparoit le ſouper, Saady (car c'étoit le nom de leur hôte) les entretint du bonheur & de la tranquillité dont il jouiſſoit dans ce ſéjour.

Je suis né Persan, leur dit-il, dans cette Religion ancienne, même primitive, qui n'adorant qu'un Etre simple, unique, & étant forcée de le reconnoître dans quelque emblême, a choisi, pour se le représenter, le feu, cet élément vivifiant, dont la chaleur donne la vie à tout ce qui compose la nature, qui absorbe aussi & dévore à la fin tout ce qui est imparfait & matériel, mais qui laisse les esprits jouir de l'immortalité qui appartient à eux seuls. Tous les hommes, de quelque pays & de quelque Religion qu'ils soient, sont mes freres; je cherche à leur rendre service, de quelque nation, de quelque état, de quelque opinion qu'ils soient. J'ai passé, de la Perse, mon pays, à la Cour des Califes; j'y ai vécu quelque temps sans ambition & sans desirs, sans rechercher les honneurs, & sans les refuser, sans me tourmenter pour avoir des richesses; mais sans être fâché de posséder, par des voies permises & honnêtes, les moyens de faire du bien aux autres. Les successeurs de Mahomet ont fait assez long-

temps quelque cas des talens naturels que j'ai pour la poéſie & pour les arts agréables ; & j'avoue que j'ai été fort aiſe de contribuer à leur amuſement, &, oſerai-je le dire, à leur inſtruction. Il fait bon, me diſois-je à moi-même, s'employer pour les Souverains ; les ſervices que l'on rend à ces maîtres du monde, ſont rendus en même-temps à des peuples entiers.

Il y a quelques années que mon foible mérite, qui ne nuiſoit à perſonne, déplut à beaucoup de gens ; je m'en apperçus, je leur abandonnai la place, & je me ſuis refugié dans ce canton écarté, où je fais du bien que perſonne n'envie. Voilà mon hiſtoire en peu de mots. O vous, hommes qui m'êtes chers ! qui que vous ſoyez, ſi vous voulez dès aujourd'hui me faire part de vos aventures & de vos malheurs, je n'aurai rien de plus preſſé que de les ſoulager. S'il vous convient mieux d'attendre demain, j'y conſens ; gardez même votre ſecret tout-à-fait, ſi vous voulez : mais ſoyez ſûrs que quand vous voudrez me le confier,

vous le déposerez dans un cœur sensible. Le Capitaine du vaisseau, encouragé par Saady, lui conta volontiers toutes ses aventures, la perte du vaisseau; & Saady lui promit de nouveaux secours. Quant à Flores & à Sélim, ils lui promirent de lui ouvrir leur cœur le lendemain.

Le souper s'étant trouvé prêt, Saady engagea ses hôtes à se délasser avec gaieté des fatigues de la mer & de la tempête. A la fin du repas, Saady voulant leur donner un léger essai de ses talens, prit son luth & chanta des vers dans cette langue Persane, qui est renommée dans tout l'Orient comme la seule propre aux graces de la Poésie, dans laquelle Saady étoit un grand maître. *

* Nous n'en disons point trop ici, en assurant que le Persan Saady étoit un grand Poëte : nous avons des traductions Françoises de ses Ouvrages, partie imprimées, partie manuscrites. Comme nous avons trouvé que les

Le lendemain matin, lorsque Saady jugea que ses hôtes pouvoient avoir assez reposé, il se rendit auprès d'eux; mais Flores le devançant, lui proposa de se promener dans ses jardins & ses vergers, lui promettant qu'en même-temps qu'il en admireroit les beautés, il ne lui cacheroit rien de son état & de ses aventures. En effet, le Prince lui fit alors confidence de son amour & de l'objet de son voyage. Le sage Saady l'embrassa tendrement, & l'assura qu'il s'intéressoit à sa situation; il ajouta qu'il ne doutoit pas que Blanche-Fleur n'eût été vendue par les Marchands qui l'avoient enlevée, au Soudan d'Egypte, & qu'elle ne fût renfermée dans le château de ce Soudan, où il tenoit son serrail, & qui étoit situé sur le bord du Nil, entre

principaux morceaux de ses Poésies, peuvent être regardés comme des Romans moraux & politiques, nous en donnerons, dans un de nos prochains Volumes, une notice, dont nous nous flattons que nos Lecteurs nous sauront gré.

la

la ville d'Alexandrie & le Grand-Caire. C'eſt de ce côté, Prince, que vous devez tourner vos pas, lui dit-il; & quoiqu'il ſoit difficile de ſavoir préciſément ſi votre amante eſt enfermée dans cette tour, & encore plus difficile d'y pénétrer, je peux du moins, mieux que perſonne, vous en indiquer les moyens. Heureuſement le Soudan d'Egypte eſt engagé, vers l'Ethiopie, dans une guerre aſſez vive, pour vous donner lieu d'eſpérer qu'il ne reviendra pas ſitôt. Le gardien ſévere des femmes deſtinées à ſes plaiſirs, s'appelle Morab, a été autrefois mon eſclave, & il prit auprès de moi le gout le plus décidé pour ce jeu qui doit vous être bien connu, celui des échecs. Il s'imagine y être devenu fort habile; vous pourrez tirer parti de ce que je viens de vous apprendre; & pour achever de vous mettre en état d'en profiter, je vais vous détailler quelques autres circonſtances concernant le château du Soudan & mon ancien eſclave noir, Morab. Alors Saady acheva de mettre Flores au fait de tout ce qui pouvoit faciliter la réuſſite de ſon projet; &

le jeune Prince ayant la plus vive impatience de tenter son aventure, son départ fut résolu pour le lendemain. Heureusement Sélim avoit sauvé du naufrage une somme considérable, que nos deux voyageurs transportèrent avec eux à Alexandrie : au reste, ils n'y voulurent entrer que sur le pied de deux marchands, ou voyageurs Maures.

Flores n'y séjourna pas long-temps ; mais y ayant laissé Sélim, il s'achemine bientôt du côté du fatal château, n'étant armé que d'une zagaie, & ayant sur le poing un faucon. A quelque distance il le lâche, & l'oiseau prenant son vol du côté du château même, le prétendu voyageur s'approche de la barriere, & paroît vouloir la franchir pour suivre son faucon. Une troupe armée sort d'une caverne, l'entoure, l'arrête, & le conduit dans une maison bâtie près de la porte de la citadelle. Un Noir richement vêtu, qui paroît commander à cette troupe, s'avance & s'écrie : Malheureux, quel dessein, quelle témérité, te fait chercher ici la mort ? Seigneur, lui ré-

pond avec douceur Flores, je suis un étranger qui n'ai vu qu'une fois encore lever le soleil dans Alexandrie ; ce matin je m'amusois à faire voler un faucon que je voulois essayer ; son vol m'a conduit dans cette plaine : la douceur des mœurs qui regnent, dit-on, sous le gouvernement des Ministres du Soudan Mirzabey, m'ôte toute crainte, & vous êtes trop juste pour punir un crime involontaire, si mon ignorance m'a fait transgresser les ordres que vous avez pu donner.

Morab, (car c'étoit en effet l'ancien esclave de Saady) Morab s'adoucit à ces mots. Jeune étranger, dit-il, je veux bien te croire, & même je reconnois à ton accent que tu n'es pas né sujet de Mirzabey ; mais je veux savoir quel dessein te conduit dans ses Etats.... Vous serez peut-être surpris, lui répond Flores, qu'un motif en apparence aussi frivole que celui que je vais avouer, m'ait fait franchir les mers, & conduit en Alexandrie. Je suis né dans le Royaume de Murcie, où le célebre jeu des échecs est dans le plus grand honneur ; mon pere

passe pour être l'adversaire le plus redoutable à ce jeu. En effet, depuis qu'il m'a communiqué son savoir, je ne trouve plus dans les Espagnes de joueur qui puisse me résister ; la renommée, ou vraie, ou fausse, m'ayant appris que je trouverois à Alexandrie des gens assez habiles pour s'éprouver contre moi ; j'ai pris beaucoup d'or & de pierreries, & je brûle d'impatience de me trouver aux mains avec le plus savant d'entr'eux..... Vous n'irez pas plus loin, s'écria Morab, en laissant paroître une joie vive dans ses yeux. A ces mots, il dit au Commandant de la garde : Cet étranger n'est point coupable ; il n'a pu, dans si peu de temps, connoître la loi des limites ; retirez-vous, je le prends sous ma garde, & j'en réponds. Alors il tend la main à Flores d'un air affable, & le conduit dans sa maison : il fait apporter du sorbet & des fruits ; & tandis que Flores prend un léger rafraîchissement, il prépare lui-même la table & l'échiquer.

Flores tire une longue bourse qui contient cinq cens besans d'or ; Morab les

regarde d'un œil avide; il apporte sur le champ une somme égale; il tire le trait, Morab le gagne, & la partie commence. Flores en effet avoit acquis au jeu la plus grande supériorité pendant son séjour à Montorio. Ce jeu plaît souvent aux ames sensibles qu'une grande passion occupe; il ne les tire point d'une douce mélancolie : il plaît également aux esprits justes, qui préferent de s'occuper aux combinaisons si nécessaires à ce jeu, à s'endormir dans des conversations si souvent futiles où la societé les entraîne.

La partie se soutient quelque temps avec égalité; mais au moment où Morab se croit sûr de la victoire, Flores sacrifie deux pieces, & fait échec & mat avec un troisieme.

Morab est aussi surpris qu'affligé; mais son amour-propre le ranime : il court à son bureau, y tire une bourse de mille besans d'or, & la propose à Flores contre les deux sommes dont il le voit possesseur. Morab éprouve le même sort dans cette seconde partie, s'écrie, avec une espece de désespoir : Ah! Saady,

Saady, vous ne m'en avez pas assez appris! Ce nom, si cher à Flores, lui rappelle les avis de ce Sage. Seigneur, dit-il à Morab, mon arrivée imprévue, la chaleur du jour, le jeu nouveau d'un étranger, tout a pu vous distraire; ah! Seigneur, que le bonheur que j'ai de me trouver près de vous ne soit point troublé par des regrets. Permettez-moi de me conformer à l'ancien usage de l'Orient, quand on paroît pour la premiere fois devant un personnage respectable: daignez accepter ces deux mille besans d'or que j'ose aujourd'hui vous offrir; je ne vous en demande d'autre prix que d'être admis dans votre société, & de recevoir de vous les nouvelles leçons que je vous juge en état de me donner.

Par Mahomet & les vingt-quatre mille Prophetes, s'écria Morab, vous êtes le plus généreux & le plus aimable des mortels; soyons amis. Le jour s'avance, il faut que je me retire dans le Serrail; mais de grace revenez demain dîner avec moi. Flores n'insiste pas, il voit qu'il en a fait assez pour une pre-

miere fois, & qu'il a trop satisfait l'avarice & l'amour-propre de Morab, pour ne pas se promettre encore un plus grand succès. Il remonte à cheval; & ce n'est pas sans soupirer & sans verser des larmes, qu'il contemple les tours & les murs élevés qui dérobent Blanche-Fleur à ses regards.

Il revient à Alexandrie, où Sélim étoit agité par la plus cruelle inquiétude. Il lui raconte son aventure avec Morab. Ah! j'espere voir Blanche-Fleur par son secours, s'écria-t-il! Puissé-je jouir de ce bonheur, quand ce ne seroit que pour un instant, & quand je devrois mourir à ses pieds! Sélim commence à entrevoir quelque espérance pour Flores; & croyant bien qu'il ne réussiroit pas à le détourner de ses desseins, il l'exhorte seulement à se conduire avec prudence.

Flores repart le lendemain matin, il vole à la maison de Morab, qui le reçoit dans ses bras. Bientôt la table pour les échecs est préparée. Cependant Morab, qui sent la supériorité que Flores a sur lui, craint de perdre les besans d'or qu'il

a gagnés la veille. Il ne lui propose d'en jouer que cinquante; & cette fois-ci Flores se contente de le mettre quelquefois en danger, & finit par le laisser gagner. Flores perd ainsi cinq cens nouveaux besans; il tire une bourse tissue d'or & de soie, dont un beau diamant serre le nœud; il l'attache lui-même à la ceinture de Morab, & convient que son pere, quoique le plus habile joueur de toutes les Espagnes, ne pourroit lui résister. Morab, enchanté de Flores, le comble de caresses, & lui jure un attachement à toute épreuve. Les esclaves couvrent bientôt la table de mets excellens, de pilau rempli de poulets & cuit au jus de racines, & de pâtes fines, saupoudrées de fromage & de safran. Flores se livre de si bonne grace aux plaisirs de la table, que Morab redouble d'amitié pour lui. Un des esclaves reçoit un signe de son maître; on ôte les plats; on couvre de nouveau la table de confitures seches, de pâtes épicées & de tablettes ambrées: un nouveau signe fait retirer les esclaves; Morab se leve, ferme la porte, ouvre

une armoire; il y prend des flacons remplis de vins délicieux de Schiras & d'Alexandrie; il les apporte lui-même avec des coupes de cryſtal. Cher étranger, dit-il à Flores, nous ſommes en liberté, jouiſſons ſans crainte du ſeul plaiſir que je puiſſe gouter; votre préſence l'augmente, & me fait oublier les malheurs de mon état. Flores ſe prête à ſes deſirs, & bientôt les vapeurs agréables du vin augmentent la gaieté. Flores ſe ménage, & diſpoſe par dégrés ſon hôte à n'avoir plus rien à lui refuſer. Morab chante une chanſon dans la langue de Nubie, ſa patrie, & contrefait les ſorciers de ſon pays, en faiſant des grimaces affreuſes. Son turban tombe & ſe ſalit; il veut l'entourer d'une nouvelle mouſſeline, & s'y prend avec mal-adreſſe. Flores enleve le turban de ſes mains, il le noue, & tirant de ſa bourſe une riche agraffe de diamans, il en arrête le nœud avec ce bijou, & préſente ainſi le turban à Morab. Ebloui, ſurpris par l'éclat & la richeſſe de ce nouveau préſent, Morab ſe leve : *Par alla*, dit-il à Flores, *qui pouvez-vous être*,

pour faire des préſens dignes de l'Empereur des Croyans? Flores, qui voit qu'il a conduit Morab au point qu'il deſire, n'héſite plus à ſe découvrir : il lui avoue ſa naiſſance, ſon amour pour Blanche-Fleur, & lui demande de lui conſerver la vie, en lui procurant l'occaſion de la voir. Morab eſt d'abord effrayé de cette propoſition ; mais l'amoureux Flores tire une chaîne de diamans, la jette à ſon col, l'embraſſe : Ah ! mon cher Morab, s'écrie-t-il ! ſoyez déſormais tout entier à Flores, ou je vais me percer le cœur à vos yeux. Morab, attendri par le vin de Schiras, & ſéduit par l'or & les diamans, ne peut réſiſter plus long-temps. Je me rends, lui dit-il, je conſens à remettre mon ſort en vos mains ; mais comment puis-je, au milieu de cent jeunes beautés, connoître celle qui vous eſt chere ! On s'imagine ſans peine avec quel feu Flores peint ſa chere Blanche-Fleur ; rien n'échappe à la mémoire & à l'imagination éclairées par l'amour. Que de perfections ne ſe plut-il pas à peindre ! Les plus petits détails ne furent pas négligés. Il n'oublia pas

même l'empreinte d'une fleur de violette qui relevoit la blancheur du bras de Blanche-Fleur. Morab la reconnoît à ce signe, & lui dit: Espérez tout de mon zele à vous servir. Celle que vous venez de me peindre, est en effet la plus belle des cent Odalisques; c'est une esclave Chrétienne amenée depuis un mois : non-seulement elle efface ses compagnes par sa beauté, mais ayant paru parmi celles que je soumets à l'épreuve de la fontaine, à peine la fleur qu'elle avoit cueillie en eut-elle touché l'eau, que cette eau, devenue plus brillante, parut répandre la lumiere dans le bassin : c'est elle qui jouit maintenant des honneurs de la corbeille, & tous les matins je la fais porter chez elle pleine de fruits & de fleurs, qu'elle distribue comme il lui plaît à ses compagnes. Je consens à tout risquer pour vous : je ne vous demande point si vous avez le courage de vous exposer aux plus grands périls. Tous les matins, au lever du soleil, on m'apporte les fruits & les fleurs dont la corbeille doit être remplie; je ne m'en rapporte à personne du soin de les pré-

parer ; je peux vous cacher dans cette corbeille, vous couvrir de fleurs, & vous faire porter jusques dans la chambre de Blanche-Fleur par des esclaves noirs, qui, par leur état, hélas! sont sous mes ordres, & qui tous les jours sont chargés de ce soin.

Flores le serre dans ses bras, les larmes aux yeux ; il feint de retourner à Alexandrie, se cache dans un bois voisin, renvoie son cheval à Sélim, en lui écrivant de n'être point inquiet de son absence, & vers la nuit il retourne à la maison de Morab.

Ce Chef des Noirs étoit rentré dans l'enceinte du Serrail ; mais un esclave sûr & fidele attendoit Flores ; il le reçoit, le cache, & vers la pointe du jour il le fait revêtir d'une étoffe légere, tissue de différentes soies assorties à la verdure, & au coloris des fruits & des fleurs qui doivent remplir la corbeille. Morab devance l'aurore pour revenir dans sa maison ; il instruit Flores de tout ce qu'il doit faire pour n'être pas découvert. Les Bostangis apportent tout ce qu'ils ont cueilli pour

remplir la corbeille ; Morab loue leur zele, les renvoie ; il fait coucher Flores au fond de la corbeille ; il arrange les fruits de façon à ne le pas trop charger, & les fleurs avec tout l'art néceſſaire pour qu'il en ſoit exactement couvert.

Quatre forts eſclaves ſont appellés, Morab les charge de la corbeille ; ils entrent dans l'enceinte redoutable du Serrail, ils vont la dépoſer dans la chambre de Blanche-Fleur ; & après avoir frappé trois fois la terre de leur front devant elle, en s'écriant autant de fois en Arabe : *Fleur de pudeur & de beauté*, ils lui laiſſent la corbeille & ſe retirent.

Qui pourroit exprimer l'état de Flores, en ſe trouvant ſi près de celle qu'il adore, en écoutant cette voix dont tous les accens pénétrerent toujours dans ſon cœur ! Mais cette voix lui fait connoître que Blanche-Fleur n'eſt pas ſeule, & le force au ſilence, & à reſter comme immobile dans la corbeille.

Blanche-Fleur en effet étoit alors avec une de ſes compagnes, nommée Colonna. La conformité de leur Religion, de leur

âge, de leurs malheurs & de leur beauté, les avoit d'abord rapprochées. Les charmes & la sûreté du caractere de Colonna, l'avoient bientôt rendue l'amie & la compagne de Blanche-Fleur; & l'une, & l'autre ne s'étoient caché, ni leur naissance, ni le secret de leur ame.

Colonna, fille du plus grand Seigneur du Royaume de Naples, avoit été enlevée par des Pirates, au moment même où son pere l'envoyoit dans l'Etrurie pour la marier avec un Prince descendu de la famille des Scipions, qui s'étoit soumis ce beau pays, & qui regnoit alors dans la belle ville de Florence. Colonna, élevée par des vierges consacrées à la retraite, n'avoit vu que pendant peu de jours le Palais de son pere : son cœur n'avoit encore rien aimé; mais ce cœur sensible étoit bien vivement ému, lorsque Blanche-Fleur lui peignoit les charmes de l'amour, & le bonheur dont elle avoit joui dans son enfance près de l'aimable Flores. Colonna n'aimoit donc pas encore; mais le vuide de son ame étoit, pour ainsi dire, rempli par les aveux & les

ſentimens de ſon amie. Elle croyoit connoître Flores dans le portrait ſous lequel Blanche-Fleur aimoit à lui repréſenter ſes traits; peut-être même regrettoit-elle en ſecret que perſonne n'eût encore fait ſur elle une impreſſion ſi douce.

Le jour où Flores fut introduit au Serrail dans la corbeille, Blanche-Fleur & Colonna s'étoient réunies avant l'aurore; l'une ne ſe laſſoit point de parler de ſon amant, l'autre ſe plaiſoit à parler ſans ceſſe de l'amour.

Cependant Blanche-Fleur ne regardoit la corbeille qu'avec indifférence; elle aimoit trop Flores pour ne pas deſirer quelquefois de ne plus mériter ces vains & ſtériles honneurs. Colonna, dont le cœur n'étoit pas fixé, aimoit à ſe parer des fleurs qu'elle contenoit, & ſe plaiſoit à choiſir les plus beaux fruits pour les offrir à ſon amie. Elle s'approche de la corbeille, elle écarte les fleurs, elle voit un bel ananas, elle plonge ſon bras pour le ſaiſir. Dieux! quelle eſt ſa ſurpriſe! elle touche une main! elle entend un profond ſoupir! Son premier mouve-

ment fut de faire un grand cri ; des esclaves accourent ; mais Colonna qui, sur le champ, ne doute plus que cette corbeille ne cache quelque grand mystere, les arrête : Un taon, leur dit-elle, s'est élancé de ces fleurs jusqu'à mon sein sans me piquer ; ce n'est rien, retirez-vous. Elle ferme la porte avec soin, & fait part de sa découverte à Blanche-Fleur, qui frémit, mais qu'un attrait puissant entraîne à cette corbeille. Flores se débarrasse aussi-tôt des fleurs qui le couvrent, se jette à ses genoux : c'est aux amans fortunés à se peindre leurs transports mutuels. Colonna apprit alors que son imagination ne l'avoit point trompée, & que le bonheur le plus pur est celui d'aimer & d'être aimé. Cependant la position des deux aimables esclaves étoit bien périlleuse, & même à peine osoient-elles concevoir quelque espérance de faire sortir Flores d'un lieu redoutable où l'inflexible dureté des Noirs & leur vigilance, ne pouvoient être, ni séduites, ni trompées.

Flores ne se dissimule point le péril &

les obstacles qui l'environnent ; il se jette une seconde fois aux genoux de Blanche-Fleur : » O maîtresse de ma vie, je suis » prêt à te perdre pour toujours ! & » quand Morab pourroit me faire sortir » du Serrail comme il m'y a fait entrer, » je n'en sortirois que pour me donner la » mort : cede à ma priere, saisis le seul » moyen de me sauver la vie ; accepte sur » le champ, & ma main, & ma foi. Si je » meurs, ô ma Blanche-Fleur, que ce » soit du moins avec le titre cher & sacré » de ton époux ! Mais non, j'ose assez es- » pérer de la justice & de la bonté pater- » nelle du Dieu dont je t'ai promis de » suivre la loi, pour croire qu'il bénira » notre union, & que son bras nous tire- » ra du péril affreux où nous sommes. » Blanche-Fleur, interdite & pénétrée par tout ce qui peut agiter le plus vivement une ame, leve les yeux au Ciel, reste quelque temps en silence ; à la fin elle s'écrie : » O Flores ! commence donc à » mériter les bienfaits de ce Dieu dont » tu réclames le pouvoir ; qu'une eau sa- » lutaire te mette au nombre de ses en-

» fans, & je te reçois pour époux.....
» Imprime-moi de ta main cet auguſte
» caractere, ô ma chere Blanche-Fleur!
» répond Flores avec un enthouſiaſme
» ſurnaturel! que Flores te doive une
» nouvelle vie, comme il te devra ſon
» bonheur ». Blanche-Fleur, comme entraînée par une puiſſance ſupérieure, prend de l'eau, en verſe ſur la tête de ſon amant; & dès que les paroles ſacrées ſont prononcées, elle lui donne la main, & tous deux atteſtent le Ciel, en préſence de Colonna, qu'ils ſe reçoivent mutuellement pour époux.

Nous ſupprimons pluſieurs détails de tout ce qui ſuivit cet heureux moment. Ils ſervirent tous à faire deſirer à la jeune Colonna d'éprouver le même bonheur que ces jeunes époux, & lui firent former des idées bien nouvelles pour elle.

Morab étoit convenu que Flores, à la fin de la lune, ſe remettroit au fond de la corbeille, & que, ſelon un autre uſage du Serrail, Blanche-Fleur le couvriroit de caffetans, de ceintures & de turbans,

pour être portés dans sa maison, & distribués en présens aux gardiens du Serrail. Flores, par le moyen de Morab, fit porter une lettre à Sélim, dans laquelle il lui raconta tout ce qui s'étoit passé; la lettre pour Sélim en renfermoit une autre pour la Reine de Murcie; Sélim la fit partir sur le champ par exprès.

L'heureux Prince passa donc le cours de cette lune, caché & nourri avec le plus grand secret dans l'appartement de sa nouvelle épouse. Pendant ce temps Sélim prenoit des mesures pour qu'après que Flores seroit sorti du Serrail, il pût faciliter aussi la délivrance de Blanche-Fleur & de Colonna. Mais, hélas! la Princesse n'avoit pas encore épuisé tous les malheurs auxquels les vœux indiscrets de son pere & de sa mere l'avoient destinée dès sa naissance.

Mirzabey, après avoir battu plusieurs fois les Ethiopiens, & les avoir poussés presque jusqu'aux extrémités de la mer Rouge, avoit formé le siege d'Ormuz: prévoyant que la place couteroit trop de sang en l'attaquant de vive force, il se

contenta de la bloquer. Le Soudan, ennemi du repos, laisse le commandement de son armée à ses Généraux; il part avec une suite très-peu nombreuse, à laquelle il ordonne même de s'arrêter dans la ville du Caire; & la nuit suivante, accompagné d'un seul domestique fidele, il part sur un cheval très-vîte, & se rend à Alexandrie, couvert de l'habit d'un Tartare Kalmouc, & s'étant peint le visage de maniere à le rendre aussi hideux que ceux de ces Barbares. Il vouloit, à l'imitation de plusieurs célebres Califes, connoître sous ce déguisement si la justice étoit observée, & ce que ses sujets pensoient de son administration & de ses Ministres. Le bon ordre que Mirzabey vit regner dans Alexandrie le satisfit.

Quoiqu'aucun sentiment, ni même la simple volupté, ne l'attirassent à son Serrail, la curiosité de savoir si la loi de l'épreuve des eaux de la fontaine étoit observée, lui fit prendre la résolution de s'en assurer par lui-même. Il envoie l'esclave qui le suivoit aux premiers poteaux des limites. Cet esclave demande à parler à

l'un des Chefs du quartier du Serrail, qu'il connoît pour être d'une discrétion impénétrable. Ce Noir arrive, l'Esclave l'entretient en secret, & l'amene au Soudan, qui lui déclare la volonté qu'il a d'entrer dans le Serrail, sans que personne puisse le reconnoître. Le Noir fait faire promptement un habit pareil au sien pour le Sultan; il lui teint la peau en noir, & le présente à Morab, en disant qu'il lui amene un de ses compatriotes pour en remplacer un autre qui est mort pendant la derniere lune. Il est agréé sans trop d'examen; le Soudan passe la nuit dans la chambre de son prétendu camarade; & le lendemain matin ils se rendent tous deux à la fontaine de l'épreuve. Il étoit d'usage que l'Odalisque qui avoit joui des honneurs de la corbeille pendant le cours de la lune, fût la premiere à répéter la même épreuve. Mirzabey voit arriver Blanche-Fleur à la tête de ses compagnes; il est surpris & presque ému par sa beauté. Ces jeunes personnes se répandent dans les parterres; elles cueillent chacune une fleur, que plusieurs d'entr'elles portent, en rou-

gillant, & d'une main mal assurée. Blanche-Fleur choisit une rose d'une blancheur éclatante ; elle la jette dans la fontaine, dont l'eau reste claire & pure ; mais la rose, de blanche qu'elle étoit, devient de l'incarnat le plus vif ; & une seconde rose, semblable, paroît à côté d'elle, & comme sortant de la même tige. Ce prodige répand la terreur parmi les gardiens du Serrail du Soudan. O Mahomet, s'écrierent-ils, le Serrail est prophané! Sur le champ chaque Odalisque est saisie par deux Noirs, qui l'entraînent dans sa chambre ; Mirzabey & celui qui l'accompagne, se saisissent de Blanche-Fleur : une troupe de Noirs armés se saisit des avenues de son appartement, ils le visitent, & Flores est découvert.

Mirzabey, irrité de l'audace du jeune téméraire, qui ose violer un lieu si redoutable, se livre tout entier à la vengeance ; il se fait connoître, & tout le Serrail, tremblant & consterné, tombe aux pieds de son maître.

Le Soudan, furieux, ordonne qu'à l'instant on allume un bucher, & con-

damne Flores & Blanche-Fleur à mourir enſemble dans les flammes. Flores ſe reſſouvient alors de l'anneau qu'il tient de ſa mere ; & ſe ſervant de la langue eſpagnole, qui n'eſt point entendue en Egypte, il preſſe vainement Blanche-Fleur de le recevoir. La langue dont ces époux infortunés ſe ſervent, fait croire qu'ils ſont Chrétiens, & ce ſoupçon ne fait qu'accélérer leur ſupplice.

Flores, qui, étant d'origine Maure, parle également bien arabe, conçoit quel eſt le ſoupçon du Soudan. Oui, nous ſommes Chrétiens, lui dit-il, & nous ſommes unis par des liens ſacrés. Satisfais ta vengeance ; mais ſois aſſez généreux pour ne nous pas humilier par les chaînes que tes eſclaves préparent. Sois témoin du courage qu'inſpirent la Religion que nous profeſſons, le ſang qui coule dans nos veines, & la patrie qui nous donna le jour.

Mirzabey, qui veut voir juſqu'où ces deux époux porteront la conſtance, ordonne qu'on les laiſſe libres : alors ils ſe prennent par la main, ils levent

les yeux au Ciel, ils invoquent le Dieu des Chrétiens, qui connoît leur innocence, ils entrent dans l'enceinte du bucher, chacun des deux tient une moitié de l'anneau; le Sultan donne l'affreux signal de leur supplice; vingt torches à la fois allument le bucher; la flamme s'éleve de toutes parts, enveloppe les deux époux, & les dérobe presque en entier aux regards de ces hommes cruels. Mais ce moment étoit le dernier de ceux où Blanche-Fleur devoit être infortunée. Sans doute que le saint Patron de l'Espagne intercéda pour celle dont il avoit procuré la naissance; sans doute qu'il représenta que l'amour le plus vif n'avoit jamais altéré la foi dans l'ame de la Princesse de Ferrare, & que cet amour avoit converti à la Foi Chrétienne le Prince de Murcie. Les flammes s'abaissent peu à peu, & laissent voir à Mirzabey les deux jeunes époux seins & vermeils au milieu des flammes; tous deux levoient les yeux vers le Ciel, ou se regardoient avec tendresse.

Non-seulement

Non-seulement le Soudan est surpris de ce nouveau prodige, mais son cœur fut attendri. Venez, leur dit-il, en leur tendant la main, venez, heureux amans que le ciel protege; vous êtes libres, & Mirzabey veut être votre ami.

Flores & Blanche-Fleur sortent du bucher, & s'approchent du Sultan avec un air noble & modeste. Mirzabey les embrasse, les prend par la main, & les conduit dans son propre appartement. Des bains sont préparés: le Sultan, en sortant du sien, reprend les marques de sa dignité; & les jeunes époux, couverts des habits somptueux qu'il leur a fait porter, viennent le joindre dans son cabinet. Tous deux lui racontent l'histoire de leur vie, & Flores ne lui cache plus sa naissance. Ah, ciel! s'écria Mirzabey, pourquoi ne me pas faire connoître plutôt que celui dont je croyois punir l'audace, étoit le fils du Roi de Murcie, & le descendant du grand & victorieux Kaled! Quelles graces ne te dois-je pas rendre, ô saint Prophete, d'avoir sauvé leurs jours!

Mirzabey les embraſſe de nouveau, leur offre ſes ſecours, & de les conduire, à la tête de cent mille combattans, par-tout où leur volonté les appellera. La premiere faveur que Blanche-Fleur lui demande, c'eſt la grace de la jeune Colonna, & Flores le ſupplie d'envoyer chercher ſon ami Sélim. Morab court chercher Colonna, l'amene dans les bras de ſon amie; des couriers volent à Alexandrie, & bientôt Sélim & le Viſir du Soudan arrivent. Sage Viſir, dit Mirzabey, faites écrire en lettres d'or l'hiſtoire de ces malheureux époux dans les archives de l'Empire; rendez la liberté à toutes les eſclaves de ce ſerrail; donnez-leur tous les ſecours néceſſaires; comblez-les de mes bienfaits, & que déſormais ce lieu redouté ne ſoit plus habité par l'innocence malheureuſe; que tout partage, en ce moment, la joie que je ſens à briſer les chaînes de toutes ces jeunes beautés. A ces mots, toutes les portes du ſerrail ſont ouvertes; on amene des chariots ſuperbes: Mirzabey fait pla-

cer dans le ſien, Flores, Blanche-Fleur & Colonna, & les conduit en triomphe dans ſon Palais d'Alexandrie.

Au moment où les époux ſe levent pour le ſuivre, Flores voit les deux anneaux qu'il tenoit de ſa mere & de Blanche-Fleur ſe réduire en pouſſiere : un bruit extraordinaire, qui ſemble ſortir de la fontaine, les engage à l'obſerver de plus près. Ils voient l'eau du baſſin trouble & ſanglante ; un nuage noir s'éleve en tourbillon : ce nuage diſparoît, & la fontaine reprend toute ſa pureté ; mais elle avoit perdu ſa vertu.

La deſtruction de ces deux eſpeces d'enchantemens étoit attachée à la fin des malheurs que Blanche-Fleur devoit éprouver.

Mirzabey donne chaque jour des fêtes aux deux époux, & leur offre ſans ceſſe, & ſes armées, & ſes tréſors ; mais Flores & Blanche-Fleur n'accepterent que deux vaiſſeaux ſur l'un deſquels ils repaſſerent en Italie, par le conſeil de Colonna, qui ne doutoit

pas que l'Empereur d'Occident ne reçût à bras ouverts cette Princesse, fille de l'infortunée Topase. Sélim s'embarque sur l'autre, & retourne à Murcie, informer le Souverain de ce pays & la Reine, des aventures singulieres, mais heureuses de leur fils.

Ils débarquerent tous à Civita-Vecchia; ils apprennent, en y abordant, que l'Empereur vient de mourir, & que le Clergé, les Grands, les Sénateurs & le Peuple sont divisés pour l'élection du Prince qui doit lui succéder. Ils prennent le parti de déguiser leurs noms, & de se rendre à Rome en diligence: ils y arrivent dès le lendemain. Le Pape leur accorde une audience particuliere; Flores & Blanche-Fleur se jettent à ses genoux, lui déclarent leur naissance, & lui font verser des larmes par le récit des malheurs qu'ils ont éprouvés. Le saint vieillard admire les décrets du Très-Haut: il leur fait joindre les mains, en bénissant leur union; il implore les graces du ciel pour ces deux époux.

Parmi le grand nombre de ceux que la mort de l'Empereur avoit appellés à Rome, Colonne, le plus puissant Prince du Royaume de Naples & l'ami particulier du saint Pere, étoit accouru des premiers auprès de lui : il entre dans la salle au moment où Flores & Blanche-Fleur reçoivent sa bénédiction : soudain il entend un cri perçant, & Colonna, sa fille, se jette à ses genoux : le saint Pere, ému, raconte à son ami tout ce qu'il vient d'entendre ; Blanche-Fleur se déclare pour l'amie la plus tendre de la jeune Italienne.

Colonne ne perd pas un instant à faire assembler le Sénat, & tous ceux qui peuvent concourir à l'élection d'un Empereur. Le saint Pere & lui se présentent à cette assemblée ; ils lui font part de la naissance de Blanche-Fleur, des malheurs de sa mere, & des droits que Topase a à l'Empire ; ils parlent de l'alliance qu'elle a faite, des vertus & de la puissance du Prince Flores, son époux. Un murmure favorable s'é-

leve par degrés pendant le récit du saint Pere : ses derniers mots sont interrompus par une acclamation générale ; & les Romains proclament Flores pour Empereur, tout d'une voix.

On dépêchoit des couriers en Espagne, pour y porter cette grande nouvelle, lorsque Flores en reçoit un de Sélim, qui, en arrivant, avoit trouvé Félix attaqué déja d'une maladie dangereuse : cependant, vivement ému du récit de Sélim, il sembla reprendre de nouvelles forces pour écrire, de sa main, à son fils : « Viens, mon cher Flores, viens, » Blanche-Fleur ; puissiez-vous oublier » mes injustices avant que vous vous » occupiez du soin de me fermer les » yeux » !

Mais, hélas ! la révolution subite que lui causa le plaisir de savoir son fils vivant, & l'espérance de le revoir, entraînerent bientôt le Roi de Murcie au tombeau : un second courier apprit sa mort, & le fidele Sélim assura son Prince que le Peuple de Murcie étoit

prêt à le reconnoître pour maître, malgré son changement de religion. Mais Flores, satisfait de remplir le trône impérial d'Occident, renonça à ceux d'Espagne, & s'en démit en faveur de son cher Sélim.

La tendre mere de Flores vint rejoindre en Italie l'Empereur son fils & sa chere Blanche-Fleur. Colonna épousa le jeune Scipion, qui étoit aimable; ils regnerent sur le beau pays de Toscane. Ainsi tous les Héros de cette histoire passerent de longs & d'heureux jours ensemble, fideles à leurs fermens & à leurs amours.

Ce n'est qu'après avoir fait cet Extrait, que nous avons été instruits de deux Anecdotes sur le Roman de Flores & de Blanche-Fleur. Heureusement elles ne nous ont pas paru de nature à exiger aucun changement dans un travail aussi agréable que celui de M. le Comte de Tressan.

Cette Hiſtoire eſt de bien plus ancienne date que nous ne le croyons. Nous avons trouvé ce Conte en vers dans les anciens Manuſcrits des treizieme & quatorzieme ſiecles, que M. de Sainte-Palaye a eu la bonté de nous communiquer, & dont nous nous propoſons de tirer d'autres Hiſtoires ſingulieres & intéreſſantes. Le fond eſt abſolument le même, & il n'y a de différences que dans quelques circonſtances.

Nous avons auſſi découvert une traduction du Roman Eſpagnol, plus moderne que celle de Jacques Vincent. Elle eſt d'une Madame de Richebourg, dont nous avons parlé, à l'occaſion de ſa traduction de Perſile & Sigiſmonde. Elle a le mérite de l'exactitude, à quelques détails près, que Madame de Richebourg a cru, par excès de délicateſſe, devoir ſupprimer, & qui rendent certainement la traduction moderne plus froide & moins amuſante.

Après tout, nous nous conſolons de n'avoir pas mis M. le Comte de Treſſan à portée de

faire usage des Connoissances que nous venons d'acquérir ; elles n'auroient pu rien ajouter à l'agrément de son ouvrage.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Février de la *Bibliotheque des Romans*; & je crois que cet Ouvrage, qui, en donnant des Romans la plus exacte analyſe, en ſauve les longueurs, ne peut manquer d'être très-favorablement reçu du Public. A Paris, ce 31 Janvier 1777.

CRÉBILLON.

De l'Imprimerie de P. DE LORMEL, rue du Foin.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analiſe raiſonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices hiſtoriques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainſi que les mœurs, les uſages du temps, les circonſtances particulières & relatives, & les perſonnages connus, déguiſés ou emblématiques.

MARS, 1777.

A PARIS,
AU BUREAU, rue du Four Saint-Honoré, près Saint Euſtache.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVIS.

LA Bibliotheque universelle des Romans, Ouvrage Périodique, est composée de 16 volumes in-12 par année, dont le prix, rendus francs de port par la poste, est, à Paris, de 24 liv.
Et en Province, de 32 liv.

Ce Journal a commencé au premier Juillet 1775.

On peut s'abonner en tout temps chez LACOMBE, Libraire, à Paris, rue de Tournon.

Messieurs les Souscripteurs sont priés d'affranchir le port de leurs lettres d'avis, & de leur argent.

On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux suivans, port franc par la poste.

MERCURE DE FRANCE, il en paroît 16 vol. *in*-12. par an, à Paris, 24 liv.
En Province, 32 liv.

JOURNAL DES SÇAVANS, *in*-4°. ou *in*-12. 14 vol. à Paris, 16 liv.
Franc de port en Province, 20 liv. 4 s.

JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES, 24 cahiers, *in*-12. par an, à Paris. 12 liv.
En Province, 15 liv.

JOURNAL ANGLOIS, 24 cahiers par an. 24 liv.

GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE, à Paris, port franc par la poste, 18 liv.

JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste, 14 liv.

JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES, 12 vol. *in*-12. par an, à Paris, 18 liv.
Et pour la Province, 24 liv.

JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE, 36 cahiers par an, à Paris & en Province, 18 liv.

LE SPECTATEUR FRANÇOIS, 15 cahiers par an, à Paris, 9 liv.
Et pour la Province, 12 liv.

LA NATURE CONSIDÉRÉE, 52 feuilles par an, pour Paris, & pour la Province, 12 liv.

JOURNAL DES DAMES, 12 cahiers, chacun de 5 feuilles, par an, pour Paris, 12 liv.
Et pour la Province, 15 liv.

L'ESPAGNE LITTÉRAIRE, 24 cahiers par an, à Paris, 18 liv.
En Province, 24 liv.

JOURNAL DE LECTURE, 12 vol. *in*-12, port franc, 15 liv.

JOURNAL LITTÉRAIRE DE BERLIN, 6 vol. *in*-12. par an, à Paris, 15 liv.

TABLE GÉNÉRALE DES JOURNAUX, anciens & modernes, 12 vol. *in*-12. à Paris, 24 liv.
En Province, 30 liv.

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

HISTOIRE des Incas, par M. Marmontel, 2 vol. *in*-8°. ornés de figures, broché. 18 liv.
Œuvres complettes de Démosthènes & d'Eschine, traduites, 5 vol. *in*-8°. rel. 25 liv.
Dictionnaire de l'Industrie, 3 vol. *in*-8°. br. 15 liv.
Dictionnaire Dramatique, 3 vol. *in*-8°. br. 12 liv.
Dict. Histor. & Géog. de l'Italie, 2 vol. gr. *in*-8°. rel. 12 liv.
Progrès de l'Esp. Hum. dans les Sciences Nat. *in*-8°. rel. 5. l.
Idem, dans les Sciences Exactes, *in*-8°. rel. 5 liv.
Le Voyageur Naturaliste, *in*-12. br. 1 liv. 16 s.
De la connoissance de l'Homme dans son être & dans ses rapports, 2 vol. *in*-8°. rel. 12 liv.
Traité Econ. & Phq. des Oiseaux de basse-cour, *in*-12. br. 2. l.
Dictionnaire Diplomatique, *in*-8°. 2 vol. avec fig. br. 12. l.
Dictionnaire Héraldique, fig. *in*-8°. br. 3 liv. 15 s.
Théâtre de M. de Sainte-Foix, nouv. édit. 3. vol. br. 6 liv.
Théâtre de M. de Sivry, vol. *in*-8°. br. 2 liv.
Bibliotheque grammat. *in*-8°. br. 2 liv. 10 s.
Lett. nouv. de Madame de Sévigné, *in*-12. br. 2 liv. 10 s.
Les mêmes, petit format, 1 liv. 16 s.
Poëme sur l'Inoculation, vol. *in*-8°. br. 3 liv.
Diogène Moderne, 2 vol. *in*-8°. br. 5 liv.
Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les enfans contrefaits, *in*-8°. br. avec fig. 4 liv.
Eloge de la Fontaine, par M. de la Harpe, *in*-8°. br. 1 l. 4 s.
Eloge de Racine, avec des notes, par M. de la Harpe, *in*-8°. br. 1 liv. 10 s.
Les Muses Grecques, *in*-8°. br. 1 liv. 16 s.
Les Odes Pythiques de Pindare, *in*-8°. br. 5 liv.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. *in-fol.* avec planches, br. en carton, 24 liv.
Mémoires sur les objets les plus importans de l'Architecture, *in*-4°. avec fig. br. en carton, 12 liv.
Les Caracteres modernes, 2 vol. br. 3 liv.
Mém. sur la Musique des Anciens, nouv. édit. *in*-4°. br. 7 l.
Institut. Milit. ou Traité élém. de Tact. 3 vol. *in*-8°. br. 9 l.
L'Agricult. réduite à ses vrais principes, vol. *in*-12. br. 2 l.
Abrégé Chronol. de l'Hist. du Nord, 2 vol. *in*-8°. rel. 12 l.
— de l'Hist. d'Espagne, 2 vol. *in*-8°. rel. 12 liv.
— de l'Hist. Romaine, *in*-8°. rel. 6 liv.
— de l'Hist. Eccléfiastique, 3 vol. *in*-8°. rel. 18 liv.
Dict. Eccléfiast. & Canonique, 2 vol. *in*-8°. rel. 9 liv.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
MARS 1777.

CINQUIEME CLASSE.
ROMANS DE SPIRITUALITÉ,
DE MORALE ET DE POLITIQUE.

Nouvelles Morales, en ſuite de celles de Michel Cervantes, traduites de l'Eſpagnol de Don Diégo d'Agréda, par Jean Baudouin, Paris, 1621.

C'EST en toute ſûreté que nous plaçons ces productions parmi les Romans Moraux. L'Auteur Eſpagnol a eu grand ſoin d'accompagner

chacune des douze Nouvelles, qu'il a publiées, à l'imitation de Michel Cervantes, de toutes les réflexions & conclusions morales dont de pareilles histoires peuvent être susceptibles. Il n'y a pas un caractère, pas une circonstance, pas un trait, dont Diégo d'Agréda ne tire une moralité : le Traducteur a fidèlement rendu toute cette morale. Quant à nous, nous l'abrégerons infiniment; nous élaguerons même une partie des faits des histoires dont nous allons rendre compte, & nous passerons entièrement sous silence celles qui ne nous ont paru nullement intéressantes.

Dans l'original Espagnol, dont on connoît deux éditions, de Madrid & de Valence, 1620, les Nouvelles sont toujours au nombre de douze. Jean Baudouin les a toutes traduites en François : ce Traducteur, qui avoit été Lecteur de la Reine Marguerite, ensuite un des premiers membres de l'Académie Françoise, & qui mourut en 1650, a publié, tant bien que mal, en François, les Histoires de Salluste, de Tacite, de Suétone, & de Dion Cassius; les Œuvres de Lucien, celles du Chancelier Bacon; l'Histoire des Guerres Civiles de France, écrites en Latin par Davila, celles des Incas du Pérou, par Garcilasso de la Véga : il a même osé traduire la Jérusalem Délivrée, du

Taſſe. En fait de Romans, il a publié la Crétidée, écrite en Italien par Manfini; Lindamir, hiſtoire Indienne, traduite de l'Eſpagnol; l'Homme dans la Lune, écrit en Eſpagnol par Gonzales, l'Hiſtoire Négrépontique, ou les Aventures de Scanderberg, tirées de l'Italien de Finelli; enfin, il a compoſé les prétendues Aventures de la Cour de Perſe. Comme ce Roman eſt de ſon imagination, c'eſt le plus mauvais de ſes ouvrages.

Voyons ce qu'il nous ſera poſſible de tirer de ſa Traduction des Nouvelles morales: nous n'aurons garde d'imiter ſon ſtyle; mais nous ne devons pas manquer de conſerver ce qui caractériſe l'eſprit, les mœurs & le coſtume Eſpagnols, tels qu'ils étoient lorſque ces Nouvelles furent compoſées, c'eſt-à-dire, il y a environ 160 ans.

La Malheureuſe Occaſion, ſixième Nouvelle Morale, (de Diégo d'Agréda).

Dans la ville de Madrid, qui, depuis que les Rois y font leur réſidence, eſt devenue la plus belle & la plus floriſſante ville de l'Eſpagne, vivoit un vieux Cavalier Caſtillan, d'une nobleſſe aſſez ancienne, & d'une fortune médiocre, qui n'avoit qu'une fille unique, fort

belle & fort aimable, qu'on appeloit Louiſe : un jeune Gentilhomme, nommé Dom Pédro, faiſoit la cour à cette Demoiſelle, & méritoit, par ſes belles qualités, de lui plaire ; mais malheureuſement il n'étoit point riche, & ne pouvoit ſe flatter d'obtenir la main de la belle, de l'aveu de ſon père, qui eſpéroit que le mérite & la naiſſance de ſa fille, lui feroient trouver des partis plus conſidérables.

Il y avoit, dans la maiſon de Louiſe, une vieille ſervante, nommée Damiane, qui favoriſoit les amours de Louiſe & de Dom Pédro, mais en vraie duègne Eſpagnole, qui n'attendoit que l'occaſion d'être mieux payée par un autre, pour lui rendre ſervice ; car Dom Pedro n'étoit point en état de récompenſer ſes bons offices.

Un autre Gentilhomme, nommé Dom Franceſco, étant arrivé à Madrid, vit Dona Louiſe à l'Egliſe, & en devint éperdument amoureux. Pendant quelque temps il la ſuivit par-tout, & ſe fit remarquer d'elle autant qu'il put ; mais elle étoit trop occupée de ſon cher Pédro pour faire attention à ſes galanteries.

Il s'informa des moyens de lui faire connoître ſes ſentimens, & d'obtenir d'elle la permiſſion de la voir & de lui parler. On lui indiqua Damiane, & on lui procura aiſément un entretien, & même deux avec cette bonne gouvernante. Après lui avoir donné, pour acquérir ſes bonnes graces, une chaîne d'or & de l'argent comptant, il apprit d'elle tout ce qu'il pouvoit deſirer d'entendre, c'eſt-à-dire, que Dona Louiſe avoit bien quelque inclination, mais que le Gentilhomme qu'elle aimoit, étoit trop pauvre pour obtenir ſa main, & que ſi, au contraire, il vouloit en faire faire la demande à ſon père, en s'annonçant pour ce qu'il étoit, il l'obtiendroit aiſément. Franceſco ſuivit ce conſeil, & chargea un de ſes parens, homme de grande conſidération, de parler au père de Dona Louiſe : le père diſſimulant juſqu'à un certain point le plaiſir que lui faiſoit cette demande, répondit qu'il conſulteroit ſa fille : il lui en parla en effet : Louiſe aſſez fâchée de ſe voir deſtinée à être l'épouſe d'un autre que de Dom Pédro, n'oſa cependant manifeſter des ſentimens contraires à ceux de ſon père ;

&, en protestant de son obéissance, se contenta de demander du temps, pour s'informer des mœurs & de la conduite de Dom Francesco, après quoi elle assura qu'elle consentiroit à le voir. Le Cavalier Espagnol, à qui on rendit cette réponse, n'y vit qu'un délai de bienséance, & n'en fut point trop alarmé.

Mais Louise & Pédro l'étoient bien davantage. Le résultat de la correspondance qu'ils avoient ensemble par l'entremise de Damiane, fut qu'ils devoient se hâter de se donner en secret la foi du mariage. Cette résolution hardie & délicate fut exécutée un matin, & le soir même Pédro eut rendez-vous à minuit précis, pour entrer par une petite porte dans la maison de Dona Louise, & par un escalier dérobé jusques dans l'appartement de cette aimable fille. L'heure n'étoit point encore venue, mais elle approchoit, lorsque Dom Pédro entrant dans la ruelle dans laquelle donnoit la petite porte, fut arrêté par des Archers qui poursuivoient un homme qui venoit d'en tuer un autre : comme Dom Pédro paroissoit vouloir se cacher, on le prend pour l'assassin, on l'entraîne, & on le

mène en prison. Un quart d'heure après Dom Francesco revenant de souper en ville, & passant par le même endroit, apperçoit de la lumière dans la ruelle, il s'en approche, le nez enveloppé dans son manteau; on le prend pour Dom Pédro, on le fait entrer dans l'appartement de Louise, & comme il y régnoit une douce & heureuse obcurité, Dom Francesco qui s'étoit apperçu de la méprise & n'avoit garde de la découvrir; voulant pousser l'aventure jusques au bout, jouit du plus précieux avantage que Dom Pédro pouvoit espérer du mariage qu'il avoit contracté le matin. Au bout de quelque temps, Francesco ayant enfin parlé, fut reconnu par Louise, qui entra dans la plus terrible fureur; alors son dernier amant se fit connoître, & lui protesta qu'il étoit véritablement & sincèrement amoureux d'elle, qu'il l'avoit fait demander en mariage, qu'il sentoit tout le prix de sa possession, & qu'il desiroit vivement d'obtenir sa main. Louise, forcée par la circonstance, promit à Francesco son pardon; il sortit de la maison sans se laisser appercevoir; mais la malheureuse Louise ne fut pas

long-temps ſans ſe repentir de l'y avoir laiſſé entrer.

Dès le lendemain, comme elle alloit à la belle meſſe dans une des plus grandes Egliſes de Madrid, où étoient raſſemblés un grand nombre de jeunes gens qui cauſoient d'une manière aſſez indécente, elle s'apperçut que Dom Franceſco, qui étoit au milieu d'eux, parloit à l'oreille à l'un & à l'autre, ricannoit, & oſoit même la regarder d'un air indiſcret & malin. Elle comprit qu'il racontoit ſon aventure, & qu'en la regardant, il vouloit en déſigner l'objet. On peut bien croire que le cœur rempli d'un pareil ſoupçon, elle rentra chez elle au déſeſpoir.

Pendant ce temps, Dom Pédro eut toute la peine poſſible à ſe tirer des mains de la Juſtice, quoiqu'il ne fût, en aucune manière, coupable; il lui fallut, non-ſeulement déclarer ſon nom, mais donner des preuves très-certaines qu'il n'avoit eu aucune part au meurtre qui avoit cauſé ſa détention. On lui demanda ce qu'il alloit faire, à une heure indue, dans un quartier ſi écarté; il répondit qu'il alloit ſe promener; cette

réponſe parut ſuſpecte ; enfin, ce ne fut que le troiſième jour qu'il fut relâché. Son premier ſoin fut de recourir à Damiane, & de la preſſer de lui faire retrouver l'occaſion favorable qu'il avoit ſi malheureuſement perdue. Il obtint un rendez-vous ; mais de quels cruels éclairciſſemens ne fut-il pas ſuivi ! Nous en ſupprimons les détails, ſur leſquels l'Auteur Eſpagnol ſemble s'étendre avec plaiſir. Enfin, Dom Pédro quitta ſa maîtreſſe, avec la ferme réſolution de chercher ſon rival, & de lui ôter la vie, ou d'y ſacrifier la ſienne. Cette occaſion ſe préſenta bientôt ; dès le lendemain ils ſe rencontrèrent, & Dom Pédro ayant conduit Dom Franceſco dans un endroit écarté, lui fit connoître ſon amour & ſes prétentions ſur Dona Louiſe, lui reprocha ſon indiſcrétion, & lui fit mettre l'épée à la main. Notre indiſcret ſe défendit en brave homme, & bleſſa d'abord Dom Pédro au bras ; mais enfin, il fut atteint d'un coup mortel ; ſon ennemi s'empreſſa auſſi-tôt de le ſecourir, le porta chez un Chirurgien, & l'y ayant laiſſé, en le recommandant, ſe ſauva dans un Convent, aſyle ſacré, toujours ouvert aux meurtriers en Eſpagne.

Le Chirurgien ayant visité la plaie, & l'ayant trouvé infiniment dangereuse, conseilla à Dom Francesco de mettre ordre à ses affaires. L'infortuné Cavalier reconnut dans ce moment tous ses torts, & envoya chercher les plus proches de ses parens, & le père de Dona Louise. Quand ils furent arrivés, il déclara, dans la forme la plus authentique, qu'il laissoit la partie la plus considérable du bien dont il pouvoit disposer, à cette aimable fille, dont il avoit ravi l'honneur & la gloire par son étourderie & son indiscrétion. Il pria ensuite le vieux Gentilhomme Espagnol de donner sa fille à Dom Pédro, & il mourut.

Au bout du temps qu'il convenoit de donner au regret de sa perte, le mariage s'accomplit, & on peut facilement suppléer aux belles & sages conclusions morales que Dom Diégo d'Agréda tire de cette Histoire.

La Réſiſtance Récompenſée, ſeptieme Nouvelle Morale, (de Diégo d'Agréda).

Cette Nouvelle eſt mal intitulée ; ſon titre devroit être l'Amant Généreux.

Du temps qu'Alphonſe d'Arragon régnoit à Naples, cette Cour étoit le ſéjour de la galanterie, des lettres & des ſciences : elle étoit remplie, d'ailleurs, de Cavaliers braves, & que la guerre qui agitoit les Royaumes de Naples & de Sicile, avoit parfaitement exercés au métier des armes.

Entre tous ces jeunes Seigneurs, ſe diſtinguoit le jeune Dom Juan : il étoit allié à la Maiſon d'Arragon, & par conſéquent de la plus haute naiſſance, mais ſans aucune fortune que celle qu'il pouvoit eſpérer d'obtenir par les ſervices qu'il rendroit à ſa patrie, à la pointe de ſon épée.

La plus aimable des beautés qui ornoient la Cour d'Alphonſe, étoit, ſans contredit, Dona Gracia Caraffa, iſſue d'une ancienne nobleſſe. C'étoit d'ailleurs, une riche héritière. Toute la jeuneſſe de Naples s'empreſſoit à lui faire la cour, quelques-uns par intérêt, d'au-

tres parce qu'ils en étoient véritablement amoureux. Mais elle distinguoit sur tous le brave Dom Juan. Les graces de sa figure, l'honnêteté & la générosité de son caractère, lui méritoient cet avantage; ils s'expliquèrent long-temps par leurs regards; l'amant trouva ensuite l'occasion favorable de déclarer sa passion : ce fut lorsqu'il reçut des mains de Dona Gracia le prix d'un tournoi dont il avoit remporté tout l'avantage. Quoique la Demoiselle lui répondît avec toute la modestie & la réserve imaginables, il s'apperçut qu'il avoit fait impression sur son cœur; mais il sentit, en même-temps, toute la force des raisons qu'elle lui donna, pour lui persuader de renoncer à l'espoir de la posséder. Son défaut de fortune y mettoit un obstacle invincible. Je sens, lui dit-il enfin, Madame, que ce n'est qu'en acquérant une nouvelle gloire & de nouveaux honneurs, & devenant ainsi plus riche & plus considérable, que je peux aspirer au bonheur de vous posséder; je vais tout tenter pour y parvenir; heureux si je vous trouve encore libre de recevoir mon hommage, lorsque je pourrai vous

l'offrir ! Dona Gracia ne répondit que par un soupir ; & Dom Juan partit pour se signaler. Il se rendit en Sicile, où il se distingua par les exploits les plus brillans, tant contre la Faction que soutenoit la Maison d'Anjou, que contre les Sarrasins : comme il joignoit la prudence à la force, il passa bientôt pour un guerrier aussi habile qu'intrépide. Il avança en grade, & fut enfin rappellé à la Cour au bout de deux ans, comblé d'honneurs & de graces. Mais hélas ! pendant ce temps Dona Gracia avoit été forcée de s'engager avec un autre. Dom Thomas Caraccioli avoit obtenu sa main. C'étoit un homme déja assez âgé, d'une bravoure très-reconnue, & d'une exacte probité, mais dont, d'ailleurs, l'esprit & les talens étoient très-médiocres. Quoique Dom Juan sentît que ce mariage devoit lui faire perdre beaucoup de ses espérances, il ne laissa pas de chercher à revoir sa chère Dona Gracia ; mais sa porte & sa présence lui furent interdites ; & elle lui fit dire que son devoir ne lui permettoit plus de le voir, ni de l'entendre ; & quelque effort que fît Dom Juan, elle persista dans ce refus.

Le malheureux Cavalier ne trouvant plus alors aucunes douceurs, ni dans la gloire, ni dans la faveur du Monarque, ni dans les richeſſes qu'il avoit acquiſes, ni même dans la vie, tomba dans un état de langueur épouvantable : une fièvre violente alluma ſon ſang, & il fut bientôt réduit à l'extrémité. On employa tous les moyens pour pénétrer la ſource de ſon mal : le Roi parvint enfin à découvrir que ſon amour pour Dona Gracia en étoit la cauſe. On fit alors tous les efforts pour engager cette Dame à lui rendre une viſite ; elle ne voulut jamais y conſentir ; elle connoiſſoit trop bien ſon cœur, pour ne pas craindre ſa foibleſſe. De ſon côté, Dom Juan ſentoit aſſez que s'il revenoit de ſa maladie, & qu'il revît Dona Gracia, ils ſe rendroient malheureux l'un & l'autre.

Sur ces entrefaites, la Vice-Royauté de Calabre vint à vaquer : c'étoit le poſte le plus important & le plus conſidérable que pût remplir un Seigneur Napolitain. Le Roi voulant faire oublier à ſon favori les chagrins que lui cauſoit l'amour ; & deſirant de le diſtraire par l'occupation la plus noble & la plus di-

gne de lui, lui destina cette Vice-Royauté, & lui alla annoncer cette nouvelle. Dom Juan, sous prétexte de l'état de foiblesse où la maladie l'avoit réduit, supplia le Monarque d'en disposer en faveur d'un autre; & celui qu'il lui désigna, fut Dom Thomas, mari de Dona Gracia. Alphonse sentit qu'il pouvoit, sans encourir de blâme, faire un pareil choix; que Caraccioli, homme de qualité & brave, étoit fait pour remplir un pareil poste, & que sa femme devant le suivre en Calabre, il rendoit par-là service à Dom Juan, d'éloigner de lui, sous le prétexte le plus honorable, un objet dont la vue étoit fatale à son repos. Caraccioli fut donc nommé Vice-Roi, au grand étonnement de toute la Cour; il partit pour son Gouvernement, & s'y conduisit, ainsi que Dona Gracia, d'une manière à mériter l'estime & l'admiration de toute la Province. Ils y passèrent deux ans, pendant lesquels Dom Juan, après avoir rétabli sa santé, toujours cependant occupé de Dona Gracia, se fit de plus en plus aimer & estimer à la Cour. Il eut la plus grande part à l'administration du Royaume, sur-tout

quant à la partie militaire ; enfin, au bout de deux années, on apprit que les Sarrasins avoient fait une terrible irruption dans la Calabre, & qu'ils assiégeoient la ville d'Otrante, dans laquelle le Vice-Roi faisoit sa résidence. Dom Juan, aussi-tôt animé par la crainte du danger où pouvoit se trouver Dona Gracia, demande au Roi la permission de voler, en personne, au secours de la Province attaquée, & d'y conduire un secours considérable de gens de guerre. Il l'obtient, part & arrive au moment que la place étoit le plus vivement pressée. Déja le Vice-Roi avoit été blessé dans une sortie, & étoit rentré avec peine dans la ville. Dom Juan fond sur les ennemis, les force à lever le siège, les poursuit jusques sur le bord de la mer, & en détruit le plus grand nombre, avant qu'ils aient pu se rembarquer. Enfin, après avoir entièrement pacifié la Province, il rentre dans la capitale, & y trouve le malheureux Dom Thomas expirant.

Ici l'Auteur Espagnol s'étend fort au long sur la scène touchante qui se passa entre Dom Thomas, Dom Juan & Dona

Gracia. Le mari mourant, recommanda sa femme à Dom Juan, son bienfaiteur ; il sentit alors tout le prix de la conduite modeste & honnête de ces deux amans ; & conçut combien il avoit dû leur en coûter, pour ne point s'exposer au danger de se voir. Mais enfin, sa mort étant prête à leur rendre leur liberté, il les exhorta sérieusement à en profiter, pour suivre leur penchant. On lui répondit convenablement ; & Dom Thomas étant mort, la guerre étant absolument terminée, Dom Juan & la Vice-Reine étant chacun de leur côté retournés à Naples, & tous les délais qu'exigoient la bienséance étant expirés, ils furent unis, & passèrent leurs jours dans une félicité dont ils méritoient de jouir, par la noblesse & par la délicatesse de leurs sentimens.

La morale de cette histoire est aisée à tirer.

La Correſpondance honorable, neuvième Nouvelle (de Diégo d'Agréda).

*Cette Nouvelle eſt encore mal intitulée, & devroit bien plutôt avoir pour titre, comme un drame moderne, l'*Honnête Criminel.

Il y avoit autrefois, dans la belle ville de Barcelonne, un Gentilhomme nommé Dom Diégue, auquel ſa probité & ſon caractère obligeant avoient fait un grand nombre d'amis. Il avoit d'ailleurs épouſé une femme très-belle & très-ſage, qui le rendoit le plus heureux du monde, l'aimant beaucoup, & n'étant ni jalouſe, ni contrariante, ni tracaſſière: on l'appelloit Dona Joſepha.

Un jeune Cavalier Catalan, nommé Dom Sanche, libertin, tapageur, mauvais ſujet, s'aviſa d'en devenir amoureux; mais comme il apprit qu'elle étoit d'une vertu irréprochable, il comprit que ce n'étoit que par la violence ſeule qu'il pouvoit la poſſéder; cependant, ſous prétexte d'eſſayer les voies de douceur, il parut s'occuper d'elle pendant quelque temps, & chercha à la rencontrer par-tout, dans les rues, dans les

promenades, & même dans les Egliſes. La Dame pénétra fort bien ſon deſſein, & étant très-éloignée d'y répondre, réſolut d'arrêter ſes pourſuites; mais elle y fut très-embarraſſée. Elle lui fit d'abord parler par ſon Confeſſeur, bon Religieux, qui, ayant trouvé Dom Sanche dans l'Egliſe, où il lorgnoit Dona Joſepha, l'attirat dans le cloître, & voulut lui faire des remontrances ſur ſes criminels deſſeins : le Cavalier traita le Moine avec la dernière indécence; le pauvre père en vint rendre compte à Dona Joſepha, qui vit bien qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'en parler à ſon mari. Ce fut donc avec la plus grande modeſtie, & en verſant des larmes, qu'elle dit à Dom Diégue, qu'elle s'étoit apperçue que Dom Sanche vouloit la ſéduire; &, que comme on le connoiſſoit capable de tout haſarder, elle craignoit même qu'il ne ſe portât à quelque violence.... N'en parlez à perſonne, lui dit ſon mari, & laiſſez-moi faire.

Dès le lendemain, il chercha Dom Sanche, & lui propoſa une promenade au bord de la mer. Là ils eurent enſemble une explication, dont Diégo d'A-

gréda nous fait le récit tout-à-fait à l'Eſpagnole. Chacun des deux Cavaliers parla avec hauteur; ils ſe menacent réciproquement, & enfin ils ſe battent. Diégue porte un coup mortel à ſon ennemi; Sanche tombe; mais ſon généreux rival en ayant pitié, le charge ſur ſes épaules, le porte juſques dans un couvent de Franciſcains, où il le recommande aux Moines; & il ſe retire dans la maiſon d'un ami, où il reſte caché juſqu'à la nuit ſuivante, pendant laquelle ſon ami le fait embarquer pour Marſeille, après lui avoir prêté tout l'argent dont il pouvoit avoir beſoin. Dom Diégue y arrive heureuſement; & pendant la traverſée, l'infortunée Dona Joſepha, informée du combat, & de la fuite de ſon mari, s'enferme dans un couvent.

Pendant ce temps, les parens de Dom Sanche pourſuivent celui qu'ils appeloient ſon aſſaſſin. Le bleſſé étant mort, leur acharnement augmente; & le Vice-Roi, non-ſeulement condamne Dom Diégue à être exécuté en effigie, mais même il promet une grande récompenſe, ou le pardon d'un crime capital à quiconque le livrera mort ou vif. L'infortunée Dona Joſepha

Joſepha fit part à ſon mari de ces triſtes nouvelles, & lui fit paſſer tous les ſecours dont il avoit beſoin, pour vivre doucement à Marſeille. Il les reçut, & s'en ſervit pour paſſer deux ans dans cet exil, avec autant de tranquillité que l'on en peut goûter étant banni de ſa patrie, & éloigné d'une épouſe que l'on aime.

Au bout de ce temps, il arrive à Barcelonne une autre aventure. Dom Alonzo eut l'imprudence de retirer dans ſa maiſon quelques jeunes gens de ſes amis, raviſſeurs d'une demoiſelle de la ville. Le Vice-Roi, qui en fut informé, traita l'affaire au criminel; non-ſeulement il fit rendre la demoiſelle, & punir ſévèrement ceux qui avoient eu part à ſon enlevement; mais il voulut uſer de la plus grande ſévérité envers Dom Alonzo, qui leur avoit donné retraite. Celui-ci ne trouva point de meilleur parti à prendre que celui de la fuite; & il eut le bonheur d'arriver à Marſeille, où il trouva Dom Diègue, qu'il connoiſſoit de longue main. En qualité de compatriotes & d'amis, ils ſe lièrent de nouveau enſemble, & vécurent ainſi pendant cinq ou ſix mois à Marſeille.

La femme d'Alonzo, qui s'appeloit Dona Juanna, s'étoit retirée à Barcelone, dans le même couvent que Dona Joſepha. Au bout de ſix mois, Dona Juanna tomba malade, & mourut. Elle avoit fait un teſtament; on l'ouvrit, & Dom Pédro, qui ſe croyoit fils de Dom Alonzo & de Dona Juanna, fut fort étonné de voir que ſa mère laiſſoit, à ſon préjudice, tout ſon bien à Dom Alonzo. Cependant, comme les loix du pays le permettoient, & qu'il ne pouvoit s'oppoſer à cette diſpoſition, Dom Pédro crut qu'il n'avoit point de meilleur parti à prendre que d'aller joindre ſon père à Marſeille, & réclamer ſes bontés, en lui portant le teſtament de ſa mère, & une lettre cachetée avec ſoin, que la mourante l'avoit chargé de remettre en mains propre à Alonzo.

Celui-ci ayant reçu cette lettre, la lut avec une grande émotion & un extrême étonnement; mais il ſe garda bien d'en rien témoigner à celui qui la lui apportoit. Elle contenoit l'aveu ſingulier de la part de Dona Juanna, que Dom Pédro n'étoit qu'un enfant ſuppoſé; que voyant qu'elle ne pouvoit lui donner de poſté-

rité, elle avoit feint une fausse grossesse, & que pendant un voyage de son mari, elle avoit fait semblant d'être accouchée, pour lui procurer la satisfaction de croire avoir un héritier.

Alonzo ne témoignant rien à Dom Pédro du contenu de cette lettre, parut s'occuper uniquement du chagrin de la perte de sa femme, & du desir de retourner à Barcelonne. La chose étoit difficile, vu la sentence du Vice-Roi, qui condamnoit Alonzo. Son prétendu fils & lui, étoient très-embarrassés sur les moyens de revoir leur patrie; lorsque Pédro, au bout de quelques jours, proposa à son père de se rendre sur un vaisseau qui étoit prêt, lui dit-il, à les transporter à Barcelonne, où il l'assura qu'il avoit trouvé le moyen de le faire vivre en toute sûreté. Alonzo voulut en vain, avant de partir, aller prendre congé de son ami Dom Diègue; il l'en dissuada, & le pressa si bien de s'embarquer, qu'il y consentit. Le vaisseau étoit prêt à mettre à la voile, & fendit les ondes dès que le père & le fils y furent entrés. Mais quel fut l'étonnement d'Alonzo, quand il reconnut, enchaîné au fond du navi-

re, le malheureux Dom Diègue. *Hélas! quel crime nouveau as-tu commis*, (lui dit son compagnon d'exil). *Ah! mon ami*, lui répondit-il, *ton fils m'a trompé..... Il me mène à la mort..... Heureux si ma perte peut te sauver la vie, & te rendre à ta famille.* A ces mots, Alonzo fait venir Dom Pédro, il l'interroge, celui-ci convient qu'il s'est assuré de l'ami de son père, & qu'il compte le faire servir à favoriser son rétablissement dans ses biens, puisque l'arrêt qui condamne Dom Diègue, porte que l'on accordera la grace entière à tout criminel, coupable même d'un crime capital, qui le livrera mort ou vif. Alonzo frémit d'horreur, en concevant le projet de Dom Pédro. *Malheureux*, (lui dit-il), *c'est à présent que je reconnois que tu n'es pas mon fils; le sang qui coule dans mes veines, ne pouvoit produire un monstre capable d'imaginer le projet horrible dont tu viens de me faire part. Faire périr mon ami pour me sauver! Qui peut adopter une pareille idée, est le dernier des hommes. Péris, malheureux.* En disant ces mots, il le précipite dans la mer; & Dom Pédro se noye, quoique les matelots puissent faire pour le sauver.

Cependant, Alonzo & Dom Diègue dont on avoit rompu les fers, arrivent à Barcelonne, & vont, de concert, se présenter au Vice-Roi, comme deux victimes dévouées à son courroux. Ils lui font un récit naïf de leurs aventures, & Dom Diègue ne cèle pas la mort de Dom Pèdre. Le Gouverneur est touché de leurs malheurs & de leurs sentimens; leur accorde leur grace à l'un & à l'autre, & les rétablit dans leurs biens. Dona Josepha retrouve son époux. Le ciel leur devoit la grace bien placée de terminer leurs malheurs.

Charles & Laure, onzième Nouvelle (de Diégo d'Agréda).

L'on ſçait que du temps que le Roi Louis XII faiſoit la guerre en Italie, la ville de Ravenne fut priſe d'aſſaut; que les maiſons en furent pillées, & les habitans faits priſonniers, ou plutôt eſclaves, ſuivant la barbare coutume de ce temps-là.

Carlo, ou Charles Lucini, fut un des plus malheureux entre les habitans de cette ville; car non-ſeulement ſa maiſon fut pillée, mais il fut fait priſonnier lui & ſes deux enfans, dont l'un étoit un garçon âgé de cinq ans, l'autre, une fille qui n'en avoit que quatre. Leur mère eut le bonheur de ſe ſauver dans la maiſon d'un Gentilhomme François, qui la préſerva de la brutalité des ſoldats, & lui procura enſuite les moyens de ſe refugier dans une autre ville loin de ſa malheureuſe patrie. Cependant, les troupes qui avoient ſaccagé Ravenne, ayant été licentiées, les ſoldats vainqueurs ſe partagèrent les priſonniers; & Charles & ſes enfans, par un nouveau coup du ſort, furent cruellement ſéparés. Celui auquel

le père échut en partage, le vendit à des Corsaires Albanois, qui le transportèrent en Barbarie. Le fils ayant été conduit à Gênes, on en fait présent à un riche Seigneur Gênois, nommé Lélio Spinola, qui le prend en amitié; & lui trouvant les dispositions les plus heureuses, & les qualités les plus aimables, le fait élever avec le même soin qu'il auroit pu faire son fils; & n'ayant point d'enfans, l'adopta. La fille avoit été la proie d'un soldat Napolitain, qui la conduisit dans sa patrie; mais passant par Rome, il imagina de la présenter à une Dame Romaine de grande considération, dont il avoit l'honneur d'être connu. Cette Dame s'appeloit Lucrèce Savelli. Elle reçut, avec satisfaction, le présent qu'on lui faisoit de cette petite fille, & de quelques bijoux que l'on avoit trouvés sur elle, & qui pouvoient servir à la faire reconnoître quelque jour. Elle récompensa généreusement le soldat; & prit, dans la plus grande affection, cet enfant, qui promettoit d'être, dans la suite, de la plus grande beauté, & qui bientôt remplit cette espérance. Elle sçut qu'elle s'appeloit Pompilia, mais elle changea son nom, & la fit appeler Dona Paula.

Madame Laure (c'étoit le nom de la femme de Charles) s'étoit retirée à Veniſe chez une parente, femme de bien, d'une conduite édifiante, & dont la maiſon étoit auſſi réglée qu'une maiſon religieuſe. Cela n'empêcha pas qu'elle ne fût connue & recherchée par un Gentilhomme Vénitien, nommé Dom Flavio; mais quoique le jeune homme fût aimable & riche, Madame Laure ſe refuſa conſtamment à ſes pourſuites, conſervant précieuſement la mémoire de ſon mari & de ſes enfans, quoiqu'elle fût perſuadée qu'ils avoient péri dans le maſſacre qui avoit ſuivi la priſe de Ravenne. En vain Flavio s'aſſura-t-il du ſuffrage des parens de Laure qui reſtoient encore dans ſa patrie; en vain la parente chez qui elle demeuroit, s'efforça-t-elle de lui faire prendre un nouvel époux, rien ne put la perſuader.

Cependant, Charles ayant été vendu pour eſclave au Roi de Tunis, ſa bonne mine, ſes talens & ſes qualités aimables, lui concilièrent l'amitié de ce Monarque barbareſque, & il rendit à tous ſes compatriotes & à tous ceux de ſa religion, les ſervices les plus eſſentiels. Deux marchands Gênois, entre autres, lui té-

moignèrent tant de reconnoiſſance, qu'il réſolut de ſe fier à eux, & leur confia le deſſein où il étoit de s'échapper de Tunis pour retourner en Europe, ne pouvant ſouffrir d'être plus long-temps dans ce pays barbare. Les Génois conſentirent volontiers à le ramener en Italie ; ils partirent, & débarquèrent heureuſement à Gênes, d'où Charles prit le chemin de Ravenne ; mais en paſſant par Rome, pour y rendre graces à Dieu de ſa délivrance, après une auſſi longue captivité.

Arrivé dans cette capitale du monde Chrétien, il y trouva un de ſes anciens amis, qui lui fit un tableau ſi touchant de l'état où étoit réduite ſa malheureuſe patrie, qu'il le détourna du projet qu'il avoit de s'y rendre. Au contraire, on lui perſuada de ſe fixer à Rome, avec les richeſſes qu'il avoit apportées de Tunis, & de s'y établir, ſi parmi les beautés Romaines il en trouvoit quelqu'une qui lui parût mériter ſon attachement. Charles goûta cette idée ; mais ayant aſſez fréquenté les compagnies, pour examiner les beautés qui faiſoient le plus de bruit à Rome, il n'en trouva aucune qui pût effacer de ſon idée ſa chère Laure,

dont le ſouvenir lui étoit toujours cher. Enfin, quelqu'un lui parla d'une jeune perſonne nommée Paule, qui étoit élevée par Madame Lucrèce Savelli, & qui étoit la beauté la plus parfaite qui eût jamais été vue à Rome. (C'étoit ſa fille, qu'il étoit bien loin de connoître). Sur le récit de ſon ami, il croyoit ſa femme morte, & toute ſa poſtérité éteinte. Il n'eut pas plutôt apperçu Paule, qu'il admira ſa beauté, d'autant plus qu'il y retrouva tous les traits de Laure. Il réſolut auſſi-tôt de la faire demander en mariage, préſumant, avec raiſon, qu'une fille ſans fortune ne lui ſeroit pas refuſée, puiſqu'il avoit des richeſſes. En effet, ſa propoſition fut très-bien reçue; mais la Dame qui protégeoit la belle perſonne, voulut avoir quelques éclairciſſemens ſur la naiſſance de Charles, comme de ſon côté, il s'informa de celle de ſa future, bien réſolu, cependant, quoi qu'il apprît de ſon origine, de paſſer ſur toute ſorte de conſidérations, & de l'épouſer.

Pendant que l'on préparoit ces éclairciſſemens, un jeune Cavalier Gênois, connu ſous le nom de Julio Spinola, qui avoit été renvoyé à Rome pour achever

ſes études, voit Paule, & conçoit le plus violent deſir de l'épouſer. Il apprend qu'elle eſt ſur le point de ſe marier à un homme qui ſe dit Italien, & qui, après bien des années de captivité, eſt revenu à Rome avec des bijoux & de l'argent comptant, mais qui ne poſſède aucun fond de bien, & dont la famille n'eſt connue de perſonne. Il lui paroît qu'il peut diſputer avec ſuccès l'objet de ſon ardeur, à un pareil rival. Il ſe fait donc préſenter à Madame Lucrèce, fait valoir l'avantage qu'il a d'être fils de Lélio Spinola, & par conſéquent d'une famille illuſtre, & prétend devoir être préféré, dans ſa recherche, à une eſpèce d'aventurier, qui oſe être ſon rival.

Lucio qui étoit l'ami de Charles, ſe trouva préſent lorſque le jeune Julio voulut plaider ſa cauſe, aux dépens de Charles, dont il ſoutenoit les intérêts. Il ne put ſouffrir que l'on inſultât ainſi ſon ami; & comme il connoiſſoit parfaitement la ville de Gêne, en prenant le parti de Charles, il avança que Julio n'étoit point véritablement le fils de Lélio Spinola, que ce n'étoit qu'un enfant adoptif, élevé par charité, & qui n'avoit

aucun droit de se dire héritier & descendant de la maison Spinola. Julio avoit entièrement, ou presque entièrement oublié combien ce reproche étoit fondé; mais avant que de le regarder comme une insulte dénuée de fondement, il ne put s'empêcher d'écrire à celui qu'il regardoit comme son père. Les éclaircissemens qu'il demandoit, arrivèrent presque en même-temps que ceux que Charles avoit demandés de son côté. Par la plus heureuse combinaison, Laure, pour se dérober aux instances qu'on lui faisoit journellement d'épouser Flavio, avoit pris le parti de faire le voyage de Rome, sous prétexte de pélerinage. Elle retrouve & reconnoît dans une Eglise, cet époux qu'elle croyoit perdu depuis si long-temps; elle en est reconnue; & cette réunion faite aux pieds des autels, paroît, avec raison, aux deux époux, un vrai coup du ciel. Dans le même-temps, Madame Lucrèce rapprochant les circonstances de la naissance & de la captivité de Paule & de Julio, soupçonne, avec fondement, qu'ils sont frère & sœur. On rapporte & on compare les habits & les bijoux qui ont été trouvés sur ces deux

enfans, & ces dernières preuves paroiſſent convaincantes. Enfin, Madame Lucrèce faiſoit chercher Charles, pour lui apprendre que l'amour de Julio pour Paule, devant ſe changer en tendreſſe fraternelle, rien ne devoit plus mettre obſtacle à ſon union avec cette jeune perſonne; lorſque les deux époux réunis entrèrent chez elle, & lui contèrent leur hiſtoire, elle reconnut en eux les véritables parens de ſa chère Paule, & de l'aimable Julio. Toutes ces reconnoiſſances furent infiniment touchantes. Lucio, l'ami de Charles, épouſa Paule, qu'il aimoit en ſecret; Julio épouſa la plus riche parente & l'héritière de Lucrèce Savelli; & Charles & Laure réunis, paſſèrent des jours heureux dans le ſein de leur famille richement établie.

La morale de ce Conte, eſt que la Providence n'abandonne jamais les infortunés juſtes & honnêtes, & leur fait trouver des reſſources ineſpérées.

La fauſſe Duègne, douzième & dernière Nouvelle (de Diégo d'Agréda).

Dom Pédro de Ribéras, de l'illuſtre Maiſon d'Alcala, étoit né à Séville en Andalouſie : ayant hérité de ſes parens d'un bien conſidérable, il vivoit avec ſplendeur dans ſa patrie. Il avoit un couſin-germain nommé Dom Rodrigue de Ribéras, qui demeuroit ordinairement à Madrid, & étoit ami intime d'un Gentilhomme nommé Dom Juan de la Cerda, homme veuf, riche, & n'ayant de ſon mariage qu'une fille unique. Dom Rodrigue penſa faire épouſer cette Demoiſelle à ſon couſin Dom Pédro. Le père en écouta volontiers la propoſition, & témoigna être fort aiſe de s'allier à la maiſon de Ribéras. Les choſes s'arrangèrent autant qu'il étoit poſſible, vu l'éloignement des deux parties. Les parens permirent à Dom Pédro & à Dona Brianda (c'étoit le nom de la fille de Dom Juan) de s'envoyer réciproquement leurs portraits ; & ils en parurent très-contens l'un & l'autre, & il ne fut plus queſtion, pour Dom Pedro, que de venir à Madrid pour conclure cette

affaire. Malheureuſement le jeune Dom Pédro, qui avoit peu d'expérience des voyages, en faiſant le ſien de Séville à Tolède, s'aviſa de mal prendre ſes meſures, de partir beaucoup trop tard de chez lui, de s'amuſer à jouer aux cartes dans une auberge, à la première nuitée, & de ſe trouver engagé, au milieu de la nuit, dans un bois, où il fut obligé de ſe coucher, accablé de ſommeil, au pied d'un arbre. Pendant ce temps, des voleurs ſurvinrent, qui non-ſeulement lui dérobèrent ſa mule & ſon bagage, mais étant bien armés, le dépouillèrent, lui & ſes gens, & les lièrent aux arbres de la forêt. Le malheureux Dom Pèdre reſta ainſi attaché juſqu'au lendemain, que des Bergers paſſant dans la forêt, entendirent ſes cris, s'approchèrent & ſe mirent en devoir de le délier. Les voleurs lui avoient ôté ſon manteau & ſa caſaque, & lui avoient donné une ſouguenille; mais heureuſement qu'ils n'avoient point touché à ſes vêtemens de deſſous, & lui avoient laiſſé le portrait de Dona Brianda, & une lettre de ſon couſin, qui l'engageoit à venir à Madrid. Ces Bergers touchés de compaſ-

sion, & ne se trouvant pas en état de lui rendre tous les services dont il avoit besoin, lui conseillent de se rendre dans un château voisin, dont ils étoient assurés que la Dame, belle, riche & généreuse, lui offriroit des secours plus dignes de lui. Dom Pédro s'y laisse conduire, & y est effectivement très-bien reçu. La Dame, qui s'appeloit Dona Victoria, lui fit donner des habits propres & convenables, & l'invite à se reposer quelques jours dans son château. Dom Pédro accepte ; on lui fait bonne chère, & bientôt la compassion de Dona Victoria se change en un goût décidé pour le jeune étranger. Celui-ci qui s'en apperçoit aisément, & qui trouve la Dame jolie, veut profiter de sa bonne fortune. Une délicatesse bien placée, engage Dona Victoria à exiger, du moins, de son hôte, une promesse de mariage ; le perfide Dom Pédro paroît y consentir, mais ce n'est que pour tromper sa généreuse hôtesse. Il prend un nom supposé, l'assure qu'il ne va qu'à Tolède, & lui fait une fausse promesse, souscrite d'un nom qu'il invente. La belle Dame s'en contente, & garde

plusieurs jours auprès d'elle l'heureux Dom Pédro, qui n'obtient son congé qu'en supposant des affaires intéressantes & pressées à Tolède, où il ne fit cependant que passer pour se rendre à Madrid.

Tandis que la foible Dona Victoria s'affligeoit de son absence, une de ses femmes lui apporte le portrait de Dona Brianda, & quelques lettres propres à faire connoître quel étoit le véritable nom de Dom Pédro, & le véritable sujet de son voyage. Les regrets de la Dame se changent alors en fureur; elle s'emporte contre le perfide, médite une vengeance; mais avant tout, il faut démasquer un ingrat.

Victoria avoit à son service un vieux valet très-fidèle & très-sûr, nommé Albert : elle concerte avec lui la marche qu'elle se propose de suivre, & ils partent ensemble, d'abord pour Tolède, où elle acheve de se convaincre que Dom Pédro n'a fait qu'y passer en se rendant à Madrid. Elle suit ses pas, sans s'arrêter à Illescas, où il étoit retenu par un accident, mais la Dame l'ignoroit.

Arrivée à Madrid, elle se loge assez

près de la maiſon de Dom Juan de la Cerda, dans une habitation modeſte, & elle fait paſſer Albert pour ſon père; peu de jours après, le père prétendu va trouver Dom Juan, & lui ayant fait l'hiſtoire touchante de ſes prétendues infortunes, il lui propoſe ſa fille, qui étoit, diſoit-il, arrivée de Tolède avec lui, pour la placer auprès de Dona Brianda, en qualité de duègne. Il la lui préſente comme veuve d'un militaire tué, l'année précédente, à la guerre, & lui fait, de ſa haute vertu & de ſes bonnes qualités, un éloge ſi ſéduiſant, que Dom Juan & Dona Brianda, qui avoient effectivement beſoin d'une pareille femme, l'acceptent; & avant même que Dom Pédro fût arrivé, Dona Victoria étoit établie chez ſa maîtreſſe, ſi bien déguiſée ſous de grands voiles & un habit de veuve dévote, qu'il étoit impoſſible de la reconnoître. On la nommoit Dona Théodora, & elle avoit déja toute la confiance de ſa nouvelle maîtreſſe. Dom Pédro, qui avoit été retenu, comme nous l'avons dit, par un nouvel accident, à Illeſcas, arrive enfin, eſt annoncé par ſon couſin, Dom Rodrigue,

& préſenté d'abord à Dom Juan, auquel il fit une belle hiſtoire de l'accident qui lui étoit arrivé en chemin, & un grand détail de la manière cruelle dont les voleurs l'avoient dépouillé, & diſoit-il, bleſſé. Il inſiſta, ſur-tout, ſur le chagrin qu'il reſſentoit de ce qu'on lui avoit enlevé le portrait de Dona Brianda, & les lettres où il étoit queſtion d'elle. Dom Juan le crut facilement, & le préſenta à ſa fille comme un homme qu'elle devoit bientôt épouſer. La fauſſe duègne étoit préſente à cette entrevue, mais dans un éloignement aſſez grand, & un déguiſement de nature à n'être point reconnue. Dom Pédro parut, dans cette viſite, très-empreſſé & très-amoureux; & il pouvoit l'être, parce qu'effectivement Dona Brianda étoit charmante. La Demoiſelle, de ſon côté, le trouva auſſi fort aimable; & il paroiſſoit qu'elle ſe détermineroit aiſément en ſa faveur, quoiqu'elle eut un autre amant nommé Dom Sanche.

Dès cette première entrevue, on convint qu'on alloit travailler aux articles du contrat, & qu'on ſe raſſembleroit à la huitaine pour les ſigner.

Dona Théodora ne tarda pas à s'appercevoir des dispositions où étoit Dona Brianda pour Dom Pédro, & s'occupa sérieusement à les détruire. Lorsqu'elle fut seule avec sa maîtresse, & que celle-ci lui eut fait l'éloge de son futur époux : il est vrai, lui dit-elle, Madame, que ce Cavalier est aimable, mais comme je suis née à Séville, aussi-bien que lui, il me semble l'avoir vu dans cette ville, & avoir, sur son compte, des mémoires qui ne sont point du tout à son avantage. Il passe, dans notre pays, pour un fameux libertin; &, ou je me trompe fort, ou c'est lui qui a séduit une malheureuse fille nommée Dona Elvire, dont il a eu deux enfans. Cet avis ne laissa pas que d'inquiéter Dona Brianda; elle parut très-curieuse de s'assurer de la vérité; & la duègne lui ayant recommandé le secret, s'engagea à lui en fournir les preuves. Deux jours ne se passèrent pas, qu'elle ne parût les avoir. Un paquet de lettres arriva de Séville, à l'adresse de Dom Pédro, & lui fut apporté pendant qu'il étoit chez Dona Brianda; la fausse Théodora s'en saisit, & le garda jusqu'au soir : alors le mon-

trant à sa maîtresse : ou je me trompe fort, lui dit-elle, ou nous trouverons dans ce paquet des preuves de la mauvaise conduite de votre prétendu. Elle ne pouvoit s'y tromper, car elle avoit glissé elle-même, dans le paquet, une fausse lettre, dans laquelle on reprochoit au Cavalier Sévillain, ses prétendues perfidies. Cette lettre, signée Dona Elvire de Monsalva, mit Brianda dans la plus grande fureur ; elle parut regretter si sincèrement d'avoir abandonné Dom Sanche, que sa duègne paroissant sensible à son malheur, se chargea de rappeller cet amant infortuné, & de lui faire tenir une lettre de sa maîtresse, qui lui promettoit de n'épouser jamais que lui.

Dès le lendemain, Brianda porta à Dom Juan les plaintes les plus amères, & lui en expliqua les raisons. Celui-ci n'eut rien de plus pressé que de les communiquer aux deux cousins. Dom Pédro qui n'étoit pas exempt de reproches, mais qui n'avoit pas fait ce qu'on lui imputoit, cria à la calomnie ; on lui répondit qu'il eût à confondre ses accusateurs. En attendant, la porte de Brianda

lui fut fermée, & ce fut en vain qu'il demanda à parler à la duègne Théodora. Comme il avoit oui dire que celle-ci étoit de Séville, il croyoit qu'elle pourroit aisément certifier qu'il ne méritoit pas les reproches qu'on lui faisoit sur sa conduite dans cette ville. Tout ce qu'il put tirer de la duègne (encore ce ne fut que par un avis indirect) c'est qu'il pouvoit s'adresser à Albert de Santillane, son père, qui demeuroit dans la maison voisine. L'amant infortuné s'y rendit : Albert avoit le mot, & fit d'abord les plus grandes difficultés de justifier Dom Pédro, de certifier son innocence, & de la faire assurer par sa fille. Enfin, il parut se rendre à l'offre d'un billet, portant promesse de lui payer une somme considérable, aussi-tôt après son mariage avec Dona Brianda. Dom Pédro, qui sentoit combien cette justification étoit importante pour lui, écrivit ce billet de sa main, le signa, & se crut sûr de triompher avec cette pièce ; mais c'étoit ce qui devoit le perdre. Dès le lendemain, Dom Juan & Dom Rodrigue furent engagés à se trouver dans la maison du prétendu Albert de Santillane.

Dona Victoria s'étant échappée d'auprès de Dona Brianda, s'y trouva, non plus en habit de duègne, mais vêtue & parée suivant sa condition; elle porta ses plaintes contre la perfidie de Dom Pédro, & exposa, avec sincérité, les moyens dont il s'étoit servi pour la séduire, & la promesse de mariage qu'il lui avoit faite; & comme on lui objecta qu'elle n'étoit point signée du nom de Dom Pédro, elle découvrit alors tout l'indigne procédé de celui-ci, & représentant le billet qu'il avoit fait, signé & remis à Albert, elle prouva, par la comparaison des écritures, que le même qui avoit écrit l'un, avoit aussi écrit l'autre. Dom Pédro arriva lui-même au milieu de cet éclaircissement; sa surprise & sa confusion furent d'abord extrêmes, en voyant Dona Victoria. Il ne pouvoit se justifier des trahisons qu'elle lui imputoit; il n'étoit plus question de Séville, mais du château près de Tolède, & il n'avoit rien à répliquer. Rodrigue, convaincu des torts de son cousin, l'abandonna; & celui-ci se vit forcé de demander pardon à Victoria, & de lui offrir de satisfaire à ce que l'honneur

exigeoit de lui. Dom Sanche fit valoir l'amour qui l'enflammoit depuis si long-temps pour Dona Brianda. Enfin, tout se concilia. Victoria épousa son perfide, & Dom Sanche son ingrate.

La morale que l'on doit tirer de cette Histoire, vaut bien celle des précédentes.

SIXIÈME CLASSE.

ROMANS COMIQUES ET SATYRIQUES.

CONCLUSION de l'Hiſtoire interrompue des Amoureux de Quimpercorentin, dont le commencement ſe trouve dans le Volume du 15 Janvier dernier.

Monſeigneur l'Evêque & M. l'Intendant ayant enfin quitté le château de la Préſidente & laiſſé à la ſociété la liberté de reprendre ſes amuſemens, le jeune Vertbois, qui s'étoit chargé de terminer & de conclure l'hiſtoire des Amoureux de Quimpercorentin, s'en acquitta comme l'on va voir.

Nous avons laiſſé, dit-il, le malheureux Kérenflute ſur le chemin de Marſeille à Quimper, conduit par un de ſes compatriotes, qui, pour le conſoler, lui contoit tous les malheurs de la famille de M. de Lokrenan. L'amant de Balzamie, toujours inconſolable, ne ceſſoit de s'écrier : *Ah! Dieux, c'eſt elle, c'eſt ſa tête que je vois plantée ſur les murs du ſérail de Conſtantinople.* Cependant, ils arrivent

dans leur patrie : à-peu-près à deux lieues de Quimpercorentin, le guide de Kérenflute, après l'avoir déposé en sûreté dans la maison d'un Curé de sa connoissance, part le soir, & arrive à la ville le lendemain matin, afin de prévenir les parens de son ami sur son malheur & sur son arrivée. Mais quel est l'étonnement du Quimpercorentinois, qui, lui-même, avoit quitté son pays depuis un an, quand il apprend que Mademoiselle Balzamie est en très-bonne santé chez son père, & qu'elle y est même revenue plus riche du Roussillon, ayant hérité de son oncle, le Lieutenant-de-Roi de Collioure. C'étoit donc sur une fausse opinion que Kérenflute avoit fait tant de courses en Afrique & en Turquie; ce n'étoit donc pas la tête de Balzamie qu'il avoit vue sur les murs du sérail ! Cependant, la sienne avoit tourné, & il falloit le préparer, avec grand ménagement, au bonheur qui l'attendoit; car Balzamie ayant été informée des preuves de zèle & d'attachement que lui avoit données Kérenflute, étoit très-résolue à couronner son amour dès qu'il seroit de retour de ses inutiles voyages, & ses parens n'avoient pu désapprouver ces

disposítions. Mais d'où étoit donc provenue la cruelle erreur dans laquelle étoient tombés non-seulement Kérenflute, mais toute la famille des Lakrenan? Ce n'étoit que d'un songe; & voici comment la chose étoit arrivée. Mademoiselle Balzamie étant à Collioure, sur les bords de la Méditerranée, on lui avoit proposé, comme partie de plaisir, une promenade sur cette mer, & ce projet s'exécuta de la manière la plus heureuse & la plus agréable. Une barque galamment ornée conduisit la compagnie de Collioure au port de Vendres: là, on trouva sur le rivage une tente & plusieurs cabinets de feuillage, une place préparée pour le bal, & des tables pour la colation. Lorsque l'on étoit prêt à se mettre à table, on vit sortir de derrière le cap Béarn un chebec portant pavillon d'Alger. Il avoit du canon, & en tira des bordées d'abord de fort loin, ensuite il redoubla en approchant du rivage où les Dames venoient de débarquer. Balzamie ne sçavoit d'abord trop que penser de cette visite inattendue; elle eut peur un moment, mais on la rassura bientôt, en lui disant que les Turcs qu'elle voyoit étoient fort polis

& fort galans : en effet, le chebec ayant mouillé dans le port, ceux qui en sortirent, quoique déguisés en Turcs, furent bientôt reconnus pour des Officiers de la garnison de Collioure, ayant à leur tête un jeune Marin fort aimable, qui avoit aussi voulu prendre part à la fête, & qui avoit fait faire cette manœuvre au chebec qu'il commandoit : le bâtiment étoit chargé d'un excellent supplément pour la collation déja préparée ; & après en avoir fait les honneurs aux Dames, les Turcs dansèrent avec elles jusqu'au soir. Alors, chacun retourna à la ville, & y rentra le plus heureusement du monde.

Cependant, pendant le repas, pendant le retour, & le soir même avant que de se coucher, on dit, à plusieurs reprises, que la crainte que Mademoiselle Balzamie avoit eue n'étoit pas sans fondement, & on raconta un grand nombre d'histoires que la tradition avoit conservées dans le pays, & qui tendoient à prouver que les Barbaresques avoient souvent fait des prises sur ce même rivage où l'on venoit de danser si tranquillement. Ils se cachent, disoit le Commandant du chebec, tout comme nous avons fait, der-

rière le cap Béarn, & viennent, au moment où l'on s'y attend le moins, fondre sur les troupeaux & sur les bergers du port de Vendres, qui est une plage sans défense. Il n'y a pas plus de dix ans, disoit un autre, que le Corsaire Barberousse surprit une nôce toute entière, qui se divertissoit sur ce rivage : la mariée étoit fort jolie ; elle fut conduite dans le sérail du Corsaire, dont elle fit, dit-on, le plus bel ornement : tandis qu'elle faisoit les délices de Barberousse, le mari, condamné à travailler à la terre, recevoit de grands coups de nerf de bœuf. Les réflexions que l'on faisoit sur cette histoire étoient si gaies & si plaisantes, que Madame la Lieutenante-de-Roi fut obligée d'imposer silence aux jeunes Officiers ; mais enfin, on parla tant & si long-temps ce jour-là de Barberousse, de Corsaires & d'enlevemens, que Mademoiselle Balzamie en rêva toute la nuit : elle fit même à ce sujet un songe très-suivi ; & le lendemain, jour de courier, elle écrivit à Quimpercorentin une longue lettre, dans laquelle, après avoir fait le récit de la jolie fête qui lui avoit été donnée, elle ne put s'empêcher de parler, à la fin, de son rêve.

Ce fut cette malheureuſe lettre qui, portée par l'infortuné courier dont les paquets furent pillés, déchirés & mouillés, entre Nantes & Vannes, cauſa l'alarme épouvantable qui conſterna toute la ville de Quimpercorentin. Il ne reſtoit, de toute la relation, que la fin & le récit du ſonge, que l'on prit pour une aventure véritable : le reſte étoit abſolument déchiré ou inliſible. Ce cruel mal-entendu fit partir le malheureux Kérenflute : prévenu du déſaſtre imaginaire de ſa maîtreſſe, il avoit cru entendre parler d'elle à Alger, où heureuſement, depuis longtemps, nulles Demoiſelles Françoiſes n'avoient été tranſportées. Le nom d'une Italienne, nommée Bolzani, l'avoit trompé. Arrivé à Conſtantinople, il avoit encore été abuſé par la reſſemblance du nom d'une jeune Grecque, nommée Alzamire, qui, ayant voulu faire la difficile vis-à-vis du Grand-Seigneur, avoit eu la tête coupée. Il eſt bien facile de ſe tromper aux traits d'une beauté réduite en un auſſi triſte état, ſur-tout quand on eſt prévenu d'une fauſſe idée. Environ quinze jours après la fatale lettre reçue, il en vint d'autres de Mademoiſelle Balzamie,

qui rassurèrent sa famille ; mais Kérenflute, emporté par son zèle, étoit alors déja parti, & depuis ce moment on n'avoit plus sçu où le prendre pour le tranquilliser.

Cependant, après que Balzamie eut passé quelques mois avec beaucoup d'agrément à Collioure, rendant aimable & chère à toute la garnison la maison du Lieutenant-de-Roi, l'oncle mourut, la fit son héritiere ; & sa tante, après avoir arrangé ses affaires, se retira à Quimper, prête à assurer à sa nièce tout le bien qui lui restoit.

Nous avons déja dit que Mademoiselle Balzamie, ayant appris tout ce que son amant avoit entrepris pour elle, attendoit, avec impatience, l'occasion de le tranquilliser à son sujet, & même de le rendre heureux. Elle ne l'attendit pas bien long-temps ; mais l'état de Kérenflute ne permettoit pas de lui annoncer, sans précaution, ce bonheur inespéré. On le prépara, tout doucement, à douter de ce qu'il avoit vu ; ensuite, à espérer de trouver un sort plus doux ; puis on lui déclara qu'il pouvoit être tranquille ; enfin, on lui annonça qu'il alloit être heureux.

Il revit Balzamie, & peu s'en fallut qu'il ne devînt fou de satisfaction, comme il l'avoit été de désespoir. L'hymen pouvoit seul faire cesser son délire; ce moyen fut employé, & réussit.

Oui, disoit Kérenflute, se ressouvenant de ce que son compatriote lui avoit conté dans son voyage de Marseille à Quimper, je suis heureux; mais le reste de la famille de M. de Lokrenan, son autre fille, ses nièces, mes amis, que j'en ai vu amoureux, sont toujours plongés dans le désespoir. Point du tout, lui répondit-on; tout le monde est content à Quimpercorentin : Mademoiselle Gabrielle est ici, de retour d'Espagne, avec son cher du Courcy, maintenant son époux : des deux nièces, l'une est revenue de Calabre avec Saint-Léon, qui n'est point Capucin; Mademoiselle Aline vient même d'arriver des Indes avec l'aimable Sainval. Corbleu, dit Kérenflute, vous me feriez trois fois devenir fou : comment cela peut-il être, après ce que j'ai entendu? Vous n'en douterez plus quand vous m'aurez écouté, lui répondit-on.

Si les inquiétudes que l'on eut pour

Mademoiſelle Balzamie provenoient d'un ſonge, celles que l'on conçut pour Mademoiſelle Gabrielle n'étoient fondées que ſur la repréſentation d'une Tragédie. Arrivée à Cadix, les parens qu'elle avoit dans cette ville formèrent le projet de la marier à un vieux Commerçant, qui avoit apporté du Pérou de grandes richeſſes. Elle n'oſa leur réſiſter, ſentant que d'un côté, cette alliance pouvoit lui procurer une immenſe fortune, & que, de l'autre, l'âge & les infirmités de ſon futur devoient lui faire eſpérer qu'elle en jouiroit bientôt en pleine liberté. Elle épouſa donc le Péruvien, & ſon mariage ne fut pas ſi-tôt terminé, que du Courcy arriva. Malgré la jalouſie du Négociant, il trouva le moyen de parler à Gabrielle, & de lui faire quelques tendres reproches ; l'aimable Bretonne ne lui en ſçut pas mauvais gré, mais elle lui conſeilla de ne pas ſe haſarder davantage à pénétrer dans ſa maiſon : craignez tout, lui dit-elle, des maris de cette nation-ci : les préſomptueux François ont quelquefois éprouvé de terribles effets de leur cruelle vengeance ; je m'intéreſſe à vos jours, con-

ſervez-les pour moi ; dans des temps plus heureux, &c.... Gabrielle fut confirmée dans ſes craintes en aſſiſtant à la repréſentation d'un Drame écrit en Eſpagnol, que l'on diſoit traduit du François, mais que l'amante de du Courcy croyoit être originairement Eſpagnol, le caractère atroce du jaloux lui paroiſſant plus analogue à la nation chez laquelle elle ſe trouvoit, qu'à la façon de penſer des amans & des maris François. L'Héroïne de ce Drame s'appelloit Gabrielle comme elle ; & dans la cataſtrophe effrayante de cette révoltante Tragédie, on faiſoit manger à l'amante le cœur de ſon malheureux amant, qui s'appelloit Couci, & que l'on avoit traduit, en Eſpagnol, *da Courci*.

Du Courcy aſſiſtoit à la repréſentation de cette Pièce, & étoit placé à l'autre côté de la ſalle, en face de ſon amante. Gabrielle étoit avec ſon mari & une autre femme, dans une des premières loges. Dès qu'elle entendit prononcer des noms ſi ſemblables à ceux qui lui étoient les plus chers, elle commença à ſe troubler ; l'intérêt augmentant à meſure que l'intrigue du Drame ſe développoit, & la Pièce étant d'autant mieux jouée, qu'il en

coûte peu à une Actrice Espagnole pour faire l'amante passionnée, & à un Acteur de cette nation pour faire le mari jaloux, Gabrielle fondit en larmes ; enfin le dénouement, dans lequel sur-tout le nom de Courcy étoit répété souvent, acheva de lui faire perdre toute contenance ; elle éclata en sanglots, elle s'évanouit, & on l'emporta chez elle presque sans connoissance.

Ce fut le lendemain de cette aventure qu'elle écrivit à Quimpercorentin ; & sa lettre, à laquelle arriva le même accident qu'à celle de Balzamie, produisit un mal-entendu de la même conséquence pour la famille de Lokrenan ; mais il s'en fallut bien que cette scène produisît en Espagne d'aussi fâcheux effets. Quelques mauvaises langues firent bien, là-dessus, des réflexions malignes, sur-tout les François, qui sçavoient que du Courcy lui avoit autrefois fait la cour dans son pays ; mais le mari, ou ne pensa pas à s'en fâcher, ou n'en eut pas le temps ; car, peu après, il tomba sérieusement malade, & mourut. La jeune veuve, devenue puissamment riche, mit ordre à ses affaires, en quoi du Courcy l'aida beaucoup ; elle fit

passer en France ses meilleurs effets, & y repassa enfin elle-même. Du Courcy la suivit de près : l'année de son deuil étoit expirée, & elle venoit d'épouser en secondes noces son premier amant, lorsque Kérenflute revit les murs chéris de sa patrie.

Les aventures de Mademoiselle Adélaïde n'étoient pas, à beaucoup près, aussi simples que celles de ses deux cousines : c'étoit très-réellement qu'il lui étoit arrivé des choses fort extraordinaires. Elle avoit été forcée par son père à le suivre en Calabre, où il lui avoit fait épouser, par menace, par violence, & sans toutes les formalités nécessaires, un très-riche, mais très-vilain Calabrois de Régio. Son père retourna à Livourne aussitôt qu'il lui eut procuré ce funeste établissement, & la laissa en proie à son maussade époux. Elle en étoit déja tombée malade de chagrin ; & n'osant expliquer toutes les raisons qu'elle avoit de s'affliger, elle se plaignoit, sur-tout, de ce qu'elle n'avoit pas seulement un Confesseur avec qui elle pût s'expliquer. On lui auroit volontiers donné cette satisfaction, s'il y avoit eu quelques Religieux François dans le

pays; mais depuis long-temps on n'en avoit point vu à Régio, lorsque tout-à-coup on apprit qu'il y étoit arrivé un Capucin Bas-Breton, qui devoit y séjourner quelque temps, avant que de se rendre dans les Missions du Levant. Le mari, pénétré de toute l'estime & de la confiance que méritent & qu'obtiennent, par toute la Catholicité, les Religieux d'un ordre aussi austère, présenta aussi-tôt lui-même à sa femme le P. Guignolet de Concarneau, qu'elle reçut avec satisfaction. C'étoit l'amoureux Saint-Léon, qui, sous la barbe & le froc, venoit lui donner des preuves de son zèle & de sa tendresse. Ce ne fut que lorsqu'on les eut laissé seuls, qu'elle le reconnut. Dieu sçait avec quelle joie & quelle sensibilité elle lui reprocha son imprudence, & parut craindre pour ses jours. Saint-Léon l'assura qu'il avoit pris le moyen le plus sûr pour être à couvert du soupçon & de la jalousie, & bientôt il ne fut plus question, entr'eux, que de se concerter, pour soustraire à la tyrannie de son époux la tendre & malheureuse Adélaïde. Rien n'étoit si difficile: aussi les moyens dont les deux amans demeurèrent d'accord furent-ils singu-

liers. Il fut convenu qu'Adélaïde contreferoit la morte, & la scène fut arrangée en conséquence. L'épouse du Calabrois, quoique plus satisfaite & mieux portante depuis qu'elle avoit retrouvé son cher Saint-Léon, fit croire que sa maladie augmentoit : un Médecin, gagné par l'argent du faux Capucin, certifia le danger; bientôt le prétendu Père Guignolet ne la quitta plus, & tout s'arrangea si bien, qu'on crut la voir expirer. Elle demanda d'être enterrée dans le Couvent des Capucins de Régio, & elle le fut avec beaucoup de magnificence ; les cérémonies en furent si heureusement arrangées par Saint-Léon, suivant, disoit-il, les intentions de la défunte, que la nuit même qui suivit le jour où elle fut déposée dans le caveau, elle en fut retirée, & transportée très-secrettement dans la cellule du Père Guignolet. Après qu'elle se fut reposée quelques jours dans cet asyle sacré & inviolable, le Missionnaire Bas-Breton annonça qu'il alloit partir pour la Sicile, pour se rendre dans le Levant. Un bâtiment le transporta à Messine, avec un jeune petit Frère qui lui servit de compagnon : on devine que c'étoit son aimable

compatriote. Au lieu de passer de Sicile en Turquie, ils passèrent de Messine à Naples & de Naples à Rome, toujours sous le même déguisement.

Dans cette Capitale du Monde Chrétien, Saint-Léon trouva des protections: il les employa pour obtenir deux graces, considérables, mais toutes deux fondées en justice, vu les conjonctures dans lesquelles Adélaïde & lui s'étoient trouvés. La Demoiselle, après s'être retirée dans un Couvent de Religieuses, demanda que son mariage avec le Calabrois fût déclaré nul, ayant été contracté par violence, ajoutant que les formalités les plus essentielles y manquoient absolument; & Saint-Léon demandoit d'être relevé de l'excommunication qu'il avoit encourue pour avoir endossé l'habit de Saint-François sans avoir droit de le porter; avoir fabriqué une fausse obédience du Général des Capucins pour se rendre à Régio, & enfin, avoir favorisé, de la façon dont nous l'avons raconté, l'évasion de sa compatriote.

La cause de la Demoiselle parut beaucoup plus juste que celle de l'Officier; les raisons d'Adélaïde étoient, en elles-mê-

mes, très-bonnes, & il ne s'agissoit que de vérifier les faits : on écrivit sur les lieux pour avoir des informations. Mais l'affaire de Saint-Léon parut infiniment plus grave. On vouloit absolument qu'il restât Capucin, pour l'avoir contrefait. Ce n'étoit point du tout son compte : il fallut qu'il se donnât beaucoup de mouvemens pour empêcher que ce jugement rigoureux n'eût son effet. Ce fut pendant qu'il couroit pour cette affaire, qu'en passant dans un village de Lombardie, il rencontra le marchand de fil de Quimper, dont ceux qui ont commencé cette histoire vous ont parlé. Comme il portoit toujours l'habit de Capucin, il fut obligé de prêcher le panégyrique du Patron de cette Paroisse, par une circonstance tout-à-fait singulière. Il étoit arrivé justement à l'heure du dîner chez le Curé, qui régaloit ce jour-là ses confrères du canton, parce que c'étoit la fête du village : le prétendu Père Guignolet y fit fort bonne chère. Après le dîner, le Curé devoit prêcher le panégyrique de son Patron ; mais il se trouva hors d'état de remplir cette brillante fonction, & le Capucin fut chargé de le remplacer. Il sentit qu'il auroit mau-

vaise grace de refuser, n'ayant pas refusé de prendre sa part au repas; mais ne connoissant pas trop le Saint dont il parloit, il cria beaucoup, de manière qu'on ne put pas trop entendre ce qu'il vouloit dire; il gesticula avec la même véhémence, & enfin remplit sa tâche, à la grande satisfaction des Curés, & même à l'édification des Paroissiens.

Enfin Saint-Léon vint à bout d'obtenir son pardon, & la liberté de n'être pas Capucin. Pendant ce temps, on apprit que le Calabrois, prétendu mari d'Adelaïde, étoit mort : d'un autre côté, son père mourut aussi; & la fille ayant recueilli la succession, & étant libre & riche, épousa Saint-Léon, qui, renonçant également au métier des armes & au froc, ramena en triomphe, dans Quimpercorentin, celle qu'il méritoit de posséder, après lui avoir donné des preuves d'amour si extraordinaires.

Il ne restoit plus à rassurer l'infortuné Kérenflute que sur le sort de la charmante Aline & de son amant Sainval. On l'assura qu'ils étoient revenus de Pondichéry à Quimpercorentin contens com-

me des Rois, mais sans avoir jamais régné autrement que sur le cœur l'un de l'autre; de-là il étoit aisé de conclure que la relation qui avoit couru de leurs aventures, n'étoit qu'un pur Roman & une véritable fiction. Mais comment se pouvoit-il faire que l'on eût rencontré si juste, & que le nom d'Aline, celui de Sainval, la description de la petite maison de campagne de M. de Lokrenan, que tout cela fût si conforme à la relation imprimée, qu'il falloit être sorcier, ou être de Quimpercorentin, pour avoir fait cadrer tout cela si merveilleusement. Oh! voici le mot de l'énigme. Un jeune Officier de Dragons, plein d'esprit & de vivacité, avoit passé, avec sa compagnie, deux ans entiers en quartier auprès de Quimpercorentin. Pendant le séjour assez long qu'il y avoit fait, comme il avoit fréquenté la meilleure compagnie du canton, il avoit beaucoup vécu avec la famille des Lokrenan, & avoit fait sa cour, sur-tout, à Mademoiselle Aline. Il avoit été nombre de fois à la petite maison où elle faisoit du beurre, & l'avoit aidée dans ce travail rustique: l'idée lui en étoit restée très-bien gravée dans la mémoire. Il quitta la Bretagne

à-peu-près dans le même temps qu'Aline partit pour les Indes, & ne fut pas plutôt arrivé à Paris, qu'ayant été admis dans une société de jolies femmes, elles l'engagèrent à composer, pour leur amusement, quelque conte agréable & intéressant; il imagina celui de la Reine de Golconde. Les noms d'Aline & de Sainval & les détails de la petite maison de Quimper s'étant présentés à son imagination, il en fit usage; &, comme on l'a déja dit, ce qui ne passa alors à Paris que pour un conte charmant, fut regardé à Quimper comme une nouvelle, qui, si elle méritoit confirmation dans quelques-unes de ses circonstances, avoit du moins un grand fonds de vérité, & étoit tout-à-fait vraisemblable. Il n'y avoit pas cependant un mot de vrai. Aline étoit arrivée à Pondichéry, chez son oncle; & Sainval, de son côté, étoit heureusement parvenu dans cette ville des Indes. La nièce avoit si bien réussi à captiver la bienveillance du vieux Négociant, que celui-ci lui avoit promis de lui assurer tout son bien en la mariant. Sainval s'étoit présenté pour l'épouser; & comme c'étoit un bon sujet & un

jeune homme fort aimable, l'oncle l'avoit agréé. Un an après, ils étoient tous deux repartis pour aller jouir de leur fortune à Quimpercorentin. Il faut convenir qu'il n'y a guere d'hiſtoire plus heureuſe, plus ſimple, & moins romaneſque que celle-là.

Heureux habitans de Quimpercorentin, que votre ſort eſt beau ! Vous n'avez que de fauſſes alarmes, tandis que tant d'autres éprouvent des maux véritables. J'applaudis à votre bonheur, & j'en ſouhaite autant à ceux qui m'écoutent.

C'eſt ainſi que M. de Vertbois acheva & conclut l'hiſtoire des Amoureux de Quimpercorentin. Madame la Préſidente & ſa compagnie applaudirent à ce dénouement ; & ſi quelques critiques oſèrent dire qu'il y avoit peu de vraiſemblance dans la façon dont les huit Héros & Héroïnes de cette hiſtoire ſe tirèrent d'embarras, les plus juſtes convinrent que les loix qu'on lui avoit impoſées étoient très-dures & très-difficiles à exécuter, & que la magie & les cataſtrophes lui étant interdites, il ne pouvoit guère s'en tirer autrement.

Nous eſpérons que nos Lecteurs ſeront

aussi indulgens pour nous, que la compagnie du château de Saint-Marcel le fut pour M. de Vertbois; mais, quoi qu'il en soit, puisque nous avons commencé à rendre compte des amusemens de ce château, continuons à dire à quoi cette compagnie s'occupa pendant le reste de l'automne.

Madame la Présidente convint que le jeu de l'histoire interrompue étoit de trop difficile exécution pour être souvent répété, qu'il valoit mieux que chacun de la compagnie fournît son contingent & remplît une tâche quelconque, mais entière & complette, sans en excepter M. le Président. Comme cet arrangement fut proposé avant le souper, celui-ci, qui l'entendit, se récria beaucoup sur ce que l'on exigeoit de lui; mais enfin, par réflexion : eh! mais vraiment, dit-il, j'ai votre affaire. Dès l'année dernière, j'ai apporté ici un extrait que feu mon père avoit composé, des questions les plus curieuses & des causes les plus intéressantes qu'il avoit entendu agiter au Palais. Il y a long-temps que je n'ai lu ce recueil; mais je me souviens d'y avoir trouvé des faits très-singuliers, & que

j'ai quelquefois entendu conter comme de vrais Romans. J'ai prêté ce manuscrit à M. de Vertbois, & il peut vous dire s'il n'y a pas là-dedans de quoi payer le tribut d'histoires que vous exigez de moi : après tout, ce sont des fruits de mon jardin, & c'est tout ce que je peux vous offrir.

Vertbois prit aussi-tôt la parole, & dit qu'il avoit lu le manuscrit de M. le Président, & que parmi plusieurs questions de droits, intéressantes pour les gens du métier, mais dont l'examen ne pouvoit pas amuser les Dames, il avoit trouvé quelques causes dont les faits, véritablement romanesques par leurs circonstances, & cependant constatés vrais, pouvoient attacher & toucher; qu'il avoit, entr'autres, retenu quatre de ces histoires, qui avoient bien dû, dans leur temps, occuper le Public, & dont cependant il n'étoit point fait mention dans les Recueils de Causes célèbres & de Plaidoyers intéressans déja connus dans le monde, & que si ces Dames vouloient, il les leur conteroit après le souper, à l'acquit de la dette de M. le Président. On y consentit.

Après souper, M. de Vertbois prit donc la parole, en disant :

Faits de Causes intéressantes, sans être célèbres.

Première Cause. *Les Enfans confondus.*

» M. de Brécourt, jeune homme riche & de bonne famille, se trouva, pour ainsi dire, forcé par ses parens à épouser une Demoiselle très-bien née, très-raisonnable & assez bien faite, mais dont la figure n'étoit pas fort agréable, & dont il sentoit qu'il ne seroit jamais amoureux. Sa prévention étoit d'autant plus fondée, qu'il étoit, depuis deux ans, attaché à une fille à talens très-aimable & très-séduisante. Il crut ne devoir pas rompre avec celle-ci, en prenant des engagemens sacrés avec l'autre. Il prit ses mesures de façon que tout s'arrangea avec décence & mystère; & pendant près d'un an, on ne le connoissoit que pour un très-bon mari, sur la Paroisse de Saint Sulpice, tandis

qu'il rendoit des visites journalières dans une rue assez écartée de la Paroisse de Saint Roch. Ce manége duroit depuis quelque temps, lorsque tout-à-la-fois, dans l'un & dans l'autre des deux ménages, on lui apprit que l'on étoit assuré de donner bientôt des preuves de fécondité. Il en parut fort aise, & s'assura de la même sage-femme, qui étoit en réputation d'habileté, & qui, accoutumée au secret, lui promit de conduire ces deux affaires avec autant d'attention que de prudence & d'adresse. Cependant les deux enfantemens n'eurent pas un égal succès. La Demoiselle du quartier du Palais-Royal accoucha la première, & eut une couche si malheureuse, que, quoique son enfant, qui étoit un garçon, se portât bien, on prévit que les jours de la mère alloient finir. Elle mourut, en effet, entre les bras de son amant, qu'elle assura, jusqu'à son dernier soupir, de la plus vive tendresse, lui recommandant l'enfant qu'elle lui laissoit, comme en étant le fruit & le gage. Brécourt, pénétré d'un spectacle si attendrissant, lui promit & lui jura, par son honneur,

neur & par tout ce qu'il y a de plus sacré, de reconnoître son fils, d'en avoir soin comme de ses enfans légitimes, & de le faire élever de façon qu'il n'y eût entr'eux aucune différence. En effet, il le fit baptiser sous son nom & celui de la mère; & la sage-femme qui présida à sa naissance, le mit en nourrice; après quoi, elle n'eut plus qu'à se livrer à de nouveaux soins pour l'accouchement de Madame de Brécourt. Celui-ci fut heureux de tous points; elle mit aussi au monde un garçon, & sa santé n'en fut point altérée. Ce fils légitime fut baptisé sous le nom de ses parens, & avec l'éclat dû à sa naissance. La sage-femme pourvut encore à la nourrice de celui-ci; mais les enfans ne restèrent pas longtemps entre les mains de leurs premières nourrices : bientôt elles se trouvèrent manquer de lait, & l'air de la ville paroissant contraire à la santé des nourrissons, on jugea qu'il falloit les envoyer à la campagne. La sage-femme présida encore à cet arrangement; & ce fut alors que Brécourt se souvenant de la parole qu'il avoit donnée à sa maîtresse, & se faisant un devoir de la remplir fidèlement,

convint avec la ſage-femme de ſi bien confondre ces deux petits enfans (qui ſe reſſembloient fort) qu'on ne pût plus les reconnoître, & que le père ni la ſage-femme même, ne puſſent plus, par la ſuite, les diſtinguer, quand même ils en auroient envie. Leurs langes, leurs robes, leurs ajuſtemens étoient tout pareils; leurs berceaux tout ſemblables. On les conduiſit tous deux dans le village de Pantin, chez deux payſannes différentes, auxquelles on dit ſimplement qu'elles nourriſſoient l'enfant de M. de Brécourt, ſans leur expliquer quel étoit le bâtard ou le légitime. On amena bien quelquefois à Madame de Brécourt un de ces enfans, mais il n'étoit point certain que ce fût ſon fils qu'on lui montrât. Quelques mois après, la ſage-femme quitta Paris & la France, pour aller s'établir dans une Cour du Nord, où ſa réputation l'avoit fait appeler; & les enfans n'avoient guères plus d'un an lorſque Brécourt tomba dangereuſement malade. Au lit de la mort, il déclara dans le plus grand détail tout ce que l'on vient d'expoſer, & avoua que le motif qui l'avoit engagé à confondre ces deux créatures,

étoit de leur assurer une éducation égale. On lui remontra cependant, qu'il ne devoit pas confondre le bâtard avec le légitime; il en convint : mais il n'étoit plus le maître lui-même de les distinguer, & il mourut laissant les choses dans cette incertitude.

Madame de Brécourt, dont les bons sentimens, l'honnêteté & la raison étoient extrêmes, s'affligea non-seulement de la mort de son époux, mais encore de l'éclaircissement imparfait dont cette perte étoit accompagnée. Cependant, avant qu'on eût éclairci une question aussi embrouillée, elle retira les deux enfans chez elle, & les éleva l'un & l'autre avec le même soin. Ils ressembloient tous deux à feu M. de Brécourt; mais on ne retrouvoit, ni dans l'un, ni dans l'autre, les traits de Madame de Brécourt. L'un étoit vif, fier, impétueux, disposé à la colère, ayant d'ailleurs de l'esprit & des graces; l'autre, doux, tendre, raisonnable, & d'une figure qui prévenoit en sa faveur. On leur fit prendre à l'un & à l'autre, dans la suite, le parti des armes; mais le plus vif voulut absolument entrer dans un de ces corps tou-

jours en activité qui, changeant souvent de garnison, fournissent à ceux qui y sont placés plus d'occasions de s'exercer au métier des armes : l'autre entra dans un de ces corps de la Maison du Roi, qui font leur service sans trop s'éloigner de la Capitale, & sont par-là plus à portée de remplir leurs devoirs de famille & ceux de la société. Ils sentoient l'un & l'autre l'obligation qu'ils avoient à la femme respectable qui leur avoit donné l'éducation, & à laquelle l'un des deux devoit la naissance; mais ils rempliſſoient ce devoir chacun à leur manière. L'un éclatoit en reproches, lorsque Madame de Brécourt paroissoit faire plus de cas de l'esprit doux & pacifique de son frère; il se croyoit légitime, sur le fondement que c'étoit lui qu'on amenoit quelquefois de Pantin pendant la première année de leur âge; il voulut même intenter un procès à son frère sur d'aussi légers indices; mais cette affaire entamée sans pouvoir être éclaircie, fit beaucoup de bruit dans le monde, & beaucoup de chagrin à Madame de Brécourt, & ne put cependant être décidée. La vieille sage-femme, revenue de Russie à Paris,

ne put qu'augmenter l'embarras, en ne préſentant que des ſouvenirs très-confus. Le témoignage des deux nourrices ne fut pas plus déciſif : ſur ces entrefaites, l'Officier de Dragons étoit parti pour ſa garniſon, & le Mouſquetaire étoit reſté à Paris, veillant ſans ceſſe auprès de leur tendre & malheureuſe mère, lorſque ce dernier apprit que ſon frère avoit été tué à la ſuite d'une querelle que ſon caractère bouillant lui avoit ſuſcitée ; il s'étoit battu, & avoit ſuccombé : on le pleura, & ce procès ſi embarraſſant en demeura-là, Madame de Brécourt ne voulant pas qu'il fût ſuivi. Elle reconnut pour ſon fils celui qui, par des ſoins aſſidus & un caractère ſemblable au ſien, lui avoit prouvé qu'il l'étoit ou méritoit de l'être. Les collatéraux même de M. de Brécourt, rendant juſtice à l'honnêteté & à la ſageſſe de ſa conduite, promirent de ne lui rien diſputer de l'héritage de ſon père, & il vécut long-temps, rempliſſant fidèlement les devoirs de ſon état, & ceux que ſa naiſſance ou la reconnoiſſance lui impoſoit.

Seconde Cauſe. *Le Billet de Lotterie.*

Brémont, jeune homme de dix-huit ans, né à Lyon, ayant montré quelque goût & quelque talent pour le Barreau, avoit été, au ſortir de ſes études, envoyé à Paris par ſes parens, pour étudier en Droit. Réduit à une penſion modique qu'ils lui faiſoient, il avoit pris un petit logement dans le quartier des écoles, & y vivoit comme tous les jeunes gens qu'on envoie ainſi, ſur leur bonne foi, dans la Capitale, c'eſt-à-dire, dans la ſociété de quelques compatriotes & camarades d'études; & du reſte, entièrement abandonné à lui-même.

Un ſoir d'hiver qu'il avoit été à la Comédie avec ſes amis, l'un d'eux, au ſortir du ſpectacle, lui propoſa, ainſi qu'à quelques autres, de ſouper enſemble. La partie fut acceptée; on s'amuſa juſques aſſez avant dans la nuit, & il étoit une heure du matin quand on ſe ſépara. Il faiſoit un temps horrible, du vent, de la neige; les convives ſe retirant chacun de ſon côté, ne ſongèrent qu'à gagner promptement leur logis. Brémont n'étoit plus qu'à quelque diſtance du ſien, quand il

entendit une voix plaintive qui imploroit du secours. Il s'approcha, autant par curiosité que par compassion, & à la lueur des lanternes, il apperçut une jeune fille très-jolie, qui trembloit & sanglottoit, appuyée contre une boutique fermée. Elle parut effrayée, quand elle vit quelqu'un s'avancer vers elle; mais Brémont l'ayant assurée, l'acosta, & lui demanda qui elle étoit, & par quel accident elle se trouvoit ainsi exposée dans la rue à une pareille heure. » Monsieur, dit-elle, mon » maître vient de me renvoyer. Je suis » de Normandie, & je me nomme Javot- » te. J'ai ici une de mes cousines qui est » femme-de-chambre; elle m'a fait venir » de mon pays il y a deux mois, & m'a » placée chez un gros marchand de livres » qui demeure dans cette maison-là vis- » à-vis. C'est un bien bon maître, mais sa » femme est la maîtresse la plus difficile à » servir, & d'une jalousie horrible. Elle » a fait ce soir à son mari une scène épou- » vantable, à propos de rien; & com- » me j'ai paru vouloir prendre le parti » de Monsieur, Madame m'a battue, & » vient de me mettre à la porte. Vous » avez, ajouta-t-elle, l'air d'un honnête

» homme; ayez pitié de moi; vous voyez » le temps qu'il fait; je ſuis tranſie de » froid, & je meurs de peur; laiſſez-moi » entrer chez vous par compaſſion, pour » paſſer la nuit; je veillerai auprès de » votre femme, ſi vous ſouhaitez; je ne » vous demande aſyle que juſqu'à de- » main; dès qu'il ſera jour, j'irai chez » ma couſine ».

Ce diſcours naïf, cette ſimplicité vertueuſe, intéreſſa Brémont; il prit Javotte par-deſſous le bras, & la conduiſit chez lui, en lui offrant un lit. Ce lit étoit le ſien, il n'en avoit point d'autre; mais il n'avoit eu garde de le dire d'abord, & la pauvre fille ne pouvoit plus le refuſer quand elle s'en apperçut. Il employa, d'ailleurs, tant de careſſes & tant de ſoins pour la conſoler, qu'elle oublia, du moins pendant quelques inſtans, ſon malheur. On ne ſçait juſqu'où elle porta la reconnoiſſance; ce qu'il y a de certain, c'eſt que le jeune homme lui promit un gros écu, & que le lendemain, quand il fallut ſe ſéparer, ſoit qu'il ne pût, ſoit qu'il ne voulut pas acquitter ſa parole, il dit qu'il n'avoit pas d'argent comptant; mais par manière de dédom-

magement, il lui donna un billet de loterie qui étoit sur sa cheminée. La malheureuse fille trompée, sortit en pleurant, & se rendit chez sa cousine, où elle attendit bien chagrine qu'on lui trouvât une autre maison. Ce fut chez un Orfèvre, dont la boutique étoit sur le quai, près du Palais, qu'elle eut le bonheur d'être placée.

Dans cet intervalle, la loterie se tira, & le billet qu'avoit reçu Javote, fut précisément celui qui gagna le gros lot. Brémont, en le donnant, n'avoit cru donner qu'un papier inutile, tant les chances sont rares à ces sortes de jeux. Cependant, comme il avoit retenu le numéro, il eut la curiosité un jour d'entrer dans un Bureau pour consulter la liste. On concevra aisément qu'elle fut sa surprise, quand il vit son billet gagner 20,000 livres. Il fit aussi-tôt opposition au paiement, entre les mains du Buraliste; il donna son adresse, déclarant que le billet gagnant étoit à lui, & qu'on le lui avoit volé; & comme il avoit reconnu Javotte sur la porte de la boutique de l'Orfèvre, dès le lendemain il la fit assigner en restitution.

Celle-ci, jusques-là, n'avoit pas fait d'attention au billet. Cependant elle l'avoit gardé à tout hasard, & ce fut ainsi qu'elle apprit sa bonne fortune. Elle alla montrer l'assignation à sa cousine, qui la mena aussi-tôt chez un Avocat auquel elle conta naïvement tous les détails de son aventure. Le procès fut entamé; l'on plaida même contradictoirement. Brémont prétendoit que les 20,000 livres lui devoient être rendues, parce que jamais il n'avoit eu intention de donner une si grosse somme; ni même la fille celle d'y prétendre. Elle s'étoit contentée d'un gros écu, disoit-il, & je consens à le donner. L'Avocat de Javotte soutenoit que Brémont étoit un malhonnête homme, premièrement, pour avoir manqué à sa parole, & ensuite pour avoir accusé de vol une fille innocente. Quant au billet, il avançoit que le jeune homme, en le donnant, l'avoit donné avec toutes ses chances & hasards; & que puisqu'il avoit eu assez peu de probité pour donner un billet de vingt-quatre sols, au lieu d'un écu de six livres qu'il avoit promis, il n'étoit plus recevable à demander ce billet quand il valloit 20,000 livres.

Mais enfin l'affaire s'accommoda. Le Rapporteur qui étoit un Magiſtrat intègre, concluant, & de tout point reſpectable, s'entremit entre les Plaidans ; & il engagea Brémont à épouſer la jeune perſonne, à condition que le billet lui ſerviroit de dot. Ils ſe marièrent dès qu'ils purent avoir chacun le conſentement de leurs parens ; & Brémont s'étant fait recevoir Avocat, retourna à Lyon, où il exerça ſon talent avec diſtinction, & ſur des cauſes quelquefois plus honnêtes à entreprendre, & ordinairement moins délicates à juger que cette affaire-ci.

Troisième Cause. *Le Legs fait par erreur.*

Un étranger d'une grande naissance, fort riche, maître de son bien, & qui avoit entrepris de parcourir l'Europe, venoit d'entrer en France, après avoir visité l'Italie. Il avoit débarqué à Marseille, & se rendoit à Paris; mais se trouvant fatigué de la route, il se proposa de rester quelque temps à Lyon, pour voir à loisir cette grande ville si renommée dans l'Europe par l'industrie de ses habitans & la beauté de ses ouvrages. L'hôtellerie où il étoit descendu, étoit occupée par une Provençale d'environ 25 ans, veuve depuis trois mois. Les traits de son visage n'étoient pas agréables, mais elle étoit très-bien faite, & avoit la peau très-douce & très-fraîche. Elle eût pu prendre aisément un second époux, mais elle avoit eu tant à souffrir avec le premier, que dans la crainte d'en trouver encore un qui lui ressemblât, elle avoit pris le parti de gouverner elle-même sa maison, qui étoit belle & très-fréquentée par les voyageurs. Pour avoir quelqu'un qui lui tînt compagnie, autant que pour être aidée dans les détails

de son état, elle avoit fait venir auprès d'elle une nièce âgée de 18 ans, de la plus jolie figure & de la physionomie la plus intéressante; d'ailleurs ayant, du côté de la taille & de la fraîcheur, les mêmes avantages que sa tante. Dès que l'étranger eut vu Nanette, il oublia tout ce qui pouvoit l'amuser à Lyon, pour ne songer plus qu'à elle. Cependant, comme il ne pouvoit guères filer une passion, il crut, pour ne pas perdre de temps, devoir employer un langage que les personnes de l'état de la petite nièce sont sujettes à entendre, & auquel la plupart répondent; il lui fit donc, en peu de mots, sa déclaration, & lui offrit 25 louis, si elle vouloit lui promettre de se rendre la nuit dans sa chambre. La jeune personne étoit honnête & bien élevée; elle se retira en rougissant, sans répondre un seul mot; & alla, du même pas, conter son aventure à sa tante, qui loua beaucoup sa conduite, & l'exhorta à continuer d'être toujours sage. L'étranger enflammé par la résistance, & croyant que ses offres n'avoient été rejettées que parce qu'elles étoient insuffisantes, les doubla le lendemain, & offrit 50 louis.

Le jour ſuivant il alla juſqu'à 100. Pour le coup, ſi la vertu de la nièce, fut toujours la même, celle de la tante fut ébranlée. Ce tor l'éblouit; & changeant alors de morale, elle engagea Nanette à feindre de céder, d'accorder un rendez-vous, ſe chargeant elle-même enſuite du dénouement de l'aventure. Le projet fut exécuté, la nièce donna parole; & l'on ſe doute bien que ce fut la tante qui ſe rendit ſans lumière dans la chambre, & reçut les 100 louis de l'étranger. Il fut abuſé parfaitement, & rien n'éclata.

Quelques jours après il tomba malade; les Médécins appellés annoncèrent une fièvre maligne, avec les ſymptômes les plus dangereux, alors le jeune Seigneur mit ordre à ſes affaires; & trouvant dans ſon porte-feuille pour deux mille louis de lettres-de-change, il les légua, par ſon teſtament, à Nanette, tant pour la récompenſer de la complaiſance qu'elle avoit eue pour lui, que pour dédommagement des ſuites que cette complaiſance pourroit avoir. Il mourut quelques jours après. On fit l'ouverture du teſtament; mais l'avide tante ayant entendu l'article du legs qui concernoit ſa nièce, s'op-

posa à ce qu'il fût délivré, & le réclama pour elle-même, comme l'ayant véritablement gagné, & étant seule en droit de justifier les soupçons du voyageur.

Ce singulier procès fut porté aux Tribunaux; le Public s'en occupa longtemps, chacun selon sa manière de voir, prenant parti pour ou contre l'hôtesse. Le texte est formel, disoient les uns; à qui l'étranger a-t-il fait sa donation? N'est-ce pas à celle à qui il a fait courir le risque d'être mère? Le nom n'y fait rien, on ne peut pas se tromper à la personne; il n'a nommé la nièce dans le testament, que parce qu'il croyoit que c'étoit elle qui avoit accepté ses offres. S'il avoit sçu, en mourant, que c'étoit la tante, c'eût été à elle sans contredit qu'il eût laissé les 48000 livres.

Est-il juste, disoient les autres, que la veuve profite d'un don qu'elle ne peut s'être procuré que par une insigne tromperie. On peut récompenser une foiblesse, mais jamais une faute réfléchie telle que celle de l'hôtesse. C'est Nanette qui est nommée dans le testament, c'est donc à elle que le legs appartient, & non à une femme libertine, que l'ava-

rice ou le goût du plaisir ont conduite où elle n'étoit pas appellée. L'enfant, s'il en venoit un, étoit le plus favorable; il paroissoit même que l'étranger l'avoit eu en vue, & qu'il étoit le véritable objet de sa générosité.

Les Juges prononcèrent enfin. La tante fut déboutée de ses demandes, & réduite aux 100 louis, prix de sa mauvaise conduite. Quant aux deux mille louis, ils furent adjugés à l'enfant, si elle en avoit un, qu'on pût croire le fruit de cette aventure; mais avec cette clause, que s'il n'en naissoit point au terme prescrit, la somme passeroit toute entière à l'innocente Nanette, & serviroit à lui procurer un établissement.

Quatrième Cauſe. *Le Fils cru frère.*

Le Marquis de Kerentan, d'une des plus nobles & des plus anciennes familles de Bretagne, ſervoit dans nos armées navales, où il étoit parvenu au grade de Chef d'Eſcadre. Il avoit épouſé une femme vertueuſe, dont il avoit eu une fille qu'on nommoit Auguſtine, & à l'éducation de laquelle la mère veilloit pendant les voyages de long cours que faiſoit ſon père. La jeune perſonne joignoit à la figure la plus agréable, un cœur tendre & une ſenſibilité intéreſſante. Seul fruit, d'ailleurs, de ce mariage heureux, & unique héritière, par conſéquent, de très-gros biens, il n'y avoit point d'alliance à laquelle elle ne pût prétendre; auſſi tout ce qu'il y avoit de plus illuſtre dans la Province s'étoit-il préſenté, & ſollicitoit-il ſa main. Mais ſon choix étoit déja fait. Le Chevalier de Sivrane, dont le Régiment étoit en garniſon dans la ville où réſidoient Monſieur & Madame de Kerentan, étoit brave, aimable, & déja Colonel à vingt-cinq ans; il avoit ſçu plaire à Auguſtine; & ſi ſes vœux euſſent été exaucés, Si-

vrane seul eût été son époux. Il étoit digne d'elle, en effet, par sa naissance & par son mérite ; mais il étoit cadet : il n'avoit qu'une fortune médiocre ; & quoiqu'il fût sûr d'être aimé autant qu'il aimoit, il n'avoit cependant osé jusqu'alors déclarer son amour & ses prétentions à la Marquise.

Celle-ci, pour se débarrasser, dans l'absence de son époux, de toute cette foule de prétendans, avoit toujours répondu qu'elle ne prendroit aucun parti sur sa fille jusqu'à l'arrivée du Marquis. Dès qu'il fut de retour, ils accoururent tous, & le Marquis lui-même songea sérieusement alors à se choisir un gendre ; car on étoit au moment d'une rupture avec l'Angleterre : &, comme dans ce cas il eût été obligé de repartir aussi-tôt pour se remettre en mer, au risque d'être pendant plusieurs années sans revoir sa patrie, il eût voulu au moins, avant son départ, voir sa fille établie. Le Comte d'Orgemont, Officier-Général, employé dans la Province, & frère aîné du Chevalier, étoit venu se mettre sur les rangs ; & son alliance ayant paru au Marquis aussi avantageuse qu'honorable, il lui accorda sa

fille, & ordonna à Auguſtine de ſe diſpoſer à l'accepter pour époux.

Quelle que fût ſa conſternation à cette nouvelle, elle eut cependant la force de ſe contenir. Mais à peine fut-elle rentrée dans ſa chambre, que, s'abandonnant à ſa douleur, elle fondit en larmes. » Tout » eſt perdu, écrivit-elle au Chevalier, » venez me conſoler, ou vous déſeſpé» rer avec moi ». Il accourut à l'inſtant, & la ſcène qui ſe paſſa entre ces deux amans, fut des plus touchantes : ils éclatèrent en ſanglots & en plaintes, maudirent la grandeur & la richeſſe, & ſe jurèrent mille fois de s'aimer toujours, & de mourir plutôt que d'accepter une autre main; enfin, emportés par l'amour & aveuglés par le déſeſpoir, ils finirent par s'oublier, & ſe trouvèrent coupables avant d'avoir ſongé qu'ils pouvoient le devenir. La faute ne fut pas plutôt commiſe, qu'Auguſtine rougiſſant de ſa foibleſſe, reprocha à Sivrane d'en avoir abuſé. Confus lui-même de ſon délire, il ſe jetta à ſes genoux pour lui en demander pardon; & autant pour leur honheur commun, que pour réparer ſa faute, il propoſa de l'épouſer en ſecret, eſpérant forcer par-là le Marquis à confirmer

leur union. La jeune perſonne agréa ce projet inſenſé : l'amour eſt ſi crédule ! & quelle objection eût pu faire d'ailleurs une fille de dix-ſept ans, ſimple, ſans expérience, & qui ignoroit les loix ? On s'occupa donc ſérieuſement de cette idée ; & chaque jour le Chevalier, d'auſſi bonne foi qu'elle, venoit lui rendre compte des démarches qu'il avoit faites.

Mais le Comte s'étoit apperçu des aſſiduités de ſon frère auprès d'Auguſtine. Naturellement défiant & jaloux, il ſoupçonna que ce rival pouvoit bien être aimé ; & pour n'avoir plus à le craindre, il réſolut de l'éloigner au plutôt, & de ſolliciter en ſecret un ordre de la Cour qui le fît partir ſans délai pour un pays éloigné. L'ordre fut ſurpris en effet. Il portoit de ſe rendre à l'inſtant même à l'Orient. La guerre alloit être déclarée à l'Angleterre ; on vouloit auparavant envoyer des troupes dans nos Colonies de l'Inde ; & d'Orgemont avoit obtenu d'y faire paſſer ſon frère pour les commander ! Le malheureux Chevalier rentroit chez lui pour ſe coucher, quand cet ordre cruel lui fut ſignifié. Son premier mouvement fut de renoncer à ſon état, & à la carrière où il étoit entré. Mais

l'honneur & le devoir l'arrêtant, après avoir écrit à Auguſtine, il partit dans la nuit, la rage dans le cœur, & appellant la mort à chaque pas. Ce fut bien un autre déſeſpoir quand il ſe vit en pleine mer, & qu'il ſongea qu'il alloit être ſéparé par pluſieurs milliers de lieues de celle qu'il aimoit.

Auguſtine, de ſon côté, n'étoit pas dans une ſituation plus tranquille. Elle croyoit être parvenue au dernier dégré du malheur. Bientôt elle en découvrit un bien plus grand encore. Sa foibleſſe avoit eu des ſuites, elle ſe trouva enceinte, & l'on devine ſans peine quelle fut alors l'horreur de ſa ſituation. Sans eſpoir, ſans conſolation, craignant à la fois & le public & ſon père, il ne lui reſtoit plus qu'une reſſource, c'étoit d'aller ſe jetter dans les bras d'une mère indulgente. La Marquiſe, en effet, avoit élevé ſa fille avec tant de douceur & de bonté, qu'elle étoit devenue ſa confidente & ſon amie. Auguſtine lui avoit déja avoué naïvement ſon amour; elle eut le courage d'en déclarer les malheureuſes ſuites, peu inquiette ſur les reproches qu'elle ne méritoit que trop, & qui

ſûrement n'égaleroient pas ceux qu'elle ſe faiſoit à elle-même.

La Marquiſe ne lui en fit aucun. Elle changea cependant de couleur, quelques larmes lui échappèrent; & tandis que ſa fille n'oſant lever les yeux ſur elle, & proſternée à ſes genoux, les arroſoit de ſes larmes, elle rêvoit aux moyens de la ſauver. Elle en trouva un : c'étoit de dire qu'elle étoit enceinte elle-même, de préparer de loin les eſprits à l'accouchement; & quand le terme ſeroit arrivé, d'adopter l'enfant comme s'il eut été le ſien. Il n'y a que le cœur d'une mère qui ſoit capable de ces ſtratagêmes ingénieux. Celui-ci réuſſit. A peine le Comte d'Orgemont ſçut-il qu'Auguſtine alloit perdre, par la naiſſance d'un nouvel héritier, une grande partie de ſa fortune, qu'il retira ſur le champ ſa parole; il ne faut pas demander ſi la Marquiſe s'en applaudit. Elle avoit conçu un autre projet encore, pour cacher plus ſûrement l'accouchement de ſa fille; c'étoit d'aller, ſous prétexte de viſiter une terre de ſon nom qu'elle avoit dans l'Orléanois, y paſſer un certain temps avec Auguſtine. Le départ du Marquis lui en donna les moyens. Nommé pour commander une

Escadre, il se rendit à son bord, ne regrettant que de quitter son épouse dans l'état où il la laissoit; car il avoit été abusé le premier sur cette grossesse prétendue.

Libre alors, la Marquise & sa fille partirent avec peu de domestiques & deux femmes fidelles, pour leur terre, là elles vécurent dans la retraite, l'une sous prétexte de sa grossesse, l'autre feignant d'être malade. Quand le terme fut prêt d'arriver, on se rendit avec une femme seulement à Paris, où Augustine accoucha d'un garçon, qui fut baptisé solemnellement comme fils du Marquis de Kerentan, & nommé comme lui. On se hâta aussi-tôt d'écrire cette nouvelle au Marquis. Il la reçut avec transport, & attendoit avec impatience le terme de son expédition pour pouvoir aller embrasser cet enfant chéri. Mais il n'en eut pas le temps, ayant été tué dans une descente qu'il fit sur les côtes d'Angleterre. La mère, que ce second chagrin acheva d'accabler, ne fit plus que languir depuis ce jour; & après dix-huit mois de souffrances, sans avoir été en état de sortir de Paris, elle y mourut entre les bras de sa fille, après avoir pris

cependant les précautions que la prudence lui dicta sur le sort de son petit-fils.

Augustine, qui aimoit d'autant plus cet enfant, qu'elle étoit obligée de cacher la nature de son amour, & qui d'ailleurs n'osoit retourner dans une Province où tout lui rappeloit ses malheurs, revint avec lui dans la terre de l'Orléanois, & se chargea de son éducation. Mais ce fut leur malheur à tous deux : car, comme elle avoit toute l'indulgence d'une mère, sans en pouvoir déployer l'autorité, elle toléra avec trop de complaisance tous ses défauts, & l'enfant en abusa. A mesure qu'il grandit, les défauts s'accrurent. La vie de la Capitale, où on le ramena quand il eut un certain âge, pour lui donner une éducation plus soignée, en ajouta d'autres encore. Héritier d'un grand nom, & chef de sa famille, on ne lui fit que trop sentir l'avantage & la prééminence que son sexe lui donnoit sur une sœur plus âgée que lui de dix-huit ans. Augustine eut bien des larmes à répandre ; mais elle regardoit ses chagrins comme une juste punition de sa faute, & ne songeoit qu'à les supporter patiemment.

Elle

Elle passoit ainsi ses jours dans la douleur, quand le Chevalier de Sivrane repassa en France. A peine étoit-il arrivé dans l'Inde, qu'il avoit reçu la nouvelle qu'Augustine étoit morte. Ce faux avis lui avoit été donné par d'Orgemont, qui vouloit lui faire perdre l'envie de songer à elle; & quand le Comte eut renoncé lui-même au projet de l'épouser, soit honte de son procédé, soit oubli, il ne chercha point à désabuser son frère. Le Chevalier, qui aimoit véritablement, ajouta foi à ce mensonge. Il crut que sa maîtresse avoit succombé au chagrin de se voir séparée de lui; & la douleur de cette perte lui ayant rendu pendant long-temps la France odieuse, loin de solliciter son rappel, il demanda, quand la guerre fut terminée, qu'on prolongeât son commandement dans l'Inde, & ne revint à Paris qu'après dix-huit ans, avec une fortune considérable, que diverses expéditions lui avoient procurée.

Comme il croyoit de bonne-foi Augustine morte, il ne songeoit plus à elle que pour la pleurer de temps en temps; & fut fort surpris de la voir un jour

passer à côté de lui dans sa voiture. Il crut s'être trompé d'abord. Mais ayant pris des informations plus sûres, & désabusé enfin, il lui écrivit pour demander la permission de la voir, s'excuser auprès d'elle, & l'assurer de l'amour tendre qu'il avoit toujours conservé, & qu'il vouloit conserver à jamais.

On conçoit aisément quelle fut cette entrevue. Augustine lui apprit tous les événemens qu'il ignoroit, & la naissance de cet enfant, qu'on croyoit son frère. » Vous m'aviez choisi pour votre époux » lorsqu'on nous sépara, dit alors Si» vrane; nous sommes l'un à l'autre par » nos sermens, nous ne sommes parju» res ni l'un ni l'autre, & si vous êtes » libre, je le suis aussi; confirmons nos » anciennes promesses ». Pour toute réponse, elle lui tendit la main, exigeant seulement que le mystère de la naissance de leur fils restât toujours inconnu. Il y consentit pour ménager sa délicatesse, & ne sortit que pour s'occuper des préparatifs de son mariage.

Le jeune Kerentan vit avec chagrin le parti que prenoit Augustine. D'après l'aversion qu'elle avoit montrée jusques-là

pour se marier, il s'étoit flatté de réunir tout l'héritage de sa maison. Frustré de ses espérances, il résolut de rompre tous ces arrangemens; & dans ce dessein, imagina de chercher querelle au Chevalier, quand il lui feroit part de son alliance avec sa sœur. Et effet, celui-ci étant venu le voir, il le reçut fort mal. Choqué de ce procédé, Sivrane ne put s'empêcher de lui parler avec ce ton de supériorité que lui inspiroit son rang, son âge, & plus encore le droit qu'il se connoissoit sur ce jeune homme : celui-ci l'insulta, & tira son épée contre lui, en lui criant de se défendre. Le Chevalier, reculant d'horreur : malheureux, s'écria-t-il, qu'oses-tu faire ?.... Après avoir proféré ces paroles, il s'éloigna aussitôt, saisi d'indignation. Le jeune homme, triomphant de cette fuite, alla par-tout en publier hautement les circonstances, ajoutant avec serment qu'il ne souffriroit jamais qu'un lâche entrât dans sa famille. Cette aventure éclatante eut tout le succès que l'imprudent jeune homme pouvoit desirer. Sivrane passa pour déshonoré. Augustine, désespérée, suspendit tous ses préparatifs de mariage

Le Chevalier étoit forcé de publier ſes motifs ; ſon amante l'arrêta par ſes larmes, & lui perſuada du moins d'apporter à cet éclairciſſement tous les ménagemens & toute la circonſpection poſſible.

Le jeune Kerentan reçut une lettre anonyme ; elle étoit conçue en ces termes : » Monſieur le Marquis de Kerentan » vient d'outrager la nature, en inſultant » Monſieur le Chevalier de Sivrane. Ce » reſpectable Officier eſt ſon père ; & » quoique la Marquiſe de Kerentan l'ait » fait paſſer pour ſon fils, il doit véri- » tablement le jour à celle qu'il croit ſa » ſœur ».

Ce billet (qui, comme on s'en doute bien, venoit d'une des femmes d'Auguſtine, & étoit dicté par elle-même) ne parut au Marquis qu'une fable groſſière, imaginée, ſans art, par le Chevalier, pour excuſer ce qu'il appelloit ſa poltronerie. Au lieu de demander à ſa ſœur les éclairciſſemens qu'elle lui eût donnés, il ſe conduiſit de la façon la plus inconſidérée ; & croyant le billet envoyé par Sivrane, il ſe hâta de le montrer par-tout, le propoſant avec ironie,

comme modèle pour ceux qui ſeroient tentés de refuſer de ſe battre. Auguſtine ſe voyant déshonorée par ſon fils, diſparut de la capitale, & alla ſe cacher dans ſa terre. Pour Sivrane, quand il vit le ſecret révélé, il ne ſe fit plus de ſcrupule de publier de ſon côté que l'anecdote de la ſuppoſition étoit vraie. Le Marquis alors devenu furieux, & voulant pouſſer ſon ennemi à bout, lui intenta le procès le plus grave, puiſqu'il étoit queſtion de ſon état. L'affaire étoit très-délicate, & le Chevalier ſe trouva fort embarraſſé; car il n'avoit aucune preuve à alléguer en ſa faveur. Mais Auguſtine les poſſédoit, puiſqu'elles lui avoient été remiſes par ſa mère au lit de la mort, en préſence de ſon Confeſſeur, du Curé de la Paroiſſe ſur laquelle elle ſe trouvoit, & de deux Notaires. Malgré toute ſa répugnance, il fallut qu'elle revînt à Paris avouer toutes les circonſtances de ſa faute, & en donner les preuves.

Alors ſon malheureux fils en fut inſtruit; & il ſentit toute l'étendue de ſa faute, & combien il s'étoit rendu coupable envers les deux perſonnes à qui il

devoit le plus. Car, quoiqu'il fût assez hautain & assez emporté pour manquer à sa sœur, il avoit, malgré ses défauts, le cœur assez honnête pour ne jamais manquer à sa mère. Il se rendit chez elle ; Sivrane y étoit dans ce moment. Occupée chaque jour à pleurer depuis l'éclat de son procès, cette mère respectable restoit enfermée, absolument invisible à tout le monde ; & le Chevalier, qui avoit à se reprocher de l'avoir rendue malheureuse, alloit passer les journées auprès d'elle. A la vue de leur fils, ils furent frappés, & jettèrent un cri. » Je ne suis pas surpris de l'horreur que » je vous ai inspirée, leur dit-il, en se » prosternant à leurs pieds. J'ai voulu » verser le sang de mon père ; j'ai fait » le malheur de ma mère depuis que je » vis ; je mérite votre haine, & jamais » vos reproches n'égaleront ceux que » je me fais à moi-même. Si cependant » quelque chose pouvoit excuser mon » ingratitude, & vous engager à me » pardonner, c'est que j'ai ignoré jus- » qu'ici tout ce que je vous dois. On » vient de m'en instruire. Otez-moi vos » biens, qui ne m'appartiennent plus ;

» ôtez-moi une liberté dont j'ai abusé, » je ne l'eusse demandée que pour em- » ployer le reste de mes jours à réparer » les chagrins que ma conduite jusqu'ici » vous a causés ».

Ce discours désarma les parens. Ils le relevèrent, & le serrèrent dans leurs bras, en l'arrosant de leurs larmes. Dès ce moment le procès fut terminé, les deux amans s'unirent solemnellement quelques jours après; leur fils joignit à son nom celui de Sivrane, & répara par l'obéissance & le respect qu'il eut toujours pour eux, les erreurs & les emportemens de sa jeunesse.

Les faits des quatre Causes intéressantes rapportées par M. de Vertbois, parurent faire plaisir à la compagnie. On trouva que dans la dernière, sur-tout, le cœur étoit aussi satisfait des sentimens qui y étoient développés, que l'esprit l'étoit de la singularité des événemens. On le remercia d'avoir tiré aussi bon parti, pour l'amusement de la société, du Manuscrit de M. le Président. Ce sera demain à vous à nous entretenir, dit Madame la Présidente à son beau-frère

le Chevalier : ma foi, répondit celui-ci, puiſque mon frère vous entretient de procès, & qu'on trouve moyen de vous amuſer avec cela, il ne me ſera pas plus difficile de m'attirer votre attention avec quelques aventures de garniſon dont j'ai été témoin, & que je peux vous raconter. Je les ai écrites, & j'en ai auſſi formé un cahier. M. de Vertbois peut me rendre le même ſervice qu'il a rendu à mon frère, & choiſir, dans mon Manuſcrit, ce qu'il croira pouvoir ſervir à vous faire paſſer le plus agréablement la ſoirée. Je me charge volontiers de cette commiſſion, mon Général, dit M. de Vertbois, & c'eſt en votre nom que j'aurai demain l'honneur d'amuſer & d'intéreſſer ces Dames. Effectivement, le lendemain M. de Vertbois, après avoir dit qu'il avoit choiſi trois hiſtoires parmi celles de M. le Chevalier, intitulées : *Aventures de Garniſon*, commença ainſi la premiere.

Première Aventure de Garniſon. *Hiſtoire de Meſſieurs & de Meſdames de Chazillac.*

Le Marquis de Chazillac, & ſon neveu Saint-Victor, que j'ai vus ſucceſſivement

Capitaines dans notre Regiment, ont été tous deux mariés par une suite d'aventures & de circonstances bien singulières. Pour les expliquer, il faut reprendre l'histoire d'un peu haut. La Comtesse de Chazillac, mère du Marquis, s'étoit retirée, après la mort de son mari, dans un château qu'elle avoit en Lorraine. A quelque distance de son habitation, étoit un village qui faisoit souvent le terme de ses promenades. S'y étant arrêtée, un Dimanche, à voir danser les paysans, elle remarqua une petite fille de la figure la plus intéressante ; & lui ayant fait quelques questions, elle lui trouva assez d'esprit & de graces naturelles pour lui faire concevoir le desir de s'en charger & de l'élever. Elle la demanda donc à ses parens, qui, étant pauvres & accablés d'enfans, la lui confièrent volontiers. La Comtesse la mit entre les mains de ses femmes, qui, étant très-habiles & très-exercées dans l'art de broder, de racommoder les dentelles, de coëffer, & de garnir les robes, la mirent au fait de ces travaux, & la rendirent, en peu d'années, aussi parfaite en tous ces genres d'ouvrages, qu'elles l'étoient elles-mêmes.

Louiſon (c'étoit le nom de la petite fille) n'avoit que neuf ans lorſqu'elle entra chez la Comteſſe, & elle en avoit à peu-près douze lorſque le Marquis de Chazillac vint paſſer le temps d'un congé auprès de ſa mère. Le jeune homme la trouva jolie, lui dit des douceurs, qu'elle reçut d'abord avec reſpect, & même avec quelque ſecret plaiſir ; mais bientôt le jeune Officier ayant voulu s'émanciper, ſon innocence & ſa pudeur s'allarmèrent, elle le repouſſa vivement, & évita toutes les occaſions de ſe trouver ſeule avec lui : il fut long-temps à en chercher inutilement une ; enfin, il la trouva, tandis que la Comteſſe étoit allée faire une viſite de peu de jours dans un château éloigné de quelques lieues. Il pénétra juſques dans la chambre de la petite fille, & là, devenant entreprenant juſqu'à la violence, la pauvre enfant ne trouva de reſſource contre ſes emportemens, que celle de ſe ſauver à moitié habillée ; & ayant deſcendu par un eſcalier dérobé dans la cour du château, elle courut à travers champs, juſqu'à ce que excédée de fatigue, & frappée de crainte, elle ſe trouva dans ſon

village, & à la porte de sa chaumière paternelle. Ce ne fut point sans un extrême étonnement & un grand chagrin, que ses parens la revîrent. Elle leur raconta, avec la plus grande naïveté, quelle étoit la cause de ce retour ; les bonnes gens ne purent la blâmer, & la consolèrent même de leur mieux ; mais dès le lendemain, ils firent réflexion qu'elle ne seroit pas chez eux tout-à-fait à couvert des poursuites & des insultes du Marquis ; que la Comtesse même pourroit leur sçavoir mauvais gré de l'avoir retirée au sortir de son château ; qu'on pourroit la leur redemander ; & que pour la soustraire à tous les risques qu'elle pouvoit courir, il valoit mieux l'éloigner, & l'envoyer dans une ville où elle seroit inconnue, & à l'abri de toutes recherches. Ils avoient à Metz une compatriote, qui, après avoir été quelques années femme de chambre d'une Dame de cette ville, qui avoit du goût pour la parure, s'étoit établie marchande de modes, & commençoit à avoir des pratiques, qui faisoient espérer que son établissement pourroit conserver quelque solidité. La vertu de cette femme n'avoit jamais été

ſoupçonnée, d'autant plus qu'elle étoit fort laide. Ce fut chez elle que le père de Louiſon conduiſit cette pauvre enfant : la marchande eut d'abord quelque peine à s'en charger, mais ayant mis à l'épreuve ſon adreſſe & ſes talens, il ſe trouva qu'elle avoit ſi bien profité des leçons qu'on lui avoit données au château de Chazillac, qu'elle ne pouvoit que lui être très-utile. Les parens de Louiſon en furent donc encore une fois débarraſſés ; & les craintes qu'ils avoient conçues des recherches de la Comteſſe, & des pourſuites du Marquis, furent aiſément diſſipées ; car on ne vint ſeulement pas du château s'informer chez eux de ce qu'étoit devenue leur fille. La Comteſſe avoit d'abord été étonnée de ne la plus retrouver ; mais ſes femmes & ſes gens ne voulant point blâmer ni accuſer M. le Marquis, lui avoient caché le trait de jeuneſſe de celui-ci, & lui avoient dit que cette petite folle de Louiſon étoit décampée ſans qu'on ſçût pourquoi. Madame de Chazillac, contente de ce foible & léger éclairciſſement, ne s'en étoit pas embarraſſée davantage ; & le jeune Officier, content

de n'avoir été ni dénoncé ni grondé, avoit oublié sa faute, & celle qui la lui avoit fait commettre. Il repartit pour son Régiment; & ce ne fut que plus de trois ans après que le hasard le ramena dans sa Province, en donnant à sa troupe, Metz pour garnison. La boutique de la cousine de Louison étoit alors la plus brillante, & la plus achalandée de toute la ville, & c'étoit à l'aimable ouvrière que ce grand succès étoit dû; elle travailloit avec tant d'adresse & tant de graces, que toutes les Dames vouloient être habillées, coëffées, parées de sa façon. Elle étoit vraiment, dans tous les genres, la bonne faiseuse; sa jolie figure ne plaisoit pas moins aux hommes, & sur-tout aux Officiers; mais sans paroître ni bégueule ni coquette, elle se conduisoit avec eux de manière que sa vertu étoit à l'abri de tout reproche. Chazillac fut conduit chez elle pour acheter une cocarde, car il n'y avoit qu'elle qui sçût donner le bon tour à cette parure militaire. Il rougit, tout Officier qu'il étoit, en reconnoissant cet aimable enfant qu'il avoit, trois ans auparavant, si cruellement insultée; de son côté Louison se

troubla, & se retira. Le Marquis employa long-temps, & inutilement, les voies de l'entremise & de la négociation, pour obtenir le droit commun à toute la garnison, de se présenter aux yeux de l'ancienne protégée de sa mère. Quand on lui eut accordé cette première faveur, il fallut encore employer de nouveaux moyens pour parvenir à parler à Louison, & à s'expliquer avec elle, même en présence de sa maîtresse. Enfin, cette grace lui fut accordée; alors il demanda pardon de son ancienne étourderie avec d'autant plus de sincérité, que la beauté de Louison étant fort augmentée, & tout ce qu'il entendoit dire de sa bonne conduite, faisant une plus vive impression sur son cœur, le Marquis en étoit devenu véritablement amoureux. Il mit, à force de présens, dans ses intérêts, la marchande de modes; enfin, au bout de quelques mois, tout conspira contre l'indifférence & les rigueurs de Louison; elle eut la foiblesse d'avouer à son associée que dans le temps même où Chazillac l'avoit traitée avec si peu de ménagement, elle se sentoit de l'inclination pour lui; & que s'il s'y étoit mieux

pris, il auroit obtenu, par perſuaſion, ce qu'il avoit voulu enlever par force. Cet aveu fut rapporté à Chazillac; il en profita, & comprit qu'il n'étoit plus queſtion que de perſuader; il perſuada, & obtint tout ce qu'un amant peut deſirer d'une maîtreſſe foible, tendre & crédule. Ce ne fût pas, cependant, ſans avoir donné quelques eſpérances de mariage; & il les rendit lui-même plus poſitives; lorſqu'il s'apperçut que Louiſon étoit dans le cas de donner le jour à un fruit de leurs amours. Ce terme arriva, & elle mit au monde une fille qui fut baptiſée comme enfant naturel, à la vérité, mais reconnue par Chazillac. La ſage-femme qui avoit pris ſoin de la mère, ſe chargea de l'éducation de l'enfant, & le Marquis, fournit régulièrement, pendant pluſieurs années, ce qui étoit néceſſaire pour ſon entretien: d'ailleurs, s'il remplit exactement ces ſoins paternels, qui ne les gênoient pas beaucoup, puiſqu'ils ne conſiſtoient que dans l'envoi d'une lettre-de-change tous les ſix mois, il parut oublier tout-à-fait les promeſſes d'une tendreſſe éternelle qu'il avoit faites à l'aimable Louiſon. Le Ré-

giment ayant quitté Metz, il sembla quitter sa Maîtresse, & l'oublier avec la même facilité : elle lui écrivoit souvent, il lui répondit d'abord avec beaucoup de tendresse, ensuite plus froidement, & enfin plus du tout.

Louison désespérée, fut encore trois ou quatre ans sans recevoir des nouvelles du Marquis, autrement que par la sage-femme chargée d'élever leur enfant. Pendant ce temps ; cependant, toujours fidelle à l'objet de la seule foiblesse qu'elle eût eue, & de la seule passion qu'elle eût ressentie, son chagrin étoit encore augmenté par son inquiétude sur Chazillac, qui étoit alors engagé, avec son Régiment, dans une guerre que nos troupes faisoient au fond de l'Allemagne. Enfin, elle devint tout-à-fait à plaindre : quand elle eut eu le malheur de perdre l'unique fruit de ses amours avec Chazillac ; cette petite fille mourut de la petite vérole ; & ni la mère, ni la sage-femme ne sçavoient comment annoncer cette nouvelle au Marquis, lorsque la dernière reçut une lettre de lui. Le commencement en étoit effrayant. Chazillac avoit été blessé dan-

gereuſement dans une affaire où ſa troupe avoit fait des merveilles ; il prévoyoit que les ſuites de ſa bleſſure, s'il en revenoit, ſeroient fâcheuſes ; qu'il ſeroit forcé de quitter le ſervice, & ne pourroit plus mener qu'une vie languiſſante dans ſon château, & ſans eſpérance de poſtérité légitime. Enviſageant un ſi triſte avenir, il s'étoit rappelé qu'il avoit un enfant de la malheureuſe Louiſon ; & plus par un effet du ſentiment paternel, que par aucun reſte de ſa paſſion pour la mère, il étoit diſpoſé, en revenant dans ſa Province, à donner un état à la petite fille en épouſant Louiſon ; mais c'étoit, diſoit-il, en ſuppoſant que l'enfant vivoit encore ; car s'il n'étoit plus, il renonçoit à ce projet. La ſage-femme fit part de cette lettre à cette tendre mère, qui eût été enchantée de ce qu'elle contenoit deux mois auparavant, mais qui ſe trouva alors plongée dans le plus affreux accablement, puiſqu'il y avoit ſix ſemaines qu'elle avoit perdu ſa fille. Sa confidente ne vit point de meilleur moyen de la raſſurer, que de lui propoſer de faire paſſer pour vivant l'enfant qui n'exiſtoit plus. Le moyen n'en étoit

pas impraticable; Louiſon faiſoit élever avec ſa fille une petite nièce que lui avoit laiſſée une de ſes ſœurs mariée au village, & morte en couche à peu-près dans le même temps qu'elle étoit elle-même accouchée. Cet enfant étoit donc du même âge que la petite défunte, & il étoit aiſé de faire paſſer l'une pour l'autre : c'eſt ce que l'on fit. On écrivit à Chazillac que ſon enfant étoit vivant, que la mère étoit plus belle & plus tendre pour lui qu'elle n'avoit jamais été; & on l'exhorta à exécuter le projet de ſe réunir & de ſe retirer avec elle dans ſa terre. Sur ces aſſurances, le Marquis ſe mit en route dès qu'il fut en état d'entreprendre le voyage, & revint dans ſon château, où ſa mère étoit morte depuis quelques années; il y retrouva Louiſon, dont la douceur & les charmes l'enchaînèrent de nouveau; il s'unit avec elle par les liens les plus ſacrés, & reconnut pour ſon enfant légitime la fille qu'on lui préſenta, comme le fruit de ſes anciennes amours. Elle étoit charmante par la figure, l'eſprit, les graces & l'adreſſe : c'étoit une autre Louiſon.

La ſanté du Marquis ſe rétablit aſſez

pour lui faire espérer de vivre encore bien des années, & ses jours lui devinrent d'autant plus chers, que sa femme & celle qu'il croyoit sa fille, les rempliſſoient de douceur.

Chazillac, en quittant le service, avoit fait passer son emploi à Saint-Victor, son neveu, jeune homme aimable, & qui conservoit pour son oncle l'attachement & la reconnoissance qu'il lui devoit; il lui faisoit d'aussi fréquentes visites que son devoir le lui permettoit; il vit la jeune Hortense (c'est ainsi qu'on appelloit Mademoiselle de Chazillac) il en fut épris; le Marquis s'en apperçut, & ne lui en sçut point mauvais gré; au contraire, il forma le projet de les unir, & avec eux tous les biens de la famille; il en fit part à la Marquise: celle-ci ne pouvoit le désaprouver hautement; mais dans cet instant elle se rappela, avec douleur, qu'elle avoit trompé Chazillac; un noir chagrin s'empara de son ame, & sa santé en fut altérée. Le Marquis ne négligea rien pour en découvrir la cause: elle lui résista tant qu'elle put; mais enfin elle se vit forcé de lui découvrir ce fatal secret,

& de lui apprendre qu'Hortenſe n'étoit pas ſa fille, mais ſeulement la nièce de Louiſon. Elle lui en donna les preuves qu'elle en avoit conſervées : elle attendoit, en tremblant, la peine due à cette trahiſon, lorſque le Marquis, après quelques momens de réflexion, embraſſant tendrement ſa femme : Eh ! qu'importe, lui dit-il, que cette aimable enfant ſoit ma fille ou votre nièce, puiſque je l'ai adoptée, & qu'elle eſt la cauſe du bonheur dont je jouis auprès de vous depuis pluſieurs années. Gardons le ſecret de la naiſſance d'Hortenſe, & ſuivons le projet d'une alliance qui doit rendre quatre perſonnes heureuſes. Le mariage fut donc conclu : Saint-Victor prit le nom de Chazillac. Quand il a ſçu le ſecret de la naiſſance de ſa femme, il ne l'en a pas moins aimée; & cette famille jouit encore, en Lorraine, de l'eſtime & de la conſidération publique, & de la plus douce ſatisfaction dans ſon intérieur.

Seconde Aventure. *Les Epreuves.*

Le mariage du Chevalier de la Farge, eſt pour le moins auſſi ſingulier que les précédens, & prouve bien qu'il eſt en amour des traits rapides & inévitables, des rapports d'humeur, de caractère; j'oſerois dire d'organiſation, de ces ſympathies, enfin, qui uniſſent irrévocablement deux cœurs dès l'inſtant qui les raſſemble.

Le Chevalier eſt un des plus aimables Officiers du Corps où je ſers, & en étoit encore le plus volage il n'y a pas long-temps. Une taille avantageuſe, une phyſionomie ouverte & intéreſſante, un eſprit vif & pénétrant, mille connoiſſances acquiſes ſans peine & déployées ſans pédanterie, une fortune conſidérable, de la naiſſance; tels étoient les titres avec leſquels il en contoit, tour-à-tour, à chaque belle, ſans pouvoir s'attacher ſérieuſement à aucune, lorſqu'on nous fit paſſer en quartier d'hiver à N...

Cette ville étoit alors peuplée de ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans la Province. On y remarquoit ſur-tout beaucoup de demoiſelles, toutes très-jolies, qui en faiſoient l'ornement. Auſſi le

Chevalier, qu'on avoit instruit d'avance, se promettoit de s'y amuser à faire le galant, & avoit déja tracé son plan pour se procurer plusieurs conquêtes à la fois. Mais il étoit apparemment écrit dans les décrets de Cythère, qu'il seroit pris lui-même avant d'avoir commencé ses attaques; car dès la première de ces fêtes qui se donnent dans toutes les garnisons, à l'arrivée d'un nouveau Régiment, en promenant ses regards malins sur toutes les beautés de l'assemblée, il rencontra, par hasard, ceux d'une jeune brune de dix-huit à dix-neuf ans, ravissante & faite à peindre; il les arrêta sur elle, comme retenu par un pouvoir supérieur: mille sentimens tumultueux s'élevèrent soudain dans son ame; il ne put les modérer, & s'écria à plusieurs repriſes, qu'une révolution inexplicable venoit de se faire en lui, que son cœur sembloit vouloir s'élancer aux pieds de cette divinité, & qu'il se sentoit forcé de l'aimer par un pouvoir auquel il ne pouvoit résister.

Ces propos, échappés malgré lui, furent entendus par plusieurs personnes, qui s'en étonnèrent; en même-temps la vivacité de son action & de ses regards

fut remarquée, par la jeune demoiselle, qui n'en fut pas fâchée ; car elle avoit senti de son côté que le Chevalier méritoit de l'attention.

Cette belle brune étoit fille de M. de Lavane, ancien Capitaine de Cavalerie, retiré du service depuis long-temps; elle étoit un des meilleurs partis de la ville, & joignoit aux avantages extérieurs, tous ceux que donne un esprit cultivé par l'étude, & embelli par des talens agréables.

Plusieurs de ses parens lui apprirent bientôt que le Chevalier faisoit des informations sur son compte, cherchoit à s'introduire chez elle, & protestoit qu'il ne pouvoit plus trouver de bonheur que dans sa possession. Ils la badinèrent sur ce prompt effet de ses charmes, & lui racontèrent cent histoires de cette nature. Mademoiselle de Lavane rougit, & fit semblant de se douter de ces jeux du hasard & de l'amour; on insista; elle fut forcée de convenir que la passion subite du Chevalier n'étoit pas sans exemple ; elle avoua même qu'un secret mouvement de son cœur lui reprochoit d'être si incrédule; mais, continua-t-elle, quoi-

que j'admette, d'après vos argumens, la poſſibilité de la ſympathie, je ne croirai à celle du Chevalier pour moi, qu'après m'être bien aſſurée qu'elle eſt réelle ; & que ſa flamme n'eſt point un de ces météores d'amour, qui paroiſſent d'abord tout embrâſer, & ſe diſſipent peu après. Ses parens applaudirent a ſa prudence ; ils s'offrirent à l'aider dans les épreuves qu'elle vouloit faire ; elle accepta, & ils dreſſèrent enſemble toutes leurs batteries.

Le jour même le Chevalier ſe fit préſenter chez M. de Lavane, il offrit ſes reſpects à ſa fille, & obtint de ſes parens l'agrément de leur faire ſa cour. Trop amoureux pour ſe contraindre long-temps, trop ſpirituel pour n'oſer s'expliquer, il ceſſa bientôt de s'en tenir à de ſimples ſoupirs, & fit parler à ſa paſſion un langage plus clair, & non moins ſéduiſant ; mais il eut la douleur de penſer qu'il perdoit ſon éloquence ; car Mademoiſelle de Lavane ſe montroit toujours à ſes yeux froide & inſenſible ; ne voyoit rien, n'entendoit rien, ne répondoit que par monoſyllables ; &, cachant avec ſoin ſes talens & ſon eſprit, paroiſſoit n'être qu'une

qu'une belle ſtatue. Elle eſpéroit découvrir par-là ſi la ſympathie agiſſoit véritablement ſur ſon amant; s'il n'auroit pas honte d'adorer une ſtupide, & s'il ne démentiroit pas les ſentimens dont il ſe diſoit pénétré pour la vie. Mais le Chevalier, plus preſſant, plus actif, à meſure qu'il trouvoit plus de réſiſtance, étoit chaque jour également tendre & paſſionné; & s'il ſe permettoit quelques plaintes, ce n'étoit que contre la bizarerie de ſon deſtin, qui l'aſſerviſſoit ſous le joug d'une inſenſible, qu'il trouvoit chaque jour plus belle.

Mademoiſelle de Lavane croyant qu'il étoit temps d'employer de nouveaux reſſorts, à l'appui des premiers, donna le ſignal à ceux de ſes parens qui étoient dans ſa confidence. Auſſi-tôt il vint de toutes parts au Chevalier des avances de galanterie, des ſollicitations, de prétendues paſſions qui méritoient au moins ſa reconnoiſſance. D'un côté, on lui montra, dans un bal maſqué, une demoiſelle en *domino* qui danſoit comme une Nymphe, & dont on lui fit lire des vers charmans, des lettres, & pluſieurs petits ouvrages petillans d'eſprits, en lui inſi-

nuant qu'il ne tiendroit qu'à lui de s'en faire aimer : d'autre part, on lui fit entendre, à travers les jalousies d'une salle basse, une demoiselle qui, sans se montrer, chantoit & s'accompagnoit de la harpe. Sa voix mélodieuse agitoit à son gré tous les cœurs. On lui demanda adroitement si cette demoiselle ne lui inspiroit rien : absolument rien, répondit le Chevalier, en refusant tous les services qu'on lui offroit ; musique, danse, poésie, & tous les talens n'ont plus d'attraits pour moi ; j'adore une beauté qui les néglige, & dont les goûts ont remplacé les miens ; puis-je être sensible à tout ce qui ne vient pas d'elle ?

Les agens de Mademoiselle de Lavane ne se rebutèrent point ; ils essayèrent s'ils pourroient séduire la raison du Chevalier, puisqu'ils ne pouvoient changer son cœur. On le plaignit de s'être attaché à une ingrate qui ne sentiroit jamais le prix d'un cœur comme le sien ; on entra dans ses peines ; on lui parla d'une demoiselle qui demeuroit dans un château voisin dont elle étoit maîtresse, & qui cherchoit un mari aimable ; on lui fit voir son portrait qui, étant purement

d'imagination, étoit parfaitement beau; on exalta ſes vertus, ſon bon caractère, ſon eſprit ſociable; l'on inſiſta ſur-tout ſur ſes richeſſes; & comme tout cela ne produiſoit aucun effet, on ſe permit de lui repréſenter qu'il laiſſoit échapper un excellent établiſſement, par une paſſion romaneſque pour une demoiſelle peu fortunée, aſſez mauſſade, & très-bornée. Mais quoique ces remontrances paruſſent juſtes, le Chevalier ne les goûta pas; il les rejetta bien loin, jurant toujours qu'il ne ſeroit jamais à d'autre qu'à Mademoiſelle de Lavane, quelques biens, quelques talens, quelques charmes qu'il pût trouver ailleurs.

Ces tentatives, & pluſieurs autres de la même eſpèce, n'ayant pas réuſſi, à la grande ſatisfaction de Mademoiſelle de Lavane qui continuoit de jouer ſon rôle, & à qui il en coûtoit chaque jour plus pour feindre, ſes parens lui demandèrent ſi elle étoit enfin rendue, & s'il ne lui reſtoit plus de ſoupçons ſur la ſincérité de ſon amant. Hélas! répondit-elle, je n'oſe encore me flatter. Je médite une dernière, mais terrible épreuve, que je ſouhaite & que je crains tout enſemble.

Peut-être ne devrois-je pas m'expoſer aux ſuites qu'elle peut avoir ; car je ne diſſimule pas que le Chevalier m'intéreſſe, & qu'il me ſeroit aujourd'hui cruel de le perdre, pour avoir pouſſé trop loin mes ſcrupules ; mais je me ſuis engagée ſi avant, que je ne dois pas craindre d'employer un dernier moyen ; il doit me prouver ſans retour la vérité de la ſympathie. Tout fut préparé en conſéquence ; & auſſi-tôt le bruit courut dans toute la ville que Mademoiſelle de Lavane avoit la petite vérole.

Son amant accourut chez elle tout éperdu ; on lui confirma cette triſte nouvelle ; on lui dit même qu'on déſeſpéroit de ſauver la malade : enfin, après lui avoir fait paſſer quelque temps dans de mortelles angoiſſes, on lui apprit qu'il n'y avoit plus à craindre pour ſes jours, mais que la pauvre demoiſelle étoit *horriblement défigurée*..... Le Chevalier, loin d'en paroître effrayé, ne laiſſa éclater que la joie qu'il avoit de conſerver à ce prix ſa chère & inſenſible idole. Plût au Ciel, s'écria-t-il, que ſon viſage eût encore cent fois moins d'appas, & que ſon cœur fût plus tendre ! — A ce trait de ſen-

timent si rare, Mademoiselle de Lavane qui écoutoit en tremblant, ouvrit précipitamment la porte de sa chambre, & parut aux yeux de son amant, plus belle & plus aimable que jamais. Comment peindre la double surprise du Chevalier ? Il ne voyoit que des charmes, où on lui avoit annoncé de la difformité ; il trouvoit l'impression du plaisir dans ces mêmes yeux où la froideur avoit régné si long-temps. Il se jetta amoureusement aux genoux de sa maîtresse, en la suppliant de lui expliquer ce mystère. M. de Lavane, qui étoit du secret, l'instruisit ; & pour le dédommager de ce qu'il avoit souffert, lui offrit la main de sa fille. Le Chevalier l'accepta avec transport, & la baisa avec ardeur, trouvant la récompense bien au-dessus de ses peines. Un prompt mariage suivit cette scène si peu attendue ; & si Mademoiselle de Lavane eut de nouvelles preuves de l'amour ardent de son époux, lui, de son côté, vit bientôt qu'elle réunissoit tout ce qu'on lui avoit vanté sous des noms empruntés, beauté, esprit, talens, richesses.

Troisième Aventure. *Le Testament.*

Histoire du Chevalier de Chanteuil & de Mademoiselle de Bréfy.

Nous étions en garnison à Besançon, lorsque le Chevalier de Chanteuil, Capitaine dans notre Régiment, devint amoureux de Mademoiselle de Bréfy; c'étoit une fille charmante, tant par la figure que par l'esprit; le Chevalier étoit aussi un des plus aimables Officiers des troupes du Roi, ayant tous les talens possibles, avec les sentimens d'un excellent militaire : il étoit doux; souple & capable de se prêter à tout, excepté à ce qui auroit pu se trouver contraire à son honneur. La Demoiselle reçut son hommage, d'abord avec beaucoup de réserve; enfin, elle lui avoua qu'elle y étoit sensible. Elle étoit élevée chez sa tante, qui ayant passé toute sa vie dans une ville de garnison, & avec des Militaires, avoit contracté un grand goût pour notre métier; & étant connoisseuse en Officiers, pouvoit très-bien éclairer sa nièce sur le cas qu'elle devoit faire de l'un

plutôt que de l'autre ; mais, dit la tante, mon cher Chevalier, à quoi vous servira pour votre bonheur, le cas que nous faisons de vous, & le bien que nous en pensons ? Mademoiselle de Bréfy n'est point maîtresse d'elle-même, & ne peut se marier sans le consentement d'une famille entière, dont je fais partie, mais dans laquelle ma voix n'est comptée que pour la quatrième : celle de ma sœur aînée & celles de mes deux frères vous sont au moins aussi nécessaires ; & je ne crois pas que vous les obteniez jamais. Pour vous en convaincre, écoutez l'histoire du Testament singulier qu'a fait M. de Bréfy, mon frère aîné ; tels en sont les termes : » Desirant que ma fille unique soit établie » convenablement, & ne voulant point » que mes frères & mes sœurs puissent » avoir aucun prétexte de la priver de » leurs biens, auxquels elle doit naturel- » lement prétendre, puisqu'ils n'ont point » d'enfans, je veux que ma chère fille soit » mariée dès qu'elle entrera dans sa ving- » tième année ; mais que ce soit avec le » concours de ses deux oncles, & de ses » deux tantes, & non autrement. Je suis » persuadé qu'ils sont trop raisonnables

» pour ne lui pas choisir un parti sorta-» ble, &c ». Ma nièce a dix-huit ans, M. le Chevalier, ajouta la tante; dans un an elle en aura dix-neuf faits; & comme elle entrera dans sa vingtième année, nous devons alors nous rassembler pour lui choisir un époux. Le rendez-vous est dans le petit château où vous sçavez que je passe mes étés, & qui n'est qu'à deux lieues de cette ville. Je crois que lorsqu'il sera question de discuter cette affaire & de la décider, nous verrons beau bruit; ma sœur s'y rendra de Paris, & mes deux frères, l'un de sa terre en Bourgogne, l'autre de la ville où il exerce ses fonctions de magistrature. La différence qu'il y a entre leur état & leur caractère, ne leur permet pas d'être conformes en opinion; ainsi, sera bien habile qui les mettra d'accord.

La Demoiselle confirma, en soupirant, le récit de sa tante. Il y avoit-là de quoi désespérer un amant qui auroit eu moins d'amour & de ressources dans l'esprit; mais le Chevalier animé par les difficultés, résolut de les vaincre, ne prit des informations que pour être plus sûr d'en venir à bout; & enfin, assura sa belle

maîtresse qu'il mettroit à fin cette grande aventure ; qu'il emploieroit bien son hiver, & qu'on entendroit parler de lui au mois de Mai prochain, temps où cet aréopage de famille devoit tenir conseil.

Les semestres étant arrivés, le Chevalier partit ; & son premier soin fut de se rendre dans la ville de Parlement où résidoit l'aîné des oncles de Mademoiselle de Bréfy : il s'y fit annoncer sous son nom véritable, mais comme un jeune homme, qui n'étoit point encore décidé sur le parti qu'il pourroit prendre. Il portoit l'épée & l'habit de Cavalier, mais sans aucun uniforme. Il parut desirer de faire connoissance avec ce qu'il y avoit de plus habiles Avocats, & de meilleurs Jurisconsultes : on lui indiqua M. de Bréfy, comme le Magistrat le plus instruit & le plus zélé pour la gloire de la magistrature ; il se fit présenter à lui, & gagna ses bonnes graces par l'admiration qu'il témoigna pour ses talens. Le Conseiller s'étant informé de sa naissance & de son bien, sur lesquels il reçut des éclaircissemens justes & très-avantageux, pensa tout d'un coup à sa nièce, & trouva qu'il ne pourroit mieux faire que de lui faire

épouſer ce jeune homme ; s'il vouloit prendre le parti de la robe. Chanteuil parut enchanté de l'idée & de la propoſition, & promit de ſe rendre, au mois de Mai de l'année ſuivante, au petit château près de Beſançon, où l'oncle l'aſſura qu'il plaideroit ſa cauſe, gagneroit ſon procès, & lui feroit épouſer ſa nièce.

Après avoir paſſé environ ſix ſemaines ou deux mois auprès du Magiſtrat, Chanteuil prit le chemin de Paris, muni de tous les moyens & de toutes les recommandations néceſſaires pour s'arrêter au moins quinze jours dans la terre de l'autre oncle. Avec ces précautions & le caractère loyal & galant du Gentilhomme campagnard, il en fut parfaitement bien reçu. Ce ſecond M. de Bréſy, depuis pluſieurs années, n'habitoit plus que ſa terre ; il avoit été grand chaſſeur autrefois ; mais étant devenu un peu peſant depuis quelque temps, il n'étoit plus que buveur, & n'aimoit que les gens en état de lui tenir compagnie, & même de lui faire tête. Le Chevalier s'annonça ſur ce pied là, & il étoit capable de ſoutenir ce rôle, ſinon par goût, du moins par un effet de ſa bonne ſanté

& de sa politique. Il plut donc beaucoup au bon homme ; ils firent tous les jours de petites promenades & de long dînés, à la fin desquels on chantoit à tue-tête de vieilles chansons à boire, où il étoit question de la servante Isabeau, du buveur Grégoire & de Margot qui avoit la clef de la cave. Jamais le gros Bréfy n'avoit trouvé un si charmant convive. Entre la poire & le fromage, il fut question de la nièce ; & l'oncle qui étoit tout cœur, après la troisième bouteille, jura ses gros jurons qu'il la lui feroit épouser au mois de Mai suivant, à condition qu'il viendroit tous les ans passer quelque temps dans son château.

Après cette seconde expédition, le Chevalier n'eut rien de plus pressé que de se rendre à Paris, & y fut encore d'assez bonne heure pour partager les plaisirs du carnaval avec l'autre tante. Celle-ci étoit folle du bel-esprit, des talens & du spectacle. Ce fut comme en amateur de toutes ces choses, que Chanteuil se présenta à elle ; & il ne lui fut pas difficile de la séduire ; il avoit fait quelques chansons, & beaucoup lu de

vers dans sa vie ; & dès les premiers soupés qu'il fit avec elle, moitié d'esprit, moitié de mémoire, il lui débita en manière d'im-promptu, des madrigaux qui avoient été faits pour une beauté, de trente ans plus jeune qu'elle. Sa voix n'étoit ni très-étendue, ni très-belle ; mais imitant de grands modèles, il sçavoit maniérer son chant ; & il suppléoit par une lorgnerie ou par un geste, aux ports de voix ou aux cadences qu'il ne pouvoit pas complettement exécuter. Il ne jouoit que très-médiocrement du violon & de la mandoline ; mais il s'accompagnoit quelquefois en chantant avec ce dernier instrument, & lui faisoit dire ce que sa voix ne pouvoit pas exprimer, & réciproquement exprimoit par quelques éclats, ce que son instrument ne pouvoit rendre. Il jouoit la comédie, sinon avec un talent bien marqué, du moins avec aisance ; & même en cas de nécessité ; il pouvoit remplir un rôle tragique, en criant beaucoup. Il avoit même l'attention que n'ont pas toujours des Acteurs plus fameux, de ménager son feu, & de ne pas jetter les hauts cris dès

le premier acte. En moins de huit jours, il mit Madame de Merville (c'étoit le nom de la tante) si bien au fait de ses agrémens, qu'il excita chez elle l'enthousiasme & l'enjouement. Il étoit de toutes ses parties, & il faisoit les délices de sa société. Aux approches du voyage que la tante devoit faire en Franche-Comté, elle lui en découvrit l'objet, & l'assura que jamais autre que lui n'épouseroit sa nièce ; qu'elle lui assuroit tout son bien, & qu'elles meneroient ensemble, à Paris, une vie délicieuse. Avec toutes ces assurances, & rendez-vous donné au château de Bréfy, pour le premier Mai, le Chevalier alla rendre compte de ses succès à sa belle maîtresse, & à la tante cadette ; & tout fut concerté pour la scène dont nous allons faire le récit en peu de mots.

Dès le 30 Avril, la famille étoit réunie de corps ; mais non d'esprit & de sentiment, au château de Bréfy ; chacun disputoit & soutenoit son opinion avec la plus grande force. Le Magistrat vouloit absolument que sa nièce épousât un jeune homme qu'il connoissoit pour très-appliqué, & très-capable de devenir un

excellent Magiſtrat : il ſoutenoit qu'il n'aſſureroit ſon bien qu'à cette condition, d'autant plus convenable, qu'il y avoit dans leur fortune pluſieurs poſſeſſions litigieuſes. L'oncle campagnard prétendoit que ſes poſſeſſions étant en vignes, il ne les laiſſeroit jamais qu'à quelqu'un qui prendroit intérêt au bon vin qu'elles produiſoient, & qui ſçauroit le boire. La tante de Paris repréſentoit, qu'étant propriétaire d'une jolie maiſon qu'elle avoit fait bâtir ſur les nouveaux boulevards, & dans laquelle il y avoit un ſalon de muſique délicieux, & d'une maiſon de campagne ornée de deux théatres, l'un de verdure, pour jouer des paſtorales quand il faiſoit beau, & l'autre intérieur, pour jouer toutes ſortes de pièces à toute heure & en toute ſaiſon, elle ſeroit bien fâchée d'imaginer que ces charmantes poſſeſſions paſſaſſent jamais dans des mains qui n'en feroient pas d'uſage ; mais qu'elle avoit fait un choix pour ſa nièce qui lui feroit paſſer des jours dignes d'envie. La tante de Beſançon diſoit qu'elle avoit fait choix d'un Officier brave, aimable & galant ; mais comme elle étoit dans le ſecret du dé-

nouement, elle s'échauffoit moins que les autres. La nièce avoit toute la contenance d'une jeune perſonne timide, & que l'on eſt prêt à juger ſans l'entendre; mais au fond du cœur elle n'avoit pas tant de peur qu'elle paroiſſoit en avoir. Le ſeul point ſur lequel la famille ſe trouvoit d'accord, c'eſt que le lendemain le protégé de chacun arriveroit, & plaideroit ſa cauſe lui-même; en conſéquence, on fit préparer quatre chambres de garçon dans le château, pour recevoir ces quatre Meſſieurs. Le lendemain ſur le midi, on entend claquer des fouets, & le bruit d'une chaiſe de poſte qui entre dans la cour: chacun des parens ouvre auſſi-tôt la fenêtre de ſa chambre, & voit deſcendre ſon protégé en habit de campagne de bon goût, & tel qu'il convient à un prétendu du bon air: auſſi-tôt les deux oncles & les deux tantes deſcendent dans le ſallon, & les plus diligens furent ceux qui embraſſèrent les premiers leur protégé. Mais quand ils furent tous réunis, quel fut leur étonnement de trouver que leur ſatisfaction n'avoit pour objet que le même homme! Cela cauſa d'abord quelque embarras,

& il y eut jusqu'au moment du dîner, quelques pourparlers & quelques chuchoteries qui inquiétèrent Mademoiselle de Bréfy; mais pendant le dîner, le Chevalier ayant bu ſes trois bouteilles de vin de Champagne ſans qu'il y parût, ayant eu dans l'après-dîné, avec le Magiſtrat, une converſation dans laquelle il lui propoſa un plan admirable pour arranger les affaires de ſa nièce; & le ſoir ayant fait des Madrigaux & chanté des chanſons agréables pour la tante de Paris, tout ſe concilia; on convint qu'un jeune homme qui réuniſſoit des avantages d'un genre ſi différent, méritoit l'eſtime générale. Il promit de partager ſon temps entre les parens de Mademoiſelle de Bréfy, & de les ſervir toujours ſuivant leur goût quand il ſeroit chez eux. A ces conditions le mariage ſe conclut, & tout le bien de la famille fut aſſuré à la nièce. Dès l'année ſuivante, l'oncle campagnard mourut d'apoplexie ou d'indigeſtion, le Magiſtrat d'un excès de travail; & les époux n'eurent plus à partager leur temps qu'entre les deux tantes, dont les inclinations & la ſociété ne devoient pas ennuyer un jeune menage.

Les trois aventures de Garniſon que M. de Vertbois avoit tirées des mémoires manuſcrits de M. le Chevalier, parurent aſſez agréables. La ſociété jugea même qu'elles pouvoient ſervir de matière à autant de comédies. Comme les rangs avoient été tirés au ſort, c'étoit à Madame la Préſidente à parler le lendemain. Meſſieurs, dit-elle, pour payer mon contingent, j'ai mis à contribution deux des plus beaux eſprits du ſiècle paſſé, & je ne vous donnerai que l'extrait d'un ouvrage dont une Dame illuſtre fit autrefois le plan, qui fut enſuite mis à exécution par un des premiers Membres de l'Académie Françoiſe. Vous voyez que je veux parler de feue Madame la Ducheſſe de Montauſier, ſi connue dans ſa jeuneſſe ſous le nom de Julie d'Angennes de Rambouillet, & de M. Voiture. La première deſſina le plan du Roman d'Alcidalis & de Zélide, & le ſecond l'exécuta en plus grande partie. On a enſuite achevé de l'écrire aprés ſa mort. L'extrait que je vais vous lire de ce Roman, qui n'a que la longueur d'une nouvelle, vous fera connoître quel étoit le génie romaneſque & le ton précieux de

l'admirable Julie : quelques phraſes, & quelques expreſſions de Voiture, que j'ai eu grand ſoin de conſerver, vous prouveront quel étoit ſon genre & celui de ſon ſiècle.

SEPTIEME CLASSE.

CONTES ET NOUVELLES.

Extrait d'Alcidalis & de Zélide, Roman commencé par M. Voiture, & achevé par le Sieur Desbarres.

AU MILIEU des diviſions & des guerres qui déchiroient ſes Provinces devenues la proie de pluſieurs Nations barbares, l'Eſpagne voyoit l'Aragon gouverné par un Roi doux & tranquille, qui ſçut toujours maintenir ſes ſujets dans la paix la plus profonde. Ce Prince ſe trouva veuf dans le même temps que Roſalve, Comteſſe de Barcelone, venoit de perdre ſon époux. Barcelone étoit une place importante pour le Royaume d'Aragon; Roſalve étoit belle; ces motifs étoient plus que ſuffiſans pour engager le Roi à un nouveau mariage. Roſalve devenue Reine, n'oublia rien pour s'acquérir un empire abſolu ſur

l'esprit de son époux; plus adroite encore qu'elle n'étoit belle, elle y réussit aisément. Mais ce n'étoit pas-là que se bornoit son ambition : le Roi n'avoit qu'un fils, elle une fille; les unir ensemble, & mettre, par ce moyen, une double couronne sur la tête de sa fille, eût été sans doute une action digne d'elle; aussi étoit-ce bien son projet : mais la fortune en devoit disposer autrement.

Le Prince de Ténare, Seigneur distingué, & issu d'une des plus illustres Maisons de la Calabre, vint en Aragon pour recueillir une succession qu'on lui disputoit. Il menoit avec lui sa femme & sa fille, encore jeune. Ils furent reçus à Saragosse avec tous les égards dûs à des étrangers d'une aussi grande qualité : mais quelque temps après leur arrivée, le Prince fut attaqué d'une maladie violente, qui le conduisit en peu de jours au tombeau, où Camille son épouse, accablée d'un coup aussi funeste, & victime de sa douleur, ne tarda pas à le suivre. Elle recommanda, en mourant, Zélide sa fille, aux bontés de la Reine, qui voulut bien lui tenir lieu de mère.

Rosalve ne perdoit cependant pas de vue son projet; elle faisoit tout son possible pour inspirer de l'amour pour sa fille à Alcidalis (c'étoit le nom du Prince d'Aragon), mais toutes ses peines étoient inutiles; par une fatalité qui n'est que trop ordinaire dans ces sortes de projets, où la politique intéressée des parens consulte plutôt les convenances du rang & de la fortune, que celles du cœur; Alcidalis haïssoit la jeune Princesse, & donnoit tous ses soins à Zélide, qui, sensible à sa tendresse, le payoit du plus tendre retour. Rosalve ne fut pas la dernière à s'appercevoir de cette intelligence; mais nos amans étoient encore si jeunes, qu'elle crut d'abord n'en devoir rien appréhender. Cependant, voyant que chaque jour ajoutoit & aux graces de Zélide & à l'amour d'Alcidalis, elle craignit qu'à la fin il ne lui fut plus possible d'en arrêter les progrès. Elle résolut donc d'aller passer quelque temps avec la Princesse, dans une maison de campagne qu'elle avoit en Catalogne, espérant que l'absence suffiroit pour effacer les impressions que l'amour avoit faites dans ces jeunes cœurs.

De tous les maux de l'amour, l'abſence eſt ſans contredit un des plus cruels; adieu cette douce ſécurité, cette ſuprême félicité, qu'on ne goûte qu'auprès de ce qu'on aime, ſur-tout ſi l'on ſe croit aimé. Errant, agité, le cœur cherche par-tout l'objet qu'il adore, & par-tout il ne trouve qu'un fantôme, foible image de celle dont la préſence ſeule pourroit le rendre heureux : auſſi le tendre Alcidalis fut-il plongé dans la douleur la plus amère. Vivre ſans voir Zélide ! la mort lui eût paru moins affreuſe. Il ne veut plus voir perſonne; une ſombre mélancolie a ſuccédé dans ſon cœur à cette gaieté qui le rendoit autrefois ſi aimable; nuit & jour il verſoit des torrens de larmes; enfin un ſoir, il ne conſulte que ſon amour, monte à cheval, & part pour l'aller rejoindre.

Sur les rives fleuries de l'Ebre, dans une vallée ombragée d'arbres toujours verds, & que les montagnes de Catalogne tiennent toute l'année à l'abri des vents du Septentrion, étoit ſitué le château de la Reine : c'étoit-là que Zélide, triſte & rêveuſe, au milieu de tant d'objets agréables, pleuroit l'abſence

d'Alcidalis ; & dans l'attente d'un avenir encore plus cruel que le préſent, s'abandonnoit à ſa douleur. Un jour que, ſuivie d'une ſeule de ſes femmes, elle ſe promenoit le long d'une prairie qui bordoit la rivière, un bruit effrayant lui fait tourner la tête & les yeux vers la montagne. Mais quel affreux ſpectacle vient s'offrir à ſa vue ! Un homme lutte avec peine contre un ours d'une grandeur effroyable ; bientôt il va en devenir la proie, lorſque tout-à-coup paroît un cavalier bien monté : voir le monſtre fondre ſur lui & l'immoler, c'eſt l'ouvrage d'un inſtant. La hardieſſe d'une auſſi belle action, la ſecrette émotion qui ſe gliſſoit dans ſon cœur, tout annonçoit à Zélide que le vainqueur du monſtre étoit ſon amant ; mais plus on deſire une choſe, plus on craint de ſe faire illuſion ; elle doutoit encore : ah ! ceſſez de douter, belle Princeſſe, oui, c'eſt Alcidalis, c'eſt lui qui, bravant le courroux de la Reine, & ne pouvant reſter plus long-temps éloigné de ce qu'il aime, vient jurer à vos pieds de ne vivre jamais que pour vous. Le Prince, encore teint du ſang qu'il vient de verſer, apperçoit ſon

amante; il vole; l'Ebre lui-même semble baiſſer ſes eaux pour faciliter ſon paſſage; il eſt à ſes genoux, couvre ſa main de larmes & de baiſers, & lui déclare enfin la paſſion dont il brûle pour elle; depuis long-temps ſes yeux le lui diſoient, ſa bouche n'avoit pas encore oſé le lui dire; Zélide ne peut réſiſter à tant d'amour, elle lui avoue, en rougiſſant, qu'elle partage ſa tendreſſe, quand la Reine, inſtruite de ce qui ſe paſſe, paroît au même inſtant devant eux. Alcidalis n'a que le temps de ſe relever & d'aller au-devant d'elle : elle a tout vu; cependant elle le reçoit d'un air riant & ouvert, & lui fait l'accueil le plus gracieux. Mais elle lui conſeille de repartir le lendemain, & lui promet d'aller bientôt le rejoindre à Saragoſſe (ce qu'elle exécuta effectivement quelques jours après).

Quatre mois s'étoient écoulés dans la plus grande tranquillité, lorſque la Reine, ſous prétexte du retour du printemps, veut retourner en Catalogne. A peine y eſt-elle arrivée, qu'elle feint d'avoir reçu des lettres qui demandent ſa préſence à Barcelone;

Barcelonne ; & sur le champ elle part, n'emmenant que Zélide avec elle. Il y avoit alors dans le port un vaisseau qu'elle avoit fait construire elle-même, & qui portoit son nom. Elle s'y rend aussi-tôt, accompagnée de la jeune Princesse, & lui déclare qu'elle l'envoie au Duc de Tarente, qui la demande en mariage. Elle la recommande au Capitaine, à qui elle confie en même-temps une somme & un écrin d'une grande valeur, & le charge de la conduire au Duc Italien ; puis, profitant de l'étonnement où une pareille nouvelle jette Zélide, elle disparoît & regagne le bord. Zélide n'étoit pas encore revenue à elle, qu'on avoit déja perdu de vue la pointe des tours de Barcelonne. Alors, voyant son mal sans remède, & qu'elle n'a plus d'autre ressource qu'en elle-même, elle conçoit un projet dont l'idée seule eût découragé toute autre qu'une amante, & que cependant elle exécuta heureusement. Au nombre des femmes qui l'accompagnoient à Tarente, étoit une nièce du Capitaine. Erminie (c'étoit le nom de cette nièce), à-peu-près de son âge & de sa taille, & extrêmement ambitieuse, lui parut

très-propre à servir ses desseins. Le Capitaine étoit un Marin qui, cherchant la fortune de mer en mer, avoit vieilli dans ce métier, sans pouvoir jamais s'enrichir. Un jour elle fait appeller l'oncle & la nièce, & propose à l'une de la rendre Duchesse de Tarente & maîtresse de tous ses biens; à l'autre, de le mettre en possession des pierreries & des richesses que la Reine lui avoit confiées, pourvu qu'il la conduise, en retournant en Espagne, dans quelque pays où, inconnue & tranquille, elle puisse consacrer tous ses momens au souvenir de son cher Alcidalis. L'or & les honneurs! avec de pareils moyens, que n'obtiendroit-on pas des hommes? L'échange est concerté & exécuté. On aborde en Italie: la fausse Zélide est débarquée, présentée au Duc, & acceptée pour épouse; &, sous prétexte d'aller plutôt instruire la Reine de son heureuse arrivée, le Capitaine se hâte de se remettre en mer. Il tenoit la route de la Sardaigne, où il comptoit laisser Zélide, lorsqu'il est attaqué par trois bâtimens Corsaires, qui se rendent maîtres de son vaisseau, le tuent, lui & une partie de son équipage, & font tout

le reſte priſonnier. Zélide, qui, dès le commencement du combat, s'étoit bien doutée quelle en ſeroit l'iſſue, étoit deſcendue dans la chambre du Capitaine, où, après s'être coupé les cheveux, elle avoit pris un habit d'homme, des armes, & étoit remontée ſur le tillac pour ſe mêler parmi les combattans. Orcant (c'étoit le chef de ces brigands), qui, dans la chaleur de l'action, avoit remarqué la valeur & la bonne mine du jeune combattant, ne veut que lui pour ſa part du butin, prend en amitié cet aimable eſclave qu'il ne connoît pas, & lui rend la liberté dès que la campagne eſt terminée.

Si la fortune ennemie s'obſtinoit à perſécuter Zélide, Alcidalis n'étoit pas plus heureux. Comment peindre ſes tranſports, lorſqu'il vit la Reine de retour ſans ſon amante? Furieux, déſeſpéré, mille projets plus inſenſés les uns que les autres ſe préſentent en foule à ſon eſprit agité. Enfin, voulant, à quelque prix que ce fût, retrouver ſa chère Zélide, il ſort une nuit de Sarragoſſe, ſans avoir communiqué ſon deſſein à perſonne qu'au fidèle Ecuyer qui l'accompagne; & après

s'être rendu, par des chemins détournés, dans le Royaume de Valence, il s'embarque pour l'Italie.

La fausse Zélide avoit eu la fortune plus favorable que l'autre, & ses desseins avoient beaucoup mieux réussi. Elle avoit une beauté médiocre, mais cette sorte d'esprit qu'il faut avoir pour soutenir adroitement un faux personnage. Voyant combien l'entreprise qu'elle avoit tentée étoit dangereuse, elle s'efforçoit, par toutes sortes de moyens, de gagner le cœur de son mari, & de s'y fortifier contre les éclaircissemens qui pourroient survenir. Il étoit dans cet âge où les approches de la vieillesse commencent à donner aux hommes des défiances d'eux-mêmes, & où les plus sages ne doivent plus espérer d'être aimés des femmes, si ce n'est de celles que le devoir y oblige; de sorte que la conduite & les caresses de la sienne le touchèrent aisément. Il en étoit devenu amoureux, & (par une suite assez ordinaire de la possession dans ces climats) extrêmement jaloux, au point que peu-à-peu il lui avoit ôté toute espèce de liberté; mais, d'un autre côté, il ne négligeoit rien

pour lui rendre sa prison agréable, si toutefois une prison peut l'être. Parures, meubles précieux, musique enchanteresse, tout lui étoit prodigué; il avoit même fait chercher de toutes parts les esclaves les plus beaux & les mieux faits; trois fois par semaine on les faisoit entrer dans une cour spacieuse, sur laquelle donnoient les fenêtres de la Duchesse, & là, ils s'exerçoient à la danse & à tous les différens jeux des Athlètes.

Alcidalis, à peine arrivé en Italie, ne tarda pas à être instruit de toutes ces particularités : aussi-tôt il juge que le meilleur parti qu'il a à prendre est de se faire esclave de la Duchesse. Son Ecuyer se déguise en marchand, & le vend au chef de ces esclaves. Sa bonne mine & son adresse ne tardent pas à se faire distinguer de la Princesse, qui en devient éperdument amoureuse. Un soir qu'il sortoit de la cour avec les autres, il est abordé par une femme, qui lui dit de se trouver, sur le minuit, au pied de la tour des Grecs (c'étoit une vieille tour attachée au palais, qui s'avançoit environ cinquante pas dans la mer). Clariant (c'étoit le nom qu'il avoit pris en se faisant es-

clave), plein de joie, & eſpérant enfin revoir ſa chère Zélide, ne manque pas de s'y rendre à l'heure indiquée. Il attache ſon bateau, on lui jette une échelle de ſoie, & il arrive, non ſans danger, au haut de la tour. On l'introduit dans une chambre foiblement éclairée, où la Ducheſſe étoit au lit. Il s'approche & balbutie, en tremblant, ces mots entrecoupés : » Enfin, belle Zélide, le mal» heureux Alcidalis mourra content, » puiſqu'il aura eu le bonheur de vous » voir encore une fois ». Auſſi-tôt on entend un grand bruit dans le palais ; celle qui l'a introduit rentre toute éperdue, & annonce l'arrivée du Duc. Clariant n'a que le temps de regagner la fenêtre par laquelle il eſt entré, & de redeſcendre dans ſon bateau *.

A peine y eſt-il entré, qu'un vent furieux, ſoufflant de terre, le force à gagner le large ; ſon foible bâtiment eſt accueilli d'une violente tempête ; il eſt fracaſſé en mille pièces, & bientôt englouti dans les flots. Dans le même inſtant, le haſard offre au Prince une plan-

* C'eſt ici qu'en eſt reſté Voiture.

che qui n'étoit pas entièrement brisée; il s'y attache, & y trouve son salut. La même tempête avoit dispersé dix vaisseaux de guerre Génois, qui passoient en Afrique contre les Corsaires de Maroc. Un Gentilhomme Arragonois, Capitaine de l'un de ces bâtimens, se promenant le lendemain matin, apperçoit cette planche qui flottoit autour de son vaisseau. La curiosité lui fait donner ordre qu'on la retire; mais quel est son étonnement quand, malgré toute la pâleur de la mort, il reconnoît son Prince & son bienfaiteur, celui qui l'avoit délivré de la dent meurtrière de l'ours furieux (comme on l'a vu précédemment). Aussitôt il met tout en usage pour le rappeler à la vie; ses soins sont couronnés du plus heureux succès, & il a la double satisfaction de sauver la vie à son maître & de reconnoître le service qu'il en a reçu par un service semblable.

Poussés par un vent favorable, les vaisseaux Génois voguoient tranquillement, quand on apperçoit les ennemis; le combat s'engage aussi-tôt, & la victoire se déclare pour les Chrétiens. Alcidalis, après l'action, étant occupé à visiter un

des vaiſſeaux Africains dont on venoit de ſe rendre maître, voit, étendu ſur le tillac & baigné dans ſon ſang, un jeune homme qu'il s'imagine reconnoître. Un ſentiment plus vif que cette pitié naturelle dont tout homme honnête eſt ému à la vue du malheureux, s'empare auſſitôt de ſon cœur ; il fait panſer ſes bleſſures, qui, heureuſement, ne ſe trouvent pas dangereuſes ; il veut lui-même en prendre ſoin : on eût dit qu'un heureux preſſentiment l'avertiſſoit du précieux tréſor qu'il venoit de recouvrer ; en effet, c'étoit Zélidan (nom que Zélide s'étoit donné lorſqu'elle fut priſe par le Corſaire). Pour ſauver la vie d'Orcant, ſon bienfaiteur, il s'étoit expoſé aux coups qui l'alloient frapper ; &, ſans les ſoins du tendre Alcidalis, il eût été la victime de ſa généroſité. Eſſayer de peindre la joie & les tranſports de ces fidèles amans, au moment où ils ſe reconnurent, ſeroit une témérité. Il faut avoir aimé ſincèrement & avoir ſouffert tous les tourmens de l'abſence, pour imaginer le plaiſir que l'on goûte en revoyant un objet chéri, dont on a craint d'être pour jamais ſéparé.

(La fin de ce Roman ne contient presque plus qu'un épisode absolument étranger à Alcidalis, & qui pourra paroître fort déplacé ; puisque tout intérêt cesse dès que les Héros qui en sont l'objet se trouvent réunis & heureux. C'est l'histoire de Lysandre, Capitaine du vaisseau qui a recueilli Alcidalis après la tempête. Et cependant, comme nous nous sommes engagés à faire connoître & les beautés & les défauts des différens ouvrages que nous mettons sous les yeux du Lecteur, nous allons lui rendre compte de cet épisode, le plus succintement qu'il sera possible).

Lysandre se trouvant à Venise, est épris d'amour pour Léonice, jeune Demoiselle fort aimable. Il est assez heureux pour lui plaire : leur naissance & leur fortune étoient les mêmes ; il ne voyoit plus aucun obstacle à son bonheur, lorsque Cilinde, Seigneur Italien, renommé par la grandeur de ses richesses, vint la demander en mariage. Ce n'est pas la premiere fois que l'or l'emporta sur l'amour. Lysandre est bientôt sacrifié à ce rival opulent : il est désespéré de son malheur, & bien résolu de se ven-

ger de l'importun qui vient troubler ſes amours. Il apprend que ſa perfide maîtreſſe a fait préſent à ſon amant d'un riche bracelet avec ſon portrait : auſſitôt il forme le projet de s'en faire une arme pour ruiner toutes les eſpérances de ſon rival. Pour cet effet, il vient à bout de corrompre un des domeſtiques de Cilinde, qui, moyennant une ſomme d'argent, dérobe ce fatal bracelet, & le lui livre.

Le haſard fait que, dans le même temps, une des plus fameuſes courtiſannes de Veniſe, dans l'impoſſibilité de ſatisfaire ſes créanciers, diſparoît, & que l'on vend les riches bijoux qu'elle avoit reçus de toutes parts. Cilinde, ſur ces entrefaites, va paſſer quelques ſemaines dans ſes terres, pour y faire les apprêts de ſon mariage. Lyſandre profite de ſon abſence pour aller voir Léonice. Il lui montre, d'un air indifférent, le bracelet en queſtion. A cette vue, Léonice, troublée, lui demande d'où il le tient. Je l'ai acheté, dit-il, à la vente de cette courtiſanne qui ſortit, il y a quelque temps, de Veniſe, & qui le montroit à tout le monde comme un des

plus beaux préſens que lui eût jamais fait Cilinde, qui, d'ailleurs, ajoute-t-il, s'eſt preſque entièrement ruiné pour elle; puis voyant le ſuccès de ſon impoſture, il ajoute à ſes propos artificieux l'aſſurance de la durée des tendres ſentimens que Léonice à ſi cruellement mépriſés pour l'indigne Cilinde. Bientôt celui-ci n'eſt plus, aux yeux de notre belle, qu'un perfide & qu'un homme ruiné. De retour à Veniſe, quel eſt ſon étonnement, lorſqu'il apprend tous les crimes qu'on lui impute! Outré & furieux, il brûle de verſer le ſang du rival auteur de tous ſes maux. Lyſandre eſt trop généreux pour refuſer le défi qu'on lui propoſe: mais la cauſe la plus juſte n'eſt pas toujours la plus heureuſe; après s'être battu avec courage, il eſt atteint d'un coup funeſte, & tombe noyé dans ſon ſang. Enchanté de ſa victoire, ſon indigne adverſaire s'approche pour achever de l'immoler, lorſque Cléagénor, ami intime du vaincu, & dont le haſard avoit dirigé les pas de ce côté, paroît & reconnoît Lyſandre. Il n'eſt plus maître de ſon courroux; il met lui-même l'épée à la main, & engage un

nouveau combat. La fortune change, Cilinde eſt vaincu, & meurt de ſes bleſſures quelques heures après. Pour Lyſandre, la ſienne ne ſe trouve pas dangereuſe, il eſt bientôt guéri.

Cependant les parens du défunt pourſuivent Cléagénor en juſtice : on inſtruit ſon procès, &, le jour déſigné, il paroît devant le Sénat ; il y fait voir, de la manière la plus adroite, la juſtice de ſa cauſe, & il eſt renvoyé abſous. Léonice, que ſon amant avoit conduit au Tribunal, pour lui faire connoître ſon bienfaiteur & lui apprendre toutes les circonſtances de ſon aventure, revient chez elle avec les deux amis ſatisfaits & triomphans; mais incapable de reſter long-temps fidelle, elle devient bientôt éperduement amoureuſe de Cléagénor. Lyſandre, vivement piqué de ſon inconſtance, abandonne cette beauté volage, & va chercher, dans d'autres climats, un deſtin plus heureux. Cléagénor, affligé d'avoir cauſé le malheur de ſon ami, & voulant éviter les perſécutions de Léonice, ſe réſout à quitter Veniſe ; mais, voulant cacher ſon départ à cette belle, il vole dans une pe-

tite île peu éloignée de la ville, où il attend le vaisseau sur lequel il doit s'embarquer. Toutes ces précautions n'empêchent pas qu'elle ne soit instruite de son dessein. Aussi-tôt elle vole pour l'arrêter ; il n'est plus temps ; déja le vaisseau est bien loin du rivage ; elle le suit des yeux, & commençoit à le perdre de vue, lorsqu'elle en apperçoit un autre venant du même côté, qui s'avançoit vers elle avec une légèreté surprenante. On aime toujours à se faire illusion : elle croit que Cléagénor, touché de repentir, revient essuyer ses larmes; elle s'empresse de se faire conduire à bord; mais, Dieux, quelle erreur ! c'est un Corsaire qui, frappé de sa beauté, l'enlève. Il est inutile de dire qu'elle différa, le plus qu'il lui fut possible, de s'abandonner aux caresses de ce barbare ; on le devine aisément. Enfin elle alloit être obligée de se rendre, quand le Corsaire est pris lui-même par un vaisseau dont Lysandre est Capitaine. Lorsqu'on a aimé véritablement, il est rare qu'on soit parfaitement guéri; c'est un feu mal éteint ; qui se rallume au moindre souffle. Lysandre reprend ses

anciens droits sur le cœur de cette belle, dont il a eu tant à se plaindre, & il est assez heureux pour mener enfin avec elle, une vie douce & tranquille.

Quand à Alcidalis & à Zélide, ils essuyèrent encore quelques embarras avant de se trouver paisibles possesseurs du trône d'Arragon. Mais enfin, quand le Prince fut arrivé à Sarragosse, il y apprit la mort du Roi son père; la Reine, sa belle-mère, s'étoit retirée à Barcelone, où elle avoit marié sa fille au Comte de Sardaigne; & rien ne traversa plus la félicité du tendre Alcidalis & de la belle Zélide.

En finissant de vous lire cet Extrait, j'ose me permettre, dit la Présidente, un mot sur l'Auteur. Vincent Voiture, de l'Académie Françoise, mort en 1648, fournit la preuve la plus complette que la réputation des Auteurs qui n'ont absolument que de l'esprit, est sujette à de grands accidens & & à de terribles vicissitudes. Leurs succès ressemblent beaucoup à ceux de ces modes qui ne sont point fondées sur une véritable commodité, ne procurent pas de vrais agrémens, & ne dépendent que du caprice de quelques personnes qui donnent

le ton. Au contraire ceux des Auteurs qui ont du génie, de la solidité & de la justesse dans les pensées, sont faits pour subsister dans tous les temps, & leurs Ouvrages sont traduits dans toutes les langues; on ne s'est pas avisé de traduire les Œuvres de Voiture; on ne les réimprime même plus, parce que son ton, qui étoit le meilleur de son siècle, & a fait, en plus grande partie, le mérite de ses Ouvrages, n'est plus celui de notre temps, & a perdu tout son prix. Montaigne, au contraire, quoique son style soit encore bien plus vieux que celui de Voiture, & que l'Auteur n'ait été qu'un Provincial, se lit encore, se réimprime; & quoiqu'il soit fort difficile à traduire, on l'essaye, du moins, parce que le mérite de ses Ecrits est dans les pensées, & que la singularité des expressions ne fait que mieux sortir la solidité de ses opinions sur les sujets qu'il traite.

Je n'ai pu me refuser à ces réflexions sur le petit Roman d'Alcidalis & de Zélide, qui n'a paru que près de trente ans après la mort de Voiture, & plusieurs années après celle de Madame la Duchesse de Montausier, qui, comme je vous l'ai dit, n'étant encore que Mademoiselle de Rambouillet, lui en avoit fourni l'idée: on

ignore quel eſt ce M. Desbarres à qui nous en devons la concluſion. On ne connoît de lui que ce ſeul petit Ouvrage; peut-être eſt-ce un nom ſuppoſé. Les autres Œuvres de Voiture ont été publiées par un de ſes neveux, nommé Painchêne, aſſez bon pour être l'Éditeur des Ouvrages de ſon oncle, mais très-mauvais Auteur quand il a voulu l'être lui-même.

Tout le monde ſçait que Voiture étoit fils d'un Marchand de Vin : c'eſt ce qu'on lui a ſouvent reproché ; mais il prenoit les plaiſanteries qu'on lui faiſoit à ce ſujet, avec cette aiſance que l'on voudroit peut-être ériger aujourd'hui en grand acte de philoſophie, mais qui, après-tout, revient à cette réflexion ſi ſimple : *Qu'eſt-ce que cela fait?* Cela n'a pas empêché que Voiture n'ait vécu dans la meilleure compagnie de France, qu'il n'ait même été traité avec diſtinction en Eſpagne & en Italie, par les perſonnages les plus conſidérables, & il y a apparence qu'il devoit l'avantage d'être ainſi traité, à ſa modeſtie, fondée ſur cette précieuſe maxime : *Si vous voulez qu'on ne vous reproche jamais ce que vous n'avez pas, ne tirez point trop de vanité de ce que vous avez, ou que vous croyez avoir.*

Madame la Préſidente ne pouvoit manquer d'être applaudie dans une ſociété dont elle étoit le principal perſonnage ; d'ailleurs, il eſt vrai de dire qu'elle avoit fait un Extrait fort clair & fort net d'un Roman aſſez embrouillé, quoique intéreſſant. Auſſi ne prit-elle point pour des fadeurs ce qu'on lui dit à ce ſujet ; mais voulant arrêter les complimens, elle s'adreſſa à l'Abbé, & lui demanda de quoi il ſe propoſoit de les occuper le lendemain ? Madame, répondit l'Abbé, je vous avois préparé un Conte ſcientifique, dans lequel vous auriez peut-être trouvé quelques obſervations philoſophiques, métaphyſiques & morales, qui vous auroient paru dignes d'attention ; mais mon neveu m'a fait obſerver que mon ouvrage paroîtroit meilleur étant lu le matin, lorſque les idées ſont plus nettes, & l'eſprit plus diſpoſé aux réflexions, qu'après le ſouper, dans un moment où l'on ne cherche que la récréation & l'amuſement. Il m'a forcé, pour ainſi dire, à ſubſtituer à mon Conte, ceux dont l'Abbé de Bois-Robert, mon grand-oncle, amuſoit journellement le grand Cardinal de Ri-

chelieu, pour le distraire dans ses grandes occupations. Vous sçavez que M. Citois, Médecin de l'illustre fondateur de l'Académie Françoise, lui disoit souvent, lorsqu'il étoit incommodé; Monseigneur, tous les remèdes que nous pouvons faire à Votre Eminence, ne lui serviront de rien, si elle n'y joint tous les matins une prise de deux dragmes de Bois-Robert. Vous comprenez que ces deux dragmes étoient deux contes, ou deux petites histoires, traits, bons mots, ou saillies, dont mon oncle avoit soin de régaler tous les matins le Cardinal à son déjeûner. Lemetel d'Ouville, frère de l'Abbé, s'est déja avisé de recueillir ces contes, & de les faire imprimer. Nous en avons nombre d'éditions sous le titre de *Contes de d'Ouville*, ou de *Contes à rire;* mais le Manuscrit que je possède est bien plus ample, & mon neveu trouve que les meilleurs traits de mon grand-oncle ont été omis dans l'imprimé. Il me conseille, pour ne pas abuser de votre complaisance pendant plus d'une soirée, de ne vous réciter que ceux-là, & de passer les autres sous silence, tant parce qu'ils ne sont pas toujours bons, que parce

qu'ils sont trop connus. Ainsi, mon neneu vous lira demain ce qu'il a extrait de mon Manuscrit.

On parut, dans le Château, très-satisfait de cette annonce, & le lendemain M. de Vertbois commença ainsi sa lecture :

Extrait des Contes de l'Abbé de Bois-Robert.

Les Contes dont je vais vous entretenir pendant quelques momens, sont de deux espèces; les uns sont de pures facéties, plaisanteries ou équivoques, propres à dérider le front du grand Ministre que Bois-Robert cherchoit à amuser; les autres sont de ces traits d'esprit fins & critiques, dont les gens de génie tels que le Cardinal de Richelieu, & les gens de la Cour tels que lui, sentent le mérite mieux que personne. L'Abbé qui étoit un plaisant de bonne compagnie, étoit capable de placer des traits de ces deux espèces toujours à propos, & suivant les occasions.

Avant que de vous parler de ce qu'il rapportoit comme venant des autres, il

faut vous conter des traits de lui-même, qu'il ne pouvoit désavouer.

La façon dont il présenta un de ses neveux au Cardinal, est assez plaisante. Ce premier Ministre se promenoit dans le jardin de son Palais, que l'on appelloit alors *Cardinal*, & que l'on nomme aujourd'hui *Palais-Royal*. Il y avoit dès-lors, au milieu de ce jardin, un grand bassin, autour duquel le Cardinal tournoit, suivi d'une foule de courtisans & de badaux. L'Abbé qui avoit donné rendez-vous à son neveu dans le jardin, tâchoit, accompagné du jeune homme, de percer la foule pour le présenter à son Eminence : désespérant d'en pouvoir venir à bout, & de se faire remarquer autrement que par un coup d'éclat, il prend tout-à-coup son parti, pousse son neveu qui étoit à côté de lui, sur le bord du bassin, & le jette dans l'eau; il n'y en avoit pas assez pour le noyer, mais plus qu'il n'en falloit pour le mouiller & le crotter beaucoup. L'accident excite du bruit à la suite du Cardinal; les uns crient, les autres rient; le Cardinal se retourne, & demande ce que c'est :

c'eſt mon neveu, dit l'Abbé, que je préſente à Votre Eminence, à qui je demande ſes bontés pour lui; il en a grand beſoin. Cette façon de préſenter fit beaucoup rire le Cardinal. Le ſoir, il dit à Bois-Robert : es-tu fou, l'Abbé, de m'avoir préſenté ton neveu dans l'état où il étoit ce matin. Je ſçais ce que je fais, Monſeigneur, lui répondit-il; ſi je l'euſſe offert à vos yeux comme un autre, vous n'y auriez fait aucune attention; mais avec cette petite tournure, j'eſpère que Votre Eminence s'en reſſouviendra, & que ne l'oubliant pas, elle fera quelque choſe pour un homme qui a expoſé ſa vie pour parvenir juſqu'à elle. En effet, le Cardinal s'en reſſouvint, & lui donna le lendemain un bon bénéfice.

On ſçait que mon grand-oncle n'étoit pas l'Eccléſiaſtique le plus régulier. Un jour, des Dames de la Cour le trouvèrent ſortant de chez le Cardinal, tenant un livre bien relié ſous ſon bras. Quel eſt ce livre, lui dirent-elles ? L'Abbé répondit, d'un air myſtérieux, cela ne ſe dit pas, Meſdames, cela ne ſe dit pas,

Cette réponse excita la curiosité des Dames, qui crurent que c'étoit un livre satyrique fort défendu, & qui faisoit grand bruit dans ce temps-là. Là-dessus elles ne cessèrent de le tourmenter, jusqu'à ce qu'enfin il leur montra ce livre, c'étoit son bréviaire. Vous ne le dites donc pas, reprit une de ces Dames ? Oh, cela va sans dire, répliqua l'Abbé; mais au moins, poursuivit une autre, vous devez vous en accuser à confesse; c'est ce que je fais aussi, dit l'Abbé; j'ai plutôt fait de m'en accuser que de le dire.

C'est aussi de l'Abbé de Bois-Robert qu'est ce fameux trait : Un jour qu'il rentroit chez lui de grand matin, après avoir passé la nuit à jouer & à boire, quelques gens du peuple, qui étoient amassés auprès d'un homme qui se mouroit, voyant passer un Ecclésiastique, s'en saisirent, & l'engagèrent à exhorter le mourant. L'Abbé n'étoit pas trop en état, dans ce moment, de faire une exhortation bien raisonnable, & n'avoit pas les prieres du Rituel bien présentes à l'esprit; cependant on le pousse auprès du mori-

bond : dites lui quelque chose de Dieu, lui disoit-on ; l'Abbé, rappellant toutes ses connoissances, lui dit : mon ami..... songez à vos affaires, & dites votre Bénédicité.

Passons aux Contes dont il amusoit le Cardinal. Pour en rendre la narration plus intéressante, je vais parler comme si lui-même adressoit la parole au premier Ministre, qui étoit dans l'habitude de lui demander à son lever : l'Abbé, qu'y a-t-il de nouveau ?

L'Abbé avoua un jour au Cardinal qu'il avoit été la veille dans une académie de jeu, où il avoit été témoin de quelques traits qui l'avoient assez diverti. On y jouoit au pharaon ; le Banquier avoit gagné l'argent de tout le monde, entre autres celui d'un malheureux Gascon, qui probablement n'en avoit pas beaucoup à perdre. Quand l'heureux Tailleur eut fait rafle de tout l'argent de la compagnie, le combat cessant faute de combattans, il s'en alla, ses poches remplies de rouleaux. En descendant l'escalier,

il s'apperçut que le Gascon le ferroit de près, & fouilloit dans ses poches. Que faites-vous donc-là, Monsieur, lui dit-il? *Monseu*, lui répondit l'autre, *je prends ma revanche.*

Quelques jours auparavant, il étoit arrivé, dans le même tripot, quelques difficultés entre deux joueurs, au sujet d'une somme assez considérable, que l'un accusoit l'autre de lui avoir gagnée de mauvaise foi. Comme ils portoient tous deux l'épée, on conseilloit au gagnant de se battre contre le perdant, sous prétexte qu'il avoit été insulté. Non, répondit-il, c'est moi qui gagne, j'ai mon argent à conserver, & la somme en vaut la peine; lui qui est actuellement dévalisé, & à qui il ne reste plus un sol, se battroit comme un diable, il me tueroit: ce drôle n'a plus rien à perdre :

Il y a des ivrognes gais, dont les naïvetés sont quelquefois charmantes. Un d'entr'eux, fameux par des traits de cette espèce, dont la plupart vous sont sans doute connus, revenant de souper en ville, après

après minuit, & ne passant pas assez vîte après qu'on eût crié gare l'eau, fut inondé du troisième ou quatrième étage d'une maison. Furieux & voulant se venger, il se mit à ramasser des pierres & à les jetter de toute sa force contre la maison d'où l'eau avoit été jettée ; mais comme il n'avoit pas la main bien assurée, il ne put que casser les vîtres de l'appartement du premier étage. Le maître qui étoit un fort galant homme, & peu accoutumé à être insulté par ses voisins & par les passans, s'éveille, & entendant un homme qui jettoit des pierres contre sa maison, s'en plaint hautement : Monsieur, lui répond l'ivrogne, je vous demande bien excuse ; ce n'est pas à vous que j'en veux, c'est au quatrième étage ; mais le diable m'emporte, si je peux y atteindre ; après tout, comme vous êtes de la maison, vous aurez la bonté de les rendre à leur adresse.

Le même personnage, revenant un soir d'un déjeûner qui avoit duré fort long-temps, & ne pouvant plus porter tout le vin qu'il avoit bu, s'étoit assis sur une borne dans la rue S. Honoré ; passe

un grand enterrement, le corps étoit porté par huit hommes forts & robuſtes. Notre ivrogne qui s'en apperçut à la lueur des flambeaux, demande à quelqu'un de la ſuite, où allez-vous donc, Meſſieurs, à l'heure qu'il eſt ? A S. Euſtache, lui répond-on. = Eh, mais vraiment cela eſt fort heureux ! C'eſt juſtement mon quartier, je demeure-là tout auprès, vous êtes aſſez forts pour en porter deux, & vous aurez la bonté de m'y mener auſſi. Cela dit, il ſe jetta à corps perdu ſur la bierre, & malgré qu'on en eût, il profita de cette commodité.

Un homme du monde, que je nommerai tout bas à Votre Eminence, avoit vécu pendant pluſieurs années très-intimement avec une Dame de beaucoup d'eſprit ; mais qui, ſçachant bien qu'elle en avoit, tourmentoit un peu un amant qu'elle croyoit n'être pas, à beaucoup près, auſſi éclairé qu'elle. A la fin cela fatigua le pauvre homme ; il la quitta, & s'attacha à une autre Dame. Un de ſes amis lui reprochant qu'il avoit beaucoup perdu au change, & que ſa der-

nière maîtresse n'étoit pas aussi jolie que la première : il est vrai, répondit-il, qu'elle est laide, mais du moins elle n'a point d'esprit.

C'est cette même femme d'esprit qui disoit : *Les beaux jours sont pour le peuple : c'est aux pauvres gens à s'occuper du temps qu'il fait & qu'il fera ; pour nous, notre soleil est dans notre ame ; & suivant que nous sommes satisfaits, ou que nous nous trouvons malheureux, nous jouissons du printemps, ou nous nous plaignons de l'orage.* Elle avoit aimé pendant quelque temps un jeune homme de la Cour, d'une figure fort agréable, mais très-étourdi & très-indiscret ; elle rompit avec lui assez brusquement. Le jeune homme, fâché de se voir quitter le premier, lui fit une scène violente, & la menaça, en présence de témoins, de montrer de ses lettres qu'il avoit entre les mains, dans lesquelles la passion la plus vive se montroit à découvert. Il ne tient qu'à moi de vous déshonorer en les montrant, osa-t-il lui dire. La Dame qui sçavoit bien que ses lettres étoient celles d'une femme passionnée, mais n'étoient cer-

tainement pas celles d'une sotte : Eh bien, montre-les, produis-les, répondit-elle, je ne rougirai jamais que de l'adresse.

Un homme doux & pacifique partoit pour un voyage ; on lui conseilloit de se munir de pistolets, & on lui en présenta même une très-belle paire, qu'on le pria d'accepter : que voulez-vous que j'en fasse, dit-il ? C'est en cas, lui répondit-on, que vous rencontriez des voleurs ; Eh, repliqua-t-il, ils me prendroient cela de plus.

Vous avez rendu, Monseigneur, dit un jour l'Abbé au Cardinal, le plus grand service aux lettres, en érigeant en assemblées respectables les conférences que nous autres gens de lettres tenions entre-nous, & dans lesquelles nous étions livrés à nous-mêmes, & à l'humeur des uns contre les autres. A présent les assemblées académiques se passent avec une décence qui immortalisera & honorera à jamais votre mémoire. Chaque Académicien paroît respectable à son confrère ; plus de querelles indécentes

entre-nous : en formant une Cour à Apollon & aux Muſes, vous avez tranſporté ſur le Parnaſſe le ton de la Cour de Louis XIII, & celui de votre Société; le nom du Roi & le vôtre en impoſent, quoique vous n'y ſoyez pas en perſonne ; & à l'Académie comme au Louvre, il y a bien quelques jalouſies ſecrettes & particulières, quelques tracaſſeries ſans éclat, quelques intrigues ſourdes ; mais à l'extérieur tout paroît d'accord. Vous avez trouvé, Monſeigneur, le vrai moyen d'annoblir notre profeſſion, & de faire, du Corps des Gens de Lettres, un des premiers Ordres de l'Etat.

Il n'en étoit pas ainſi il y a quelques années, les Auteurs, les beaux-eſprits de profeſſion ſe déchiroient impitoyablement ; mais leurs querelles produiſoient quelquefois des ſaillies très-plaiſantes. J'en ai retenu quelques-unes. Au ſortir d'une de nos anciennes conférences, un de nos confrères diſoit : *Je ne reviens point de mon étonnement, j'ai ouvert un avis, toute l'Aſſemblée l'a ſuivi ; encore une fois, je n'en reviens point ; car*

j'avois raiſon. J'entendis un jour *Linières* diſputer contre *Montreuil :* celui-ci s'étant fort échauffé ſur une queſtion Grammaticale, dit à Linières, *tu n'es qu'un ſot en trois lettres, & toi*, répondit Linières, *tu en es un en trois cens lettres que tu as fait imprimer, & que perſonne n'a jamais pu lire.*

Une autre fois, deux Auteurs de ma connoiſſance diſputoient vivement ſur le mérite de leurs ouvrages; mais l'un avoit la poitrine meilleure que l'autre : le plus foible fut à la fin obligé de ſe taire ; mais il diſoit, en ſe retournant vers ceux qu'il croyoit de ſon avis : *Qu'eſt-ce que la raiſon avec un filet de voix, contre une gueule comme celle-là ?*

Un homme qui ſe piquoit d'érudition, diſoit au Poëte Théophile (que bien vous connoiſſez, Monſeigneur), Monſieur Théophile, vous avez de l'eſprit, c'eſt dommage que vous ne ſoyez pas ſçavant; & vous, Monſieur, repliqua-t-il, vous êtes ſçavant, c'eſt bien dommage que vous n'ayez pas d'eſprit.

Un mauvais Auteur qui prétendoit se faire valoir, disoit qu'il travailloit à un ouvrage auquel personne n'avoit encore pensé, & que personne que lui ne pouvoit entreprendre, ni exécuter. Vous verrez, dit l'un de ses confrères, qu'il travaille à son propre éloge.

Un Ecclésiastique, Auteur de pièces de théatre & de petits vers galans, trouva un jour un de nos Messieurs Laïcs, vêtu d'un habit magnifique, il en fut étonné : Monsieur, lui dit-il, ce superbe habit ne me paroît pas trop fait pour vous. Cela peut être, Monsieur l'Abbé, lui répondit-on ; mais il faut convenir aussi que vous n'êtes guères fait pour le vôtre.

On reprochoit à un critique de profession d'avoir choisi un vilain métier qui le rendoit odieux à tous les Gens de Lettres, ses confrères. Messieurs, répondit-il, à ceux qui le blâmoient, j'ai vu que le monde littéraire étoit composé de deux espèces de Gens ; les uns font des livres, & sont exposés aux critiques, ce sont des espèces de patiens condamnés au supplice ; les autres, tels que moi, sont

leurs bourreaux : tout considéré, j'ai trouvé que ce dernier personnage étoit encore meilleur à jouer que l'autre.

Un personnage d'une piété exemplaire, avoit fait un livre sur le jeûne & les mortifications : il voulut le faire imprimer ; on lui donna pour Censeur un riche, gros & gras Prélat qui approuva son livre. Quelqu'un voyant cette approbation, dit : Ah! c'est le Mardi-Gras qui approuve le Vendredi-Saint.

Un Auteur avoit fait jouer une pièce de théatre qui, quoiqu'en elle-même très-foible, avoit été fort applaudie. Satisfait du Public, il exaltoit l'excellence des jugemens du parterre. L'année suivante, il fit jouer une autre Comédie qui n'eut pas le même succès : alors, il se déchaîna contre ce même parterre, le traitant d'injuste & d'ignorant : Eh! lui dit un de ses amis, je m'en étois apperçu dès votre première pièce.

Un autre Auteur, dont la pièce avoit ennuyé, & n'avoit pourtant point été sifflée, s'applaudissoit de cette dernière

circonſtance : eh ! morbleu, lui dit un de ſes confrères, comment voulez-vous qu'on ſiffle quand on bâille ?

Un Auteur avoit fait donner à un Clerc de Procureur, un billet de Comédie gratuit, moyennant promeſſe qu'il applaudiroit ſa pièce nouvelle. Le jeune homme ſe rend au ſpectacle, & bat des deux mains & de toutes ſes forces; mais en même-temps un de ſes voiſins s'apperçut qu'il ſiffloit ou bâilloit, & qu'il s'écrioit de temps en temps que tout cela étoit miſérable : alors le tirant par la manche, Monſieur, lui dit le voiſin, je ne comprends rien à ce que vous faites ; je trouve une ſingulière contradiction dans vos actions. Monſieur, lui répondit le Clerc, je remplis tous mes engagemens. Je paye mon billet de parterre par l'applaudiſſement, & j'obéis à mon goût par le ſifflet.

Un Auteur qui ſe vantoit de ſa grande facilité à faire des vers, diſoit qu'ils ne lui coûtoient rien ; ils vous coûtent ce qu'ils valent, lui dit un de ſes confrères.

Si les Auteurs & les beaux-esprits fourniſſent matière à quelques traits ſinguliers, les femmes en ſont certainement la ſource la plus abondante.

Deux ſœurs qui ſe piquoient encore de jeuneſſe, parce qu'elles avoient conſervé l'une & l'autre un goût décidé pour la galanterie, cachoient tant qu'elles pouvoient leur âge, qui déja étoit bon à diſſimuler. Elles s'arrangeoient en conſéquence, & l'aînée demandoit à la cadette, au mois de Janvier, ma ſœur, quel âge aurons-nous cette année?

Un jeune homme étoit vraiment amoureux; ſa paſſion l'occupoit ſi fort, que ſes amis s'en apperçurent: tu es amoureux, lui dit-on; cela eſt vrai, répondit-il, & même on ne peut davantage, & de qui? -- Je ne peux pas le dire; mais il faut la voir pour comprendre juſqu'à quel point j'en ſuis épris. Ses amis le preſſerent fortement de leur faire connoître l'objet de ſa paſſion; il réſiſta auſſi long-temps qu'il put; mais enfin il leur montra ce bel objet. C'étoit une petite créature qui n'étoit plus jeune, & qui

étoit laide, mal faite, & tout-à-fait mauſſade. Ses amis, en la voyant, reculèrent de ſurpriſe : je vous avois prévenu, leur dit le jeune amant qu'il falloit voir ma maîtreſſe pour comprendre quel eſt l'excès de ma paſſion.

Une veuve qui paſſoit pour aſſez galante, voulant un jour faire la modeſte & la réſervée, diſoit à un Officier de Dragons, grand buveur : croiriez-vous, Monſieur, que, depuis dix ans que je ſuis veuve, je n'ai pas eu la plus petite demangeaiſon de me remarier : je le crois, dit-il, Madame ; car depuis vingt ans que je ſuis dans le Régiment, je n'ai pas eu un ſeul jour véritablement ſoif.

Quoique les principaux Acteurs du Conte que je vais vous faire, Monſeigneur, ne ſoient que des gens du peuple, peut être ne le trouverez-vous pas moins bon. Il y a quelque temps qu'ayant beſoin de quelques marchandiſes d'une eſpèce très-commune, je voulus entrer dans la maiſon d'un Ouvrier que je ne connoiſſois pas, mais dont l'enſeigne m'apprit qu'il étoit du métier dont j'a-

vois besoin. J'entre chez lui, quoique j'entendisse un grand bruit dans l'arrière-boutique. Un homme vient à moi, & me demande ce que je veux : parler au maître de la maison, lui répondis-je ; donnez-vous la peine d'attendre un moment, repliqua-t-il, dans quelque minutes vous serez satisfait. Cela dit, il rentra : je le laissai aller, & j'eus la patience d'attendre un quart-d'heure, pendant lequel j'entendois des cris & le bruit des coups qui se donnoient dans l'enfoncement : enfin, au bout de ce temps, mon homme revint. Monsieur, me dit-il, j'avois un petit différend avec ma femme : il étoit question de sçavoir qui d'elle ou de moi seroit le maître ; je viens de la forcer à convenir que c'est moi qui dois l'être : à présent je puis vous écouter en cette qualité, & vous rendre tous les services qui sont de mon ministère.

Il y a des dissipateurs qui supportent la perte de leur bien avec la même gaieté avec laquelle ils l'ont perdu. Un d'eux, qui a l'honneur d'être connu de Votre Eminence, allant l'autre jour à la campagne chez un de ses amis, car il ne pos-

sède plus rien en propre, on lui montra de loin un beau château qu'il avoit possédé autrefois, en lui demandant si cette vue ne lui faisoit pas quelque peine. *Ah!* s'écria-t-il, *beau château, belle terre, que je te mangerois bien encore.*

Un riche avare disoit à un prodigue : pourquoi mangez-vous ainsi tout votre bien ; que ne vivez-vous avec épargne & économie, comme moi ? Eh ! morbleu, lui répondit l'autre, ne serai-je pas toujours à temps de vivre comme vous.

Il y a de petites fables populaires qui prouvent des grandes vérités ; en voici une, dont il faut conclure que quand on a besoin de gens, on est forcé de céder à leurs fantaisies, ne fût-on pas de leur avis. Dans un temps où il y avoit peu d'ouvrage à faire d'un certain métier, un compagnon qui avoit besoin de travailler pour gagner sa vie, étoit chez un maître lorsqu'il y vint un paysan qui portoit un lapin : voilà un beau lapin, dit le garçon, c'est un chat, répondit le maître. Ils disputèrent quelque temps ; enfin, le maître obstiné, lui dit : si tu ne

conviens que c'eſt un chat, je te chaſſe ſur le champ de ma boutique. Le garçon qui avoit peur d'être chaſſé, fut obligé d'en convenir. A quelques mois de-là, le maître qui avoit de l'ouvrage de reſte, auquel il ne pouvoit ſuffire, avoit beſoin de garçon: le même ouvrier travailloit chez lui; un payſan paſſa devant la boutique, monté ſur une âne. Voilà un bel âne, dit le maître; c'eſt un mulet, dit le garçon: nouvelle diſpute entr'eux. Convenez que c'eſt un mulet, ou je vous quitte, dit l'ouvrier; le maître fut obligé d'en convenir.

Un Tailleur étoit dans l'habitude de voler de l'étoffe ſur tous les habits qu'il faiſoit pour le Public; un jour qu'il en coupoit un pour ſon compte, ſa femme s'apperçut qu'il en uſoit de même. Tu n'y penſes pas, dit-elle à ſon mari: tais-toi, lui répondit-il, ſi je m'écartois de ma règle pour moi-même, je pourrois y manquer pour les autres.

Les grands Miniſtres & les grands Princes ne ſont pas à l'abri des Contes que l'on peut faire ſur eux. Un de nos beaux eſprits avoit obtenu de feu M. de

Sully (qui, comme vous ſçavez, Monſeigneur, étoit un peu négatif), ſon portrait. Il ne voyoit le Sur-Intendant que de temps en temps. Un jour qu'il avoit pénétré juſqu'à lui : ſi je n'ai pas l'honneur de vous voir ſouvent, lui dit-il, au moins je fais aſſidûment ma cour à votre portrait. Ne lui demandez-vous pas quelques graces, lui dit ce Miniſtre ? oh que non, répondit l'homme d'eſprit, il eſt trop reſſemblant.

Un filou joua l'autre jour un aſſez bon tour à un Pénitencier de Paris, dont le confeſſional étoit fort fréquenté. L'eſcroc vit entrer dans la Cathédrale un marchand de toile ambulant, qui en tenoit ſous ſon bras une aſſez belle pièce : il demanda à la voir, & la trouvant à ſon gré, ils furent aiſément d'accord ſur le prix ; c'eſt, lui-dit le filou, pour ce Chanoine que vous voyez dans ce confeſſional ; je vais le prévenir que j'ai fait cette emplette, & la porter chez lui ; au ſortir du confeſſional il vous la paiera. Cela dit, il s'approche un moment du Pénitencier, & lui dit : Monſieur, voici un pauvre étranger qui voudroit

bien que vous euſſiez la bonté de l'expédier, parce qu'il eſt preſſé ; en même-temps il le lui montre derrière lui. Mon ami, dit avec bonté le Pénitencier au marchand, je ſuis à vous dans un moment, & je vous expédierai dès que j'aurai fini avec Madame. Sur cette aſſurance le marchand ſe tranquilliſe, & le filou emporte la pièce. On juge quel fut l'étonnement du Pénitencier, lorſqu'il trouva qu'au lieu d'une abſolution, c'étoit vingt écus qu'on lui demandoit pour une pièce de toile que ni lui, ni le marchand ne revîrent jamais.

Cela n'a pas empêché le même Pénitencier de ſe laiſſer voler quelque temps après, non-ſeulement une tabatière d'or, mais encore une abſolution qui, à la vérité, étant ſurpriſe, ne pouvoit pas valoir grand choſe. Un filou s'étant apperçu qu'après avoir pris du tabac, il avoit mis ſa boîte à côté de lui, en s'approchant du confeſſional, eſcamota la boîte; enſuite commençant ſa confeſſion : je m'accuſe, dit-il, d'avoir dérobé une boîte d'or ; mon fils, lui dit le Confeſſeur, vous êtes obligé à la reſtituer ;

Monſieur, lui répliqua le prétendu pénitent, ſi voulez, je m'en vais vous la remettre. Non, non, mon ami, dit le Pénitencier, qui étoit un homme trop important pour ſe charger, comme un Capucin, d'aller porter des reſtitutions en ville; je ne me charge point de pareilles commiſſions. Je vous dirai d'ailleurs, Monſieur, reprit le pénitent, que celui à qui j'ai dérobé cette boîte, ne veut pas la reprendre : eh bien! dit le Confeſſeur, apparemment que ſon intention eſt de vous la donner; cela étant, vous pouvez la garder. Le pénitent content de cette réponſe, acheve promptement ſa confeſſion, & s'en va; le Confeſſeur ne fut pas long-temps à s'appercevoir qu'il avoit été volé.

Quoique je ſois conteur de mon naturel, je me permets de faire des contes ſur les gens de ma profeſſion, ou plutôt de mon goût. Un grand conteur contoit devant une Dame d'eſprit une aventure fort extraordinaire; & après en avoir détaillé toutes les circonſtances : que dites-vous de cela, Madame, ajouta-t-il? Je dis, reprit la Dame, qu'appa-

remment le coq chanta, & que vous vous réveillâtes.

Le bonhomme F..... faiſoit, comme vous ſçavez, beaucoup de contes, & il avoit été en réputation de s'en acquitter avec grace; mais étant devenu vieux, il ſe répétoit un peu, & diſoit ſouvent les mêmes traits : quelquefois il s'en appercevoit lui-même, & en faiſoit des excuſes à ſes amis, diſant : peut-être, Meſſieurs, m'arrive-t-il de vous dire ſouvent la même hiſtoire ? A mon âge, on eſt ſujet à perdre la mémoire : comme mes contes ſont bons, je les répete, de peur de les oublier.

Vous vous rappellerez, Monſeigneur, que ce bonhomme avoit un fils : mon enfant, lui diſoit-il en particulier, je prévois, avec grand plaiſir, que tu feras fortune, ou que, du moins, tu réuſſiras dans le monde; mais de peur que tu n'en conçoive trop de vanité, je vais t'expliquer à quel titre tu parviendras. Ta figure eſt aſſez agréable, mais elle n'eſt pas aſſez belle pour être enviée; tu cauſes bien, mais tu n'a pas aſſez d'eſprit ni de talens pour faire ombrage à per-

ſonne; tu n'as ni vices, ni vertus, ni caractère : ah! mon fils, avec tant de médiocrité, quels droits n'as-tu pas à la bienveillance des hommes.

On lui citoit un jour une nouvelle aſſez difficile à croire; après en avoir demandé l'Auteur, qui ſe trouva être un nouvelliſte très-ſuſpect, il fut tenté d'en douter; on l'aſſura cependant que rien n'étoit plus vrai, & qu'on le ſçavoit d'ailleurs; mais ſi cela eſt vrai, repliqua-t-il, comment M. (un tel) l'a-t-il dit?

Un de ſes vieux contes eſt que dans une aſſemblée des Marguilliers de ſa Paroiſſe, qui ſe tenoit après l'Office le jour de la fête du Patron, le Sonneur & le Souffleur d'orgues entendirent qu'on louoit beaucoup l'Organiſte & le Prédicateur, & qu'on prenoit la réſolution de leur donner à l'un & à l'autre une gratification extraordinaire, en récompenſe de leur beau ſermon & de leurs beaux airs. Alors les deux Bedeaux s'avançant, dirent : l'un, Meſſieurs, ces beaux airs, c'eſt moi qui les ai ſoufflés; l'autre, ce ſermon, c'eſt moi qui l'ai ſonné. Ils obtinrent quelque choſe, &

prouvèrent qu'il ne faut que prendre ſon moment pour avoir part à la bonne fortune des autres.

Qne de gens rient & applaudiſſent ſur des paroles, & preſque ſans ſçavoir de quoi il s'agit. M*** prétend qu'étant à l'armée avec un Régiment Suiſſe de deux bataillons, qui marchoit en colonne par un défilé aſſez étroit, il entendoit rire les derniers ſoldats du dernier bataillon; leur demandant qu'eſt-ce qui les faiſoit rire ? Eh ! vraiment, lui répondirent-ils*, *le Louſtic * qui eſt là-haut, en-avant à côté du Colonel, il a ri :* effectivement, il y avoit un ſoldat, plaiſant de profeſſion, à la tête du bataillon, qui faiſoit des contes en Allemand, on les entendoit à peine à dix pas de lui; mais le centre du bataillon entendant rire la queue, rioit auſſi, & le rire paſſoit de main en main juſqu'à la fin de la colonne.

Un Médecin, homme d'eſprit, fut appellé par une Dame qui lui dit qu'elle avoit beſoin de faire quelques remèdes,

* Mot Allemand, qui veut dire le plaiſant, le facétieux, le drôle de corps.

& qu'elle ne se portoit pas trop bien. Le Médecin alors l'interrogea sur son état, & apprit d'elle qu'elle buvoit, mangeoit, dormoit bien, & avoit tous les signes d'une santé parfaite. Je conçois à présent, Madame, lui dit il, quelle est votre maladie; & après avoir récapitulé tout ce qu'elle venoit de lui dire, nous avons des remèdes qui vous ôteront tout cela.

Un Ecclésiastique assistoit, dans une maladie qui paroissoit tout-à-fait dangereuse, une Dame de la Cour qui avoit eu dans sa vie plus d'une aventure; il l'exhortoit à former des actes d'amour de Dieu : eh ! Monsieur, dans l'état où je suis, puis-je songer encore à de nouvelles amours ?

Deux Traitans qui avoient fait l'un & l'autre une fortune surprenante, se querelloient à l'occasion d'une discussion d'intérêt. Le plus vieux, qui avoit fait fortune bien avant l'autre, lui disoit : as-tu donc oublié que tu as été autrefois mon laquais ? J'en conviens, répondit l'autre; mais si tu avois été le mien, tu le serois encore.

Le feu Roi avoit, parmi ſes Gentilshommes ordinaires, un Gaſcon nommé Fontenac, dont les ſaillies l'amuſoient quelquefois. Madame la Ducheſſe de *** ayant perdu ſon mari, qui avoit été tué à la guerre, en étoit inconſolable. Le Roi, ſuivant l'uſage qui ſe pratique à la Cour pour les perſonnes titrées, lui envoya faire compliment ſur la perte qu'elle venoit de faire, & chargea Fontenac de cette commiſſion : celui-ci s'en acquitta, & entra chez la Ducheſſe, quoiqu'elle ne vît perſonne, parce qu'une viſite de la part du Roi ne peut ſe refuſer. Effectivement, la Dame étoit dans un déſeſpoir épouvantable. En réponſe à ſon compliment, elle le pria de remercier le Roi; mais elle accompagna cette prière, interrompue mille fois par ſes ſanglots, d'une infinité de propos triſtes, ſur la grande perte qu'elle avoit faite, & dont elle ne ſe conſoleroit jamais. Notre Gaſcon alla rendre compte au Roi de ſa commiſſion. Dès que le Roi le vit entrer : eh bien! lui dit-il, n'as-tu pas trouvé Madame de*** dans une grande affliction? Ah! Sire, répondit Fontenac, quelle affliction! quelles lamentations!

Jérémie n'eſt qu'un bouffon en comparaiſon de cette Dame.

Le Maréchal de Saint-Luc eſt, comme vous ſçavez, Monſeigneur, un brave homme, mais il a été long-temps ſans être dévot. Il y a quelques années qu'il paſſoit avec moi devant une Egliſe, je m'apperçus qu'il ôtoit ſon chapeau. Je crus lui en devoir témoigner ma ſurpriſe; vous vous rapprochez donc de Dieu, M. le Maréchal, lui dis-je? Oui, répondit-il, nous en ſommes déja à nous ſaluer, mais nous ne nous parlons pas encore.

Quand à la fin il eſt devenu dévot, ſa dévotion a toujours porté l'empreinte de ſon caractère tout-à-fait militaire, & a conſervé ſon ton. Un jour qu'il aſſiſtoit à un ſermon du Père Cauſſin, après avoir prêté pendant quelque temps la plus grande attention au diſcours du Prédicateur, il ſe trouva convaincu par la force de ſes raiſonnemens, & ſaiſi tout d'un coup d'un dévot enthouſiaſme; oubliant cependant qu'il étoit à l'Egliſe, il frappa ſur ſon banc un grand coup de poing, & lâchant un gros jurement avec lequel

il étoit familier, M. D. s'écria-t-il tout haut, il a raiſon. L'auditoire ne put s'empêcher de rire, & le ſermon fut interrompu pour un moment; cependant, le Père Cauſſin m'a pluſieurs fois avoué depuis, que jamais ſuffrage ne l'avoit plus flatté, puiſque c'étoit le cri de la vérité & de la conviction.

C'eſt ce même Maréchal qui, étant une fois très en colère contre un homme avec qui il avoit été très-long-temps lié, diſoit hautement qu'il voudroit lui percer le cœur & le manger. Son directeur qui étoit préſent à cette ſcène, s'aviſa de lui repréſenter que la religion nous ordonnoit de pardonner à nos ennemis; oui, lui répondit-il, mon père, oui, pardonner à nos ennemis, j'y conſens; mais à un ami de trente ans qui m'a trahi; non, morbleu, je ne lui pardonnerai jamais.

Tout le monde ſçait qu'il s'étoit beaucoup diverti dans ſa jeuneſſe; ſur ſes vieux jours il étoit fort tourmenté de la goutte. Le Roi ayant rencontré par haſard ſon Aide-de-camp, lui demanda des nouvelles du Maréchal. Il ſouffre beaucoup, répondit

répondit le jeune homme ; cela étant, dit le Roi, je crois qu'il jure bien : Hélas ! Sire, repliqua l'Aide-de-camp, il n'a plus que ce plaisir-là dans le monde.

Le jour que l'Abbé de Bois-Robert faisoit ces petits contes sur la dévotion du Maréchal de Saint-Luc, le Cardinal étoit de bonne humeur ; & après en avoir ri : Je crois, dit Son Eminence, que si le Maréchal se fût trouvé dans le cas de S. Julien-le-Pauvre, il en auroit fait tout autant : Tu sçais sans doute, l'Abbé, l'histoire de ce Saint ? Monseigneur, répondit Bois-Robert, quoique je ne possède pas aussi bien que vous mon Surius & mon Riba de Neyra *, cette histoire ne m'a pas échappé. Eh bien, dit le Cardinal, conte-là, elle amusera la compagnie ; & quant à moi, je l'entends toujours avec plaisir, parce qu'elle nous apprend qu'avec les meilleures intentions du monde, quand on se laisse emporter à la fougue de son caractère, on fait tel coup à l'étourdi, dont on se repent ensuite toute sa vie. L'Abbé conta donc ainsi :

* Auteurs fameux de Vies des Saints.

C'étoit sous l'Empereur Théodose que vivoit S. Julien-le-Pauvre ; il étoit fils de bons & honnêtes payſans, qui cultivoient de leurs mains quelques quartiers de terres dont ils étoient propriétaires dans les Gaules. Leur fils étoit né grand, bien fait, d'une figure martiale, & d'un caractère tout-à-fait propre à lui faire faire ſon chemin dans l'état militaire, auquel il ſe conſacra de bonne heure. Il étoit naturellement franc, ſincère & honnête homme, mais vif, bruſque, emporté, & ne réfléchiſſoit jamais ſur les dangers qu'après qu'il s'y étoit jetté à corps perdu, & s'en étoit tiré avec honneur. Il n'avoit que ſeize ans quand il s'enrôla dans la dixième Légion ; & bientôt il ſe fit aimer de ſon Centurion, de ſes Officiers, & ſe fit eſtimer de tous ſes camarades. S'il eut d'abord quelques querelles avec quelques mauvaiſes têtes de ſa Légion, il ne ſe trouva ni long-temps, ni ſouvent dans l'obligation de les ſoutenir, attendu la façon dont il ſe tira des premières affaires, & dont il corrigea ceux qui voulurent ſe jouer à lui. La troupe dans laquelle il ſervoit ayant marché dans la Germanie, enſuite, juſques

dans la Panonie, il fit la guerre pendant plus de dix ans, & se conduisit toujours en brave & galant homme dans toutes les expéditions auxquelles il eut part. Il étoit toujours le premier à monter à l'assaut dans les siéges, à forcer les retranchemens dans la guerre de campagne, & à enfoncer dans les batailles les troupes opposées à la sienne. D'ailleurs, s'il étoit intrépide dans les combats, le lendemain, dès qu'il étoit de sang froid, il étoit doux & humain, & prenoit soin des ennemis blessés comme de ses propres camarades: il étoit chrétien & dévot, de la meilleure foi du monde, modeste, & ne faisant son éloge que par ses actions; sans intrigues & sans manœuvres, il fit pourtant son chemin, & même une espèce de fortune. Il avança en grade, &, après une vingtaine d'années, il étoit parvenu à celui de Centurion. Les différentes gratifications qu'il avoit eues de la libéralité du Souverain & des Généraux, & sa part du butin fait sur les ennemis, qu'il avoit reçu, mais qu'il ne s'étoit jamais attribué que de la manière la plus légitime, lui avoient formé un fonds dont il avoit souvent aidé les pauvres, mais dont il avoit

réservé une partie pour rendre heureux & tranquilles ses vieux jours.

La dixième Légion s'étant rapprochée de la partie de Julien, qui étoit l'Auvergne, il pensa enfin à profiter du droit de vétérance qu'il avoit acquis, & à former un établissement, pouvant être encore un citoyen utile, quoiqu'il fût un peu vieux pour un soldat : d'ailleurs, il fit à Lyon la connoissance d'une jeune fille d'une famille honnête, de la plus jolie figure, de la plus grande douceur, & qui avoit reçu une très-bonne éducation : il en devint amoureux ; & comme ils étoient l'un & l'autre trop honnêtes pour avoir d'autres vues que des vues légitimes, il l'épousa. Elle n'eut qu'une dot fort modique, mais qui, étant jointe à ce qu'il avoit amassé d'argent, les mit en état d'acheter une petite terre & un petit château du côté de Brioude, où il fixa son séjour. Il ne manquoit à son bonheur que de retrouver ses parens. Ils devoient être dans la Province, mais ce n'étoit plus au même lieu où il les avoit laissés. Les guerres & les troubles intestins qui avoient agité la Gaule les avoient forcés à quitter leur domicile : ils avoient erré de cantons en

cantons, & l'on ne sçavoit plus où les trouver. Julien fit écrire de côté & d'autre, pour qu'on leur donnât avis de son retour en Auvergne, & qu'on les invitât, de sa part, à venir partager les douceurs de sa retraite. Tandis qu'il attendoit des réponses, on lui apprend que quelques-uns de ses anciens camarades sont dans une ville à quelques lieues de son habitation; le desir de les revoir & de les embrasser le détermine à s'y rendre. Il les trouve, & est reçu d'eux avec cette gaîté franche qui est aussi propre aux braves gens qu'aux bonnes gens. On dîne, on soupe ensemble, & l'on parle vivement & longuement des événemens des guerres que l'on avoit faites ensemble; ensuite on demande à Julien des détails sur son nouvel établissement. Il assure qu'il en est très-satisfait, & ne laisse pas ignorer à ses amis que sa femme est très-jolie & d'une douceur charmante : Eh bien, lui dit-on, notre ami Julien, il y a à parier qu'elle te jouera quelque mauvais tour, si cela n'est déja fait; nous autres, qui avons couru le monde, nous sçavons comme les choses se passent : Eh! ne dois-tu pas le sçavoir aussi? Si tu n'as pas insulté bien des ma-

ris, c'eſt que tu n'as pas voulu, à cauſe que tu es dévot; car, d'ailleurs, les femmes ſont ſi faciles à ſéduire, il y en a ſi peu de fidelles... Julien a beau proteſter que ſa femme eſt ſage & même pieuſe : Bon, lui répond-on, nous connoiſſons ces *ni-touches-là*. Je te ſoutiens, moi, dit l'un; je parie, dit l'autre; je m'y ferois hacher, dit le troiſième. Morbleu, parbleu..... Ah! ne jurez pas, dit Julien; mais, pour vous convaincre de l'innocence de ma femme, je lui ai dit que je ne retournerois que demain au logis, j'y vais retourner dès ce ſoir, & je ſuis bien ſûr de retrouver tout chez moi dans la plus grande paix & dans le meilleur ordre : je n'ai pas peur des voleurs, car j'ai apporté avec moi mon grand ſabre.

Effectivement Julien repart dès le ſoir même; il n'éprouve en chemin aucun accident; ſeulement les propos de ſes anciens camarades & le vin qu'il avoit bu avec eux lui avoient un peu échauffé la tête. Il arrive au milieu de la nuit, & frappe à ſa porte. Un valet s'éveille, demande le nom de celui qui frappe, reconnoît la voix de ſon maître, &, à moitié endormi, une chandelle à la main,

lui ouvre la porte. Julien le charge de mener son cheval à l'écurie; & prenant lui-même la chandelle, monte à la chambre où il couchoit ordinairement : il y entre avec une sorte de trouble, suite des propos de la veille. Il s'approche du lit où il croyoit trouver sa femme seule. Quel est son étonnement, quand il y trouve deux personnes couchées, l'une mâle, l'autre femelle, la tête enveloppée dans de grandes cornettes de nuit. Dans ce moment, les mauvaises plaisanteries de ses anciens compagnons d'armes lui reviennent dans l'esprit : il entre en fureur; &, ne se possédant pas, il tire son grand sabre, & de deux coups de ce terrible cimeterre il abat les deux têtes : elles roulent dans la chambre, avec des flots de sang; & Julien, furieux, désespéré, sort de la chambre en criant, ou plutôt hurlant de rage & de douleur. A ce bruit, sa femme, qui étoit couchée dans une petite chambre au second étage, se réveille, & vient, une lumière à la main, demander quelle en est la cause. Elle reconnoît son mari, & se jette entre ses bras. Quelle est la surprise du malheureux époux! Il restoit comme pétri-

fié, lorſque ſa femme lui adreſſe ces mots, qui achèvent de l'accabler. Ah! mon ami, qu'eſt-ce qui vous trouble dans ce jour que vous devez regarder comme le plus beau de votre vie! Hier, pendant que vous étiez à la ville, votre père & votre mère ſont arrivés ici; ils ſe ſont fait connoître, je les ai reçus avec l'empreſſement que je dois avoir pour vos parens: pour qu'ils fuſſent plus à leur aiſe, je les ai fait coucher dans notre grand lit, & comme je ne vous attendois pas, je me ſuis retirée là-haut... O grand Dieu! s'écrie Julien, qu'ai-je fait?.... La voix, à cet inſtant, expire ſur ſes lèvres; interdit, hors de lui-même, il ſuit machinalement ſon épouſe, qui l'entraîne dans la chambre, & ſe trouve, malgré lui, au pied du lit, baigné du ſang qu'il vient de répandre.

A la vue des deux cadavres, encore palpitans, la jeune femme effrayée, fait retentir le château de ſes cris: Julien, revenant alors de l'eſpèce d'anéantiſſement où il étoit plongé, lui dit: = Ah! ceſſez d'appeller des témoins de ma barbarie. Oui, c'eſt moi qui ai donné le coup de la mort à ceux dont j'ai reçu la

vie. Malheureux que je suis, j'ai osé soupçonner votre fidélité : trompé par les apparences, j'ai cru vous voir entre les bras d'un vil adorateur : trop prompt à vous punir en voulant venger un crime, j'en ai commis une autre mille fois plus horrible. O mon père ! ô ma mère ! vous n'êtes plus, & c'est votre fils qui vous a ôté la vie, vous serez vengés....

Julien prononça ces dernières paroles avec fureur ; & prenant son épée, il alloit se percer ; sa tendre épouse eut assez de force pour le retenir & l'entraîner loin d'un spectacle aussi terrible qu'attendrissant : on le retint, d'ailleurs, par des motifs de religion ; mais rien ne fut capable de le consoler : il quitta le monde, & passa le reste de sa vie à secourir les misérables, à dompter son humeur fougueuse & à pleurer son malheur : sa femme, désolée, se confina aussi dans une Communauté Religieuse.

Fort bien, l'Abbé, dit le Cardinal, après avoir entendu cette histoire ; vous embellissez un peu la Vie des Saints ; mais ce que vous en tirez ne laisse pas que d'être agréable, & peut être utile.

La compagnie s'amusa assez des contes de l'Abbé de Bois-Robert : on approuva le choix, & le mêlange qu'en avoit fait M. de Verbois. C'étoit à l'amie de Madame la Présidente à parler le lendemain. On lui demanda si elle avoit préparé quelque chose : oui, dit-elle, je vous ferai la lecture d'une histoire turque, que ma sœur, qui, comme vous sçavez, est femme d'un Consul dans le levant, m'a envoyée, après l'avoir traduite du Grec vulgaire. Ce n'est point un Roman, ni un Conte merveilleux, c'est le récit très-simple & très-naturel des aventures d'une jeune *Odalisque* du serrail du Grand-Seigneur. Comme il peint avec beaucoup de vérité les mœurs turques & l'intérieur de ce palais, si peu connu de nous autres Européens, je suis persuadée que cette relation pourra vous intéresser.

On l'assura qu'on n'en doutoit pas, & le lendemain elle lut le morceau qui suit.

Hiſtoire de la Sultane Aïſſé, écrite par elle-même en Turc, traduite en Grec vulgaire par une Juive de Conſtantinople, & en François par Madame de F.... femme du Conſul de France, à S...

Aïſſé étoit née Géorgienne. Ses parens la vendirent, à l'âge de ſix ou ſept ans (après lui avoir fait inoculer la petite vérole, qui n'altéra point la beauté de ſon teint), à un Juif, marchand d'eſclaves, réſidant à Conſtantinople, qui, fondant ſur ſa beauté l'eſpoir d'une grande fortune, l'éleva avec des ſoins infinis, prévoyant déja qu'il en feroit une Sultane. La femme du Juif, qui étoit elle-même fort habile dans tous les arts qui peuvent contribuer à la fortune d'une femme Turque, l'inſtruiſit & trouva en elle le ſujet le plus docile : elle lui fit apprendre parfaitement la langue Turque & le Perſan, langue la plus douce & la plus agréable de l'Orient, dans laquelle ſeule la Poéſie a de la grace. Aïſſé ſçavoit déja la parler, parce que cet idiome eſt commun dans la géorgie, dont une bonne partie eſt ſous la domination de la Perſe. On lui apprit auſſi le Grec vulgaire, tant parce

que cette langue eſt noble & douce, que parce qu'elle eſt aſſez commune dans le ſerrail, où une partie des femmes ſont Grecques de nation. On lui apprit à chanter des chanſons dans toutes ces langues, & à jouer de toutes ſortes d'inſtrumens, tels que le *coloſone*, eſpèce de mandoline; le *magadis*, eſpèce de pſaltérion, & le *ſentek*, eſpèce de viole; à faire toutes ſortes d'ouvrages délicats, en broderie & en tapiſſerie, entr'autres, à broder des mouchoirs de mouſſeline, dont les deſſins imitent les plus belles fleurs, & dont les hommes & les femmes Turcs ornent leurs coëffures. On lui enſeigna auſſi les petits jeux, dont on s'occupe dans le ſerrail, entr'autres le *mangola*, eſpèce de trictrac, où l'on ſe ſert de coquilles au lieu de dames; enfin on lui apprit cet art ſingulier de faire entendre ſes penſées, ſans lettres ni écriture, & par le ſeul aſſortiment de différentes choſes, dont l'aſſemblage forme des phraſes & des diſcours ſuivis. Ces ſortes d'énigmes s'appellent des *ſélams*, aſſez ſemblables aux quipos du Pérou, qui n'étoient que des nœuds dont la diſpoſition indiquoit des mots & des phraſes.

Aïssé n'avoit pas encore dix ans, qu'elle trouva déja moyen de faire usage de ce dernier talent. Un jeune Turc, nommé Abdi, de la figure la plus agréable, voisin de la maison où demeuroit le Juif, l'apperçut & en devint éperdument amoureux. Il employa tous les moyens imaginables pour la voir & la posséder; mais, quoiqu'il fût assez riche, tout son bien n'étoit pas capable de payer les grandes espérances que le Juif pouvoit fonder sur l'entrée de la belle Géorgienne au serrail. Abdi fut donc réduit à faire l'amour à la turque, c'est-à-dire par le moyen des sélams. Pendant près de deux ans, en faisant de grands présens à la Juive, il faisoit, de temps en temps, parler de lui à sa maîtresse, & il obtint deux fois seulement, dans ces deux années, le bonheur de la voir & de se faire remarquer d'elle, mais de loin.

A peine Aïssé eut-elle douze ans, que le marchand d'esclaves trouva moyen de la faire admettre dans le harem; ce qui lui procura une somme considérable, très-capable de l'indemniser des frais qu'il avoit faits jusqu'alors pour elle; mais ce qu'il espéroit, si jamais le Grand-

Seigneur pouvoit jetter les yeux sur Aïssé, étoit encore bien supérieur.

Il s'écoula un peu plus d'un an avant qu'Aïssé fût distinguée de ses compagnes; elle étoit, pendant ce temps, logée dans l'oda, grande chambre ou corridor dans lequel sont renfermées toutes les odalisques qui n'ont point été encore honorées des regards du Sultan. Tout son appartement consistoit dans une petite chambre ouverte sur un corridor, dans lequel donnoient toutes celles de ses compagnes; auprès d'elle couchoit une kadun ou gouvernante, qui étoit fort intéressée à ce que son élève fît fortune, & qui achevoit de l'instruire de tout ce qu'il falloit qu'elle fît pour s'assurer du cœur du Sultan, si par bonheur il venoit à penser à elle.

La Juive, qui avoit ses entrées au serrail, sous prétexte d'y apporter des marchandises, lui donnoit encore quelquefois, avec beaucoup de mystère, des sélams du jeune Abdi, & en recevoit d'Aïssé; mais, si cela servoit à quelque chose, c'étoit à entretenir l'ame & le cœur d'Aïssé dans une habitude de tendresse dont le Grand-Seigneur seul pou-

voit profiter ; car, de tenter de réunir ces deux amans, c'eût été hasarder sa vie avec l'inutilité la plus démontrée. Cependant les Mémoires de la Sultane nous apprennent ce que les plus tendres de ces selams vouloient dire.

Un de ceux qu'Abdi envoya à Aïssé étoit composé de quelques morceaux de sarment de vigne, auquel tenoient encore quelques feuilles ; ce petit paquet étoit lié d'un ruban couleur de feu : dans la même corbeille étoit un bouquet de branches de myrthe, lié de nompareille bleue. Au-dessous l'on trouvoit une petite bande du linge le plus blanc & le plus fin, lié de nompareille couleur de rose, & quelques feuilles de laurier attachées avec des fils d'or : tout cela signifioit quatre vers turcs, qui, étant un peu paraphrasés, peuvent se rendre ainsi en françois.

Je n'ai goûté de plaisir, de délice,
Que dans ces momens précieux,
Où je pouvois te voir, me montrer à tes yeux ;
Mais ce doux souvenir fait mon cruel supplice.
Nos corps sont séparés, mais nos cœurs sont unis ;
Sûr de tes sentimens, je prendrai patience ;
Et je vivrai, malgré les destins ennemis,
Animé de desirs, soutenu d'espérance.

La réponſe que lui fit Aïſſé étoit en quatre vers, dont voici la traduction :

Graces, beauté, de quoi me ſervez-vous ?
Mon cœur regrette, hélas ! le ſeul objet qu'il aime :
Sous les loix d'un pouvoir jaloux,
Je ne ſçaurois diſpoſer de moi-même.

Abdi fut ſi enchanté de ces ſélams, qu'il les mit en chant ; & comme il avoit un véritable talent pour la muſique, les airs de ces chanſons firent fortune, & ont fait long-temps l'amuſement de Conſtantinople. Ils parvinrent même dans le ſerrail, & y furent chantés. Aïſſé ſe garda bien de faire ſemblant de les reconnoître, & de dire à quelle occaſion & pour qui ils avoient été compoſés. Cependant, après qu'elle eut paſſé un an en qualité de ſimple odaliſque, ſous la conduite de la kadun ou gouvernante Zubec, celle-ci, qui étoit protégée du Kiſlaraga, trouva moyen d'engager ce redoutable Chef des Eunuques Noirs à dire un mot au Grand-Seigneur, pour qu'il fît attention à la beauté d'Aïſſé ; & cet avis, donné à propos, réuſſit bien au-delà des eſpérances de la kadun. Le Grand Seigneur, Muſtapha, ſecond du nom, n'eut pas plutôt regardé la jeune

odaliſque, qui lui préſentoit le ſorbet & des pâtes ambrées travaillées par ſes belles mains, qu'il en devint éperdûment amoureux. *Que cette belle, aux yeux de Gazelle*, dit-il auſſi-tôt au Chef des Eunuques, *entre, dès ce ſoir, en poſſeſſion des droits qu'elle vient d'acquérir ſur mon cœur.* Un pareil ordre ne ſouffroit aucun délai. Il fut éxécuté. Le bonheur du Sultan ne fit qu'augmenter ſon amour. Aïſſé étoit parfaitement belle, & bien inſtruite par ſa kadun : ſi elle étoit neuve pour les plaiſirs, elle ne l'étoit pas pour les ſentimens; Abdi lui en avoit déja inſpiré, & elle s'occupoit de lui, même au moment qu'elle étoit comblée des bontés du Deſpote Aſiatique : elle plut, elle enchanta, elle triompha. Dès le lendemain, l'amour du Sultan, la gloire de la nouvelle Sultane, les honneurs qu'on lui rendit dans le ſerrail, furent extrêmes. On lui fit échanger la petite chambre qu'elle habitoit contre le plus bel appartement du harem, dans lequel elle trouva une grande quantité d'eſclaves & d'eunuques deſtinés à la ſervir. Le Kiſlaraga même, ce fier Miniſtre des plaiſirs du Sultan, ſe proſterna à ſes pieds; mais elle le traita

avec douceur & bonté, ſçachant que c'étoit un perſonnage à ménager. Elle parut plutôt enchantée de ſa fortune par ſentiment que par ambition; & c'étoit bien le moyen de parvenir à ſatisfaire cette dernière paſſion. Cependant, la Juive étant venue lui faire ſa cour & ſon compliment, Aïſſé lui donna un dernier ſélam pour Abdi. Le ſens en étoit qu'elle devoit, pour ce moment, oublier leur amour, pour ne s'occuper que de l'ambition; mais qu'en ne négligeant rien pour devenir un jour la maîtreſſe de l'Empire, elle n'oublieroit pas ceux qui l'avoient aimée n'étant encore que jeune & ſimple eſclave. Abdi lui fit répondre que les grandeurs ne lui ſeroient chères qu'autant qu'il les tiendroit d'elle.

Ici finiſſent les Mémoires de la Sultane Aïſſé; mais on ſçait qu'elle conſerva ſon empire ſur le cœur du Sultan juſqu'à la fin du règne de celui-ci. La Sultane qui étoit favorite avant elle, mourut de chagrin du triomphe de ſa rivale. Aïſſé ayant trouvé moyen de faire parler d'une façon indirecte à l'Empereur, des talens du jeune Abdi, ſans laiſſer ſoupçonner qu'elle l'eût connu, lui procura des em-

plois importans, tant militaires que civils ; & il les remplit si bien, qu'il parvint enfin à la première dignité de l'Empire, celle de Grand-Visir. Il gouverna avec tant de succès les affaires de l'Empire Ottoman, qu'il mérita d'être conservé, même après la mort du Sultan. Ce fut alors qu'il rendit à son tour de grands services à Aïssé. La couronne fut déférée au fils aîné de Mustapha & de la Sultane dont Aïssé avoit pris la place. Le Visir empêcha qu'il ne fût fait aucun tort à la Sultane veuve. Enfin, le règne de cet Empereur n'ayant pas été long, le fils d'Aïssé monta sur le trône. Par son élevation, Aïssé devint Sultane validée : elle eut le plus grand crédit sur l'esprit de l'Empereur, encore jeune, & elle gouverna l'Empire avec le Visir Abdi. Comme les Sultanes validées ne sont point observées avec la même rigueur que les Sultanes régnantes, elle eut la facilité de s'entretenir souvent avec lui de leurs premières amours, sous prétexte de traiter des affaires de l'Etat ; & ils n'étoient pas encore si vieux ni l'un ni l'autre, qu'ils ne pussent sentir tout le prix d'un pareil souvenir.

Cette hiſtoire, toute ſimple qu'elle étoit, fit beaucoup de plaiſir, d'autant plus que les mœurs turques y paroiſſent peintes avec la plus grande vérité. Il ne reſtoit plus que deux perſonnes de la compagnie à entendre; ſçavoir, la jeune Demoiſelle dont nous avons déja ſi ſouvent parlé, & M. de Vertbois; car il falloit bien que ſon tour revînt, quoiqu'il eût pluſieurs fois aidé les autres à remplir leur tâche. La Demoiſelle rougit, lorſque Madame la Préſidente lui dit qu'on étoit prêt à l'entendre. Après s'être un peu remiſe : ſur quel ſujet, répondit-elle, aurois-je pu exercer mon ſtyle, ſi ce n'eſt d'écrire avec quelque pureté quelques-uns de ces petits contes naïfs, qu'on nous apprend dans notre enfance, & dans leſquels, ſous le voile de la féerie, on nous donne des leçons quelquefois propres à nous former l'eſprit & le cœur. N'exigez donc de moi, Madame, que des contes de Fées. Ma nourrice & mes premières bonnes m'ont appris ceux qui ſont connus de tout le monde; vous vous moqueriez de moi, ſi je vous les répétois : mais la dernière gouvernante que j'ai eue, fille bien née,

qui avoit eu de l'éducation & qui étoit capable d'en donner, m'en a appris quelques-uns que je crois beaucoup plus neufs & bien plus intéreſſans. Je vais vous en faire part.

HUITIÈME CLASSE.

CONTES DE FÉES, ROMANS MERVEILLEUX.

LES bornes du Volume nous obligent à renvoyer au ſecond Volume d'Avril, les Contes annoncés.

Table du Volume de Février.

ROMANS Grecs, Latins, Eſpagnols, &c. *Page* 5
Hiſtoire d'Odin, &c. 7
Haramaal, c'eſt-à-dire, Diſcours ſublimes d'Odin, &c. 35
Romans de Chevalerie. 45
Aventures du Chevalier Érec & de la belle Énide. 49
Lay d'Armes & d'Amours, compoſé en l'honneur du Prince Érec & de la belle Énide. 84
Fabliaux. 87
Romans Hiſtoriques. 116
Amours de Chilpéric, de Mérovée ſon fils, de Frédégonde & de Brunehaut. 118
Hiſtoire Amoureuſe de Flores & de Blanche-Fleur. 151

Table du Volume de Mars.

NOUVELLES Morales, en ſuite de celles de Michel Cervantes. *Page* 5
La malheureuſe Occaſion. 7
La Réſiſtance récompenſée. 15
La Correſpondance honorable. 22

Charles & Laure. 30
La fausse Duègne. 38
Suite de l'Histoire des Amoureux de Quimpercorentin. 49
Les Enfans confondus. 71
Le Billet de Loterie. 78
Le Legs fait par erreur. 84
Le Fils cru Frère. 89
Histoire de Messieurs & de Mesdames de Chazillac. 104
Les Epreuves, 117
Le Testament. 126
Extrait d'Alcidalis & de Zélide. 139
Extrait des Contes de l'Abbé Bois-Robert. 163
Histoire de la Sultane Aïssé. 203

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le Volume du mois de Mars de la *Bibliothèque des Romans*; & je crois que cet Ouvrage, qui, en donnant des Romans la plus exacte analyse, en sauve les longueurs, ne peut manquer d'être très-favorablement reçu du Public. A Paris, ce 28 Février 1777. CRÉBILLON.

De l'Imprimerie de COURET DE VILLENEUVE, Imprimeur du Roi, à Orléans.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

Author .....

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.27-28.

209680

LF C.
B582u